IMAGES

EISENHOWER A VENGE DUNKERQUE

DANS CE NUMERO:

SICILE ou SARDAIGNE?

25 millièmes
En PALESTINE 35 mils
En SYRIE & LIBAN 35 piastres
En IRAK 36 fils

No. 714 — LE CAIRE (EGYPTE)
16 MAI 1943

IMAGES-ACTUALITES

DES BLOCS DE GLACE SONT FORMES POUR CONSTITUER LES MURS QUI PROTEGERONT LES OCCUPANTS CONTRE LE FROID.

IGLOOS DANS LA NEIGE

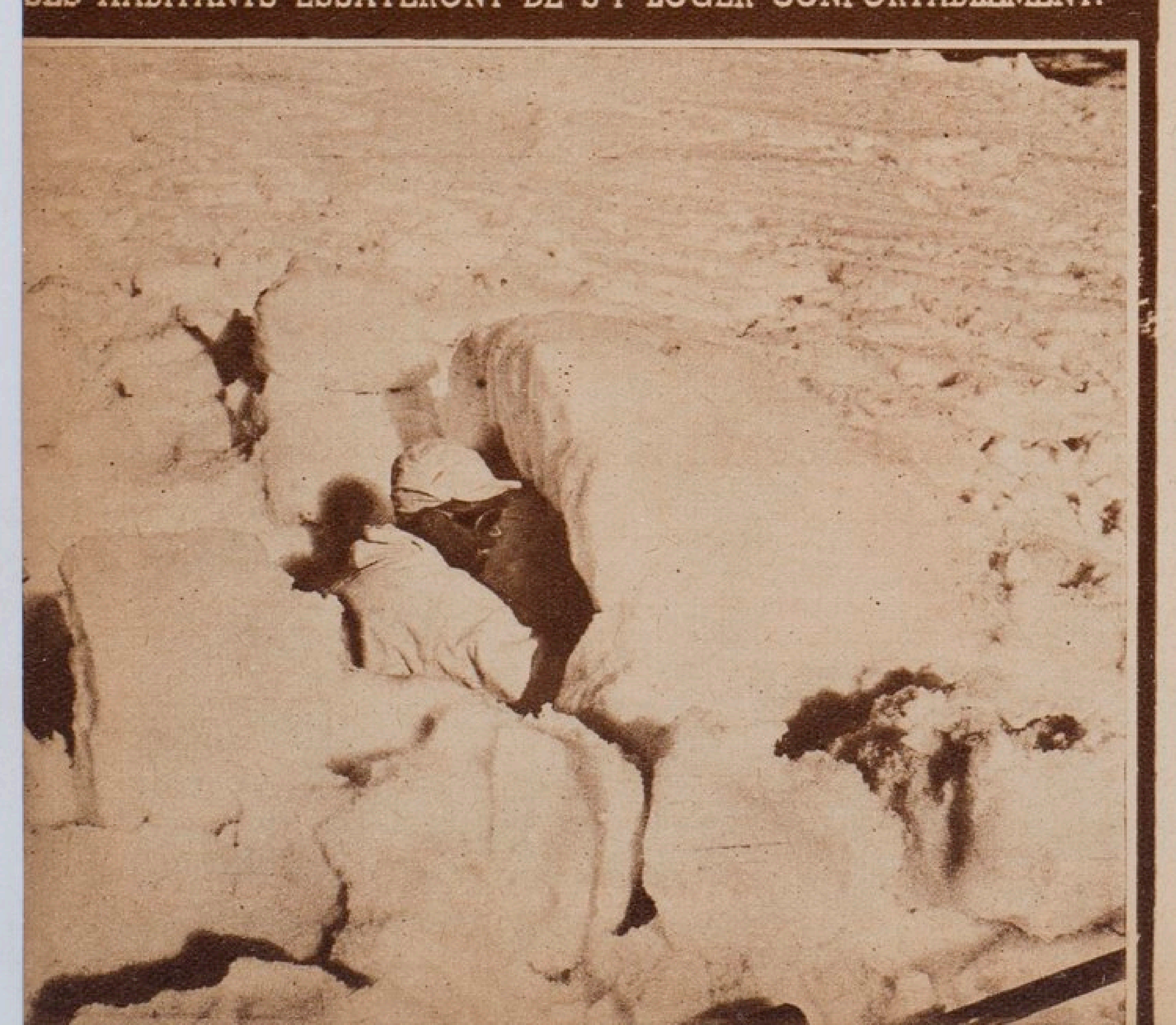
Les troupes de skieurs sont parfois prises au dépourvu et doivent pouvoir se loger n'importe où et de n'importe quelle façon. Il en est une qui, si elle ne comporte pas le confort le plus moderne, n'en est pas moins fort pratique et d'exécution rapide. Nous voulons parler de la construction d'igloos, sortes de huttes en glace que les soldats alliés qui s'entraînent au Liban construisent en un rien de temps, ainsi que le montre notre reportage photographique publié ci-contre.



LES VOICI DISPOSES, TELS DE GROSSES PIERRES, LES UNS AU-DESSUS DES AUTRES. EN UN RIEN DE TEMPS, L'IGLOO SERA PRET.



PLUSIEURS GRANDS BLOCS FORMERONT LA TOITURE DE L'IGLOO. SES HABITANTS ESSAYERONT DE S'Y LOGER CONFORTABLEMENT.





LA BATAILLE D'AFRIQUE EST TERMINÉE

Alors que les récents échos de la bataille de Tunisie nous apportent les nouvelles de la reddition complète des derniers îlots de résistance ennemie en Tunisie, voici quelques photos particulièrement éloquentes de l'accueil enthousiaste fait aux troupes alliées lors de leur entrée dans la capitale libérée. Ci-dessus : Les prisonniers axistes eux-mêmes ne semblent pas prendre d'une façon bien dramatique leur reddition aux troupes alliées, ainsi qu'on le voit sur notre photo. Au contraire, ils ont l'air enchanté.



Un père a hissé sa benjamine sur un char britannique pour fêter l'entrée des armées alliées à Tunis, tandis que sa fille aînée salue les troupes.



Après la libération de Tunis, un soldat français a épinglé la médaille qu'il a reçue au front sur le manteau de ce tout jeune citoyen français souriant.

Les troupes françaises sont accueillies avec enthousiasme par la foule massée sur les trottoirs de Tunis.

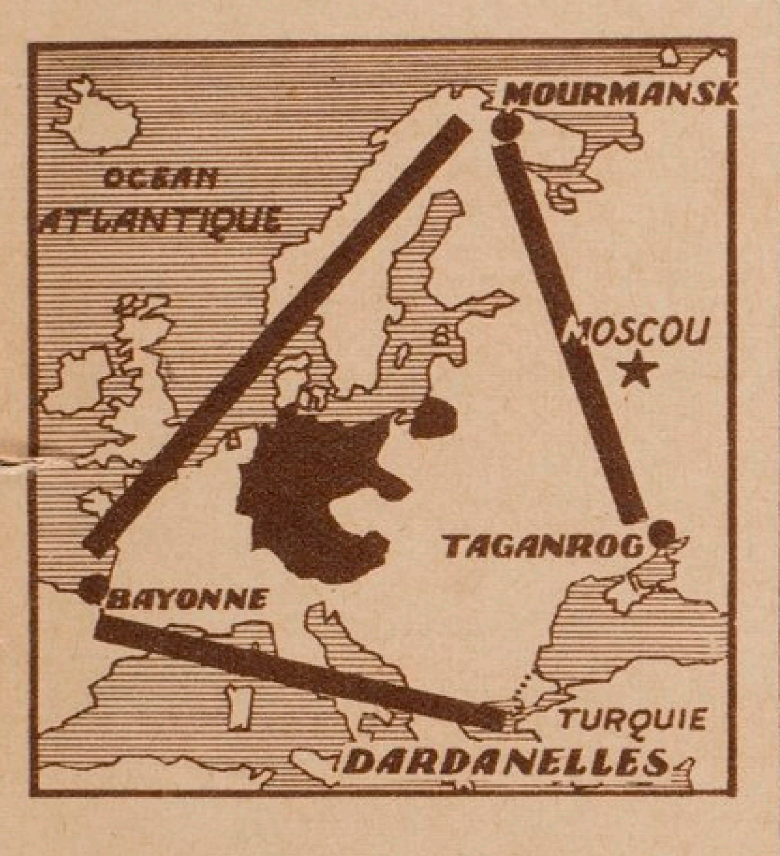


L'ECRAN DE LA SEMAINE

Préparatifs
DE BATAILLE

La débâcle des armées de l'Axe en Tunisie du Nord a clôturé une phase importante de la seconde guerre mondiale. La défense acharnée de Rommel et de von Arnim n'a eu d'autre but — et c'est là un fait à présent admis dans tous les milieux — que de retarder aussi longtemps que possible la date de l'ouverture du second front et de permettre ainsi aux techniciens allemands de fortifier les côtes méridionales de la France et celles de la péninsule italienne. On ignore naturellement si ces fortifications improvisées constitueront des obstacles sérieux au débarquement allié sur le Continent.

Quoi qu'il en soit, Hitler se trouve à présent dans l'obligation de défendre un front d'une longueur de 10.000 kilomètres. Ce front constitue sur la carte un immense triangle dont le sommet est situé à Mourmansk et dont les côtés atteignent Bayonne en Europe occidentale (Mourmansk-Bayonne : 5.000 kms.) et Taganrog en Europe orientale (Mourmansk-Taganrog : 3.500 kms.). Le troisième côté qui forme la base du triangle est une ligne qui parcourt toute la Méditerranée, de la frontière



franco-espagnole jusqu'au détroit des Dardanelles (2.500 kms.).

Fait curieux : aucune partie de ces côtes européennes n'appartenait à l'Allemagne en 1939. Ces côtes ne forment pour le Reich qu'une première ligne de défense. Les nazis déclarent avoir en effet construit deux autres lignes Siegfried pour la défense de l'Allemagne proprement dite : la première, en Pologne, barrerait à l'occasion la route aux armées soviétiques. La seconde a été construite sur le Brenner. En outre, la première ligne Siegfried et l'ancienne ligne Maginot ont été renforcées.

Le général Dietmar, porte-parole du haut commandement allemand, déclarait, il y a quelques semaines, dans un discours radiodiffusé, que l'armée allemande était assez puissante aujourd'hui pour subir l'épreuve de l'invasion alliée et que les préparatifs étaient achevés.

Les observateurs militaires considèrent que les nazis ne reculeront devant aucun moyen, dans le but de défendre aux Alliés l'accès du continent européen. L'un de ces moyens serait l'emploi des gaz asphyxiants. Un autre moyen consisterait à mobiliser les habitants des pays occupés et à les placer de force sur la ligne de feu, audevant de l'armée allemande proprement dite. Toutes ces éventualités — il est inutile de le préciser — ont été déjà étudiées par les Alliés.

Hitler a déclaré lui-même à maintes reprises que les Nations Unies ne devront jamais escompter de voir l'Allemagne s'effondrer comme elle le fit durant l'autre guerre. « Le Reich luttera jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier canon, a-t-il spécifié une fois. On peut être au moins sûr d'une chose : c'est que 1918 ne se renouvellera plus. »

Il serait par conséquent aussi superflu de s'imaginer que l'Allemagne se trouve au bord de l'abîme que de surestimer sa puissance militaire. Un fait est certain : la lutte sera dure, farouche, désespérée.

Revue des 7 Jours

Trois ans après que Hitler eût déclenché sa guerre-éclair en Europe occidentale, les effectifs germano-italiens d'Afrique, qui ont vainement tenté d'opposer une résistance aux coups assénés par les Alliés, ont abandonné toute opposition organisée. Depuis la chute de Bizerte et de Tunis, les chiffres tiennent la vedette dans les communiqués alliés du quartier général en Afrique du Nord : chiffres de prisonniers, de tués ; quantités énormes de matériel capturé sur le champ de bataille.

Sur l'étroite langue de terre du Cap Bon, les restes des armées germano-italiennes ont été capturés. Le général Sixt von Arnim a été fait prisonnier et le maréchal Rommel aurait subi le même sort si sa « maladie » ne l'avait tenu loin du front africain.

DEUX BATAILLES SIMILAIRES

Une bataille similaire à celle du Cap Bon continue à se dérouler au Kouban. « Les deux batailles visent le même objectif », écrit le « New York Times ».

« A Krimskaya et au Cap Bon, les Russes et leurs alliés occidentaux sont attelés à la même tâche : refouler les Allemands en Europe. Cette retraite simultanée n'est pas une simple coïncidence : c'est la dramatique démonstration que Hitler est incapable de gagner des batailles engagées outremer. Quels que soient les événements de demain, la preuve est faite que Hitler a perdu la guerre pour « la conquête du monde », qu'il se trouvera dans l'obligation de livrer les batailles finales dans des conditions que, de toutes ses forces, il a voulu éviter.

« En payant un lourd tribut en vies humaines et en matériel, le Führer était parvenu à établir des têtes de pont lui donnant accès sur le monde : aujourd'hui, ces issues se referment pour lui. Il avait pensé avoir remporté la bataille de l'Europe. Aujourd'hui, il est obligé de livrer cette bataille de nouveau ; pour lui, tout est à recommencer... »

RENCONTRE A WASHINGTON

L'écho de la bataille de Tunisie ne s'est pas encore tu, que déjà deux chefs de deux grandes démocraties se rencontrent et se mettent sans tarder au travail, afin d'arrêter les mesures de l'avenir.

Le monde entier a aujourd'hui les yeux fixés sur Washington, où M. Churchill et le président Roosevelt confèrent. Naturellement, la nature des conversations n'a pas été révélée. Mais les agences d'informations relèvent que l'importance de cette conférence peut être mesurée par les noms illustres des personnalités qui ont accompagné le Premier britannique dans son voyage.

La stratégie alliée de la guerre, arrêtée au cours des rencontres précédentes, est en train de prendre forme, et l'on peut s'attendre à des événements d'une importance capitale dans le futur immédiat.

CONSOLATION...

La propagande allemande essaye de réconforter le Herrenvolk. Jusqu'à tout récemment, les revers en Afrique étaient relégués au second plan par Gœbbels et la guerre sous-marine demeurait le principal sujet des discours radiodiffusés par Berlin. Mais en publiant les chiffres du tonnage coulé pendant le mois d'avril, le haut commandement allemand s'est trouvé dans l'obligation d'admettre que les pertes alliées n'atteignaient même pas la moitié de celles subies en mars.

La radio nazie a élaboré une savante explication du phénomène, en annonçant que les sous-marins du Reich ont dû procéder à de nouvelles concentrations, et que leurs activités allaient être intensifiées incessamment.

Toutefois, jugeant sans doute l'explication peu convaincante, le ministère allemand de l'Information a annoncé que le Japon arrive à la rescousse.

« Londres et Washington ont commis une grave erreur en négligeant le théâtre d'opérations en Extrême-Orient et en concentrant tous leurs efforts en Europe. Mais, ainsi que l'a déclaré un porte-parole du ministère de la Guerre à Tokio, la guerre en Europe et dans le Pacifique est une et indivisible. Les Japonais ne permettront pas que leurs alliés soient impunément attaqués sur le continent européen. »

Mais une réponse significative aux espoirs de la propagande nazie a été donnée par le colonel Knox, ministre américain de la Marine. Depuis le 12 juin 1942, les Nippons avaient occupé Kiska, dans l'archipel des Aléoutiennes, menaçant les installations américaines en Alaska. Cette semaine, M. Knox a révélé que les forces des Etats-Unis ont établi une base aérienne, à soixante milles seulement de Kiska. Au cours des deux derniers mois, l'aviation américaine a entrepris plus de cent raids contre les positions ennemies dans cette île. Lorsqu'on demanda au ministre si ce dernier développement était le signe avant-coureur d'une nouvelle offensive, M. Knox se contenta de répondre que la situation militaire s'était considérablement améliorée dans ce secteur.

« EPIDEMIE AFRICAINE »

Une fois de plus, Mussolini a versé des larmes du haut de son balcon désormais historique. Au moment où l'on se demande si l'Italie, placée en face d'un certain nombre de difficultés, ne se résoudra pas à demander une paix séparée, le journaliste turc, M. Falih Rifky Atai, rappelle dans l'« Ulus » que « l'Italie est complètement attachée à l'Allemagne, car ni la Grande-Bretagne ni les Etats-Unis ne peuvent lui promettre de lui redonner ses anciennes colonies, comme l'Abyssinie, etc., sans, par ce fait, trahir la cause pour laquelle ces nations se battent aujourd'hui ».

On a noté, par ailleurs, que les commentaires italiens évitent soigneusement de faire mention des revendications sur la Tunisie, Nice ou la Corse. A la suite des conversations entre le Führer et son quisling français, il apparaît clairement que désormais toute sollicitation de territoires français sera accueillie à Berlin par une simple fin de non recevoir.

LE CAUDILLO PARLE

Reprenant le thème énoncé récemment par son ministre des Affaires Etrangères, M. Jordana, le général Franco a de nouveau parlé d'une « paix de compromis ». Interrogé à ce sujet, M. Cordell Hull a répondu qu'il ne pouvait que confirmer les déclarations, répétées plus d'une fois par le président Roosevelt et par les dirigeants américains : les seuls termes de paix acceptables par les Nations Unies sont : reddition sans conditions.

La presse espagnole réserve ses premières pages aux événements de Tunisie, et tout en vantant la « magnifique résistance » opposée par les axistes, elle ne manque pas de faire allusion aux développements possibles des événements, en ce qu'ils affecteraient la situation espagnole.

A ce sujet, les milieux alliés manifestent une grande réserve.

PARADIS NAZI...

D'après des nouvelles provenant de Genève, des commissions spéciales ont été créées dans les universités allemandes : elles ont pour but d'examiner le moral des étudiants. Aucune de ces commissions ne compte parmi ses membres des représentants des organisations d'étudiants établies par Hitler. Ce fait, ainsi que l'institution même des commissions, est interprété comme un signe que, parmi les étudiants, les sentiments antifascistes se propagent d'une façon inquiétante.

La Finlande fait de nouveau l'objet de nombreux commentaires. D'après le « Times », de nombreuses difficultés auraient surgi entre ce pays et l'Allemagne, et le maréchal Mannerheim aurait refusé d'obtempérer à l'ordre de Hitler l'invitant à venir le voir à son quartier général. L'on apprend également que les paysans et les ouvriers finlandais refusent de se laisser enrôler dans l'armée. Les dirigeants de cette nation considèrent que la Finlande a subi des pertes trop graves.

En Bulgarie, après l'assassinat de l'ancien chef de la police, Panteff, des perquisitions ont été opérées à Sofia. Tous les habitants de la capitale ont été consignés à domicile. Après des descentes en masse, la police annonça l'arrestation de 1.000 personnes dont 400 communistes. Mais aucune indication n'a été donnée au sujet des 600 autres personnes arrêtées.

FRONT UNI

Il est question d'une conférence entre le président Roosevelt et M. Staline. L'on rapporte de Washington qu'au cours d'une conférence de presse, le Président a déclaré avoir chargé M. Davies, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, de remettre une lettre à M. Staline. M. Roosevelt a dit que M. Davies lui-même ignorait le contenu de cette lettre et qu'il en connaîtrait la teneur seulement lors de son arrivée dans la capitale soviétique. Le Président affirma également que son messager entreprenait ce voyage avec un but autre que celui d'arranger une entrevue entre les deux chefs d'Etat. Lorsqu'on demanda à M. Roosevelt s'il attendait une réponse à sa lettre, le Président éluda la question et déclara que le séjour de M. Davies en Russie ne serait pas long.

Le commentateur militaire de la B.B.C., le capitaine Cyril Falls, examinant les différentes possibilités en ce qui concerne les opérations prochaines sur le front oriental, écrit : « J'hésite toujours à croire que l'Allemagne, placée face à des engagements pouvant se développer sur un si grand nombre de points, « mette tous ses œufs dans le panier russe ».

« Il semble plutôt que le haut commandement nazi trouvera plus avantageux d'appliquer la tactique suivante : « Je placerai un nombre « x » de divisions en ce point, et ce sera là mon extrême limite en ce qui concerne cette campagne. Si ces effectifs n'arrivent pas à atteindre leurs objectifs, eh bien, tant pis. » Mais cette tactique est plus facile à énoncer qu'à mettre en pratique.

« Mais, de toute façon, je ne serais pas disposé à parier que l'agresseur de la campagne d'été sur le front oriental sera la Wehrmacht. Car il y a fort à parier que ce soit l'Armée Rouge... »

X X X

Le problème
DE LA MARTINIQUE

A la suite de l'effondrement de la résistance française, les Etats-Unis avaient conclu certains accords avec l'amiral Robert, gouverneur général de la Martinique. Ces accords stipulaient, entre autres, l'envoi d'une mission militaire américaine à la Martinique et à la Guadeloupe en qualité d'observateurs. En outre, le croiseur léger « Emile Bertin » et le porte-avions « Béarn », ainsi que les autres unités qui constituaient les défenses navales des Antilles, devaient être désarmés. L'amiral Robert avait accepté ces conditions, tout en continuant à recevoir, cependant, en ce qui concerne l'administration de ces colonies, ses instructions du gouvernement de Vichy. Il avait refusé de se rallier au mouvement du général de Gaulle.

Après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, l'attitude de l'amiral Robert se modifia quelque peu. Sans aller jusqu'à reconnaître Giraud ou de Gaulle, il rompit ses relations ouvertes avec Vichy, mais entendit rester maître de ses actes.

Comme l'a dit « Pertinax » il y a quelques semaines en traitant le problème de la Martinique, l'amiral Robert « prétend figurer en tiers dans les négociations de Gaulle-Giraud. Il se targue de détenir un pouvoir légitime auquel rien ne peut être comparé, ni du côté de la France Combattante, ni du côté de l'Afrique du Nord. N'a-t-il pas reçu ses fonctions d'un gouvernement antérieur au coup d'Etat ?

« Au cours de ses interminables échanges de vue avec les amiraux américains à Porto-Rico et avec l'amiral Battet, envoyé d'Alger pour le rallier à l'autorité de Giraud, Robert a trouvé moyen de faire savoir que le sabordage de l'escadre mouillée dans les eaux de la Martinique était minutieusement préparé dans tous ses détails. Le cas échéant, l'opération s'accomplirait en moins d'une demi-heure. Robert a ajouté qu'il n'hésiterait pas à déclencher au premier geste de menace dirigé contre lui. »

Cette attitude de l'amiral Robert éveilla des soupçons en Amérique. Ces soupçons prirent forme quand, le 4 mai dernier, un sénateur américain, M. Morrison, déclara au Congrès qu'il avait appris de source sûre que les sous-marins allemands font leur plein à la Martinique ». Le sénateur ajouta : « Cette situation est dangereuse et des mesures doivent être prises immédiatement. »

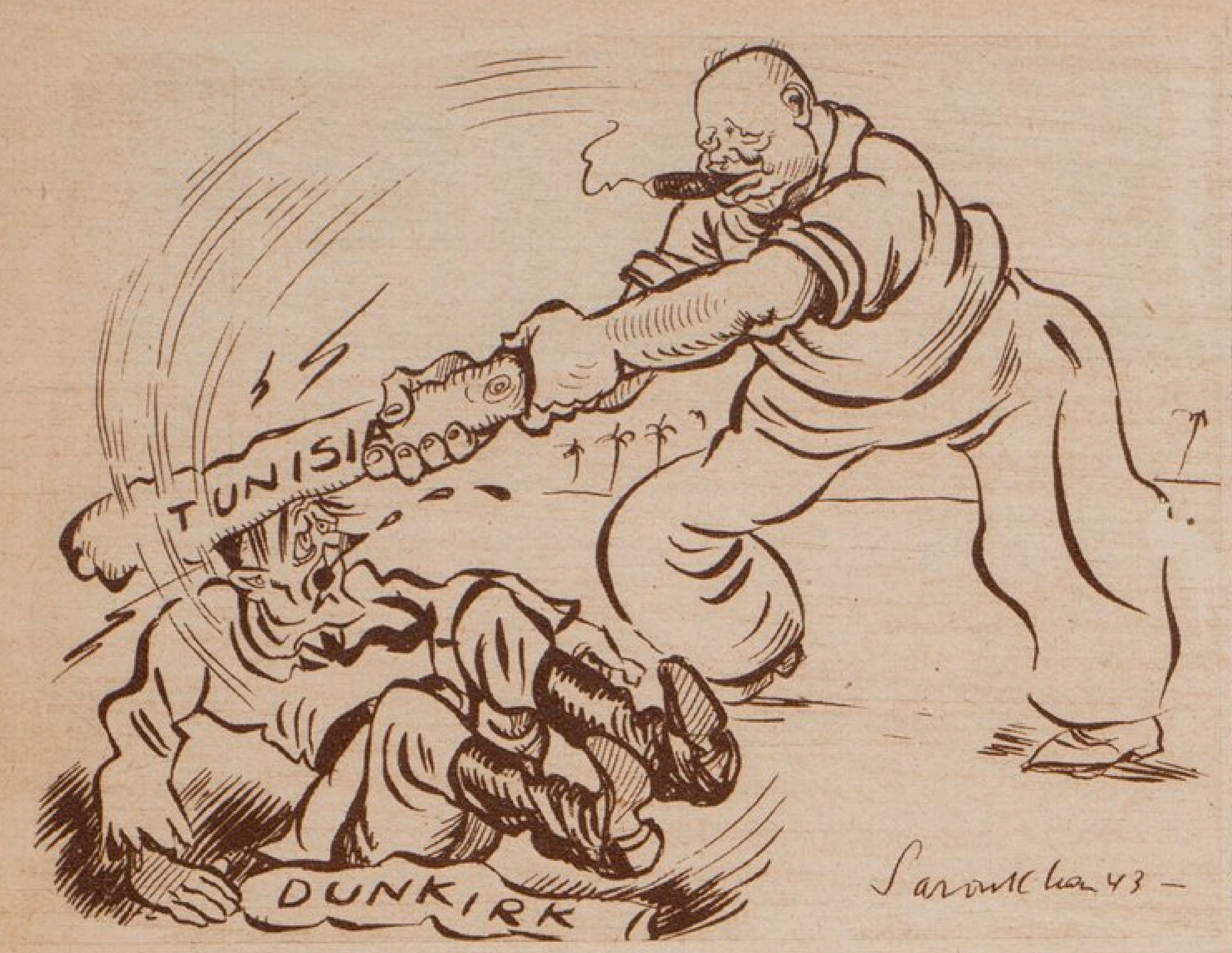
Tout en s'abstenant de commenter les assertions du sénateur américain, M. Cordell Hull déclara à la presse que la « marine américaine apprécierait désormais en dernier ressort la question de la Martinique et des autres Antilles françaises ». L'intervention des Etats-Unis semble donc inévitable. Les Anglais ont envoyé des troupes à Dominica, île voisine. Nous entendrons parler sans doute dans quelques jours d'un débarquement américain dans ces îles.

NOTRE COUVERTURE

EISENHOWER A VENGÉ DUNKERQUE

Une récente photo du général Eisenhower, commandant suprême des forces alliées en Afrique du Nord, dont la victoire retentissante contre les armées de l'Axe passera dans l'histoire comme un des plus grands faits d'armes de cette guerre.

Dans un message qu'il a adressé au général, S.M. George VI a dit entre autres : « Les dernières forces ennemies en Afrique sont en train d'être capturées ou détruites et la dette de Dunkerque est réglée. Au nom de tous nos peuples, je vous adresse, à vous et à tous les hommes sous votre commandement, nos plus chaleureuses félicitations pour votre victoire. »



CHURCHILL. — Maintenant nous sommes quittes !

Il dirigera

LES OPÉRATIONS D'INVASION

« Le lieutenant général Jacob L. Devers succède au général Andrews — tué la semaine dernière en Islande dans un accident d'aviation — comme commandant en chef des troupes américaines dans la zone d'opérations européenne. « Il est l'homme indiqué pour assumer une telle charge », déclara le secrétaire d'Etat américain à la Guerre, Henry Stimson, au cours d'une conférence de presse. Le ministre ajouta : « Le nouveau chef est doué de toutes les qualités requises. C'est un grand organisateur et un excellent administrateur. En outre, le général Devers est un technicien de la guerre motorisée. Il assumait, en effet, avant sa nomination, le commandement des forces blindées américaines. »

Tel est l'homme qui, à l'heure H, doit diriger à la tête des troupes américaines cantonnées en Grande-Bretagne les opérations d'invasion du continent européen.

Le général Devers est relativement jeune. Il n'a que 55 ans. Il entra à l'Académie militaire de West-Point en 1905. Il devait y retourner comme instructeur en 1924. A Fort Still, où il était à la tête des services de l'artillerie, il introduisit un système de tir inventé par lui, qui est employé jusqu'à présent dans cette école. En 1939, il remplissait les fonctions de chef d'état-major général dans la zone du canal de Panama. Là, il gagna ses premières étoiles : il fut promu brigadier, devançant 474 autres colonels plus anciens. Une année et demie plus tard, il recevait le grade de lieutenant général. En 1941, il était nommé chef des forces blindées américaines.

Durant ses fonctions, il introduisit de grandes améliorations dans l'armée mécanisée : ainsi, il fixa le pourcentage de tanks légers, moyens et lourds qui devait se trouver dans chaque unité blindée. Il y a quelque temps, il conseilla l'emploi de l'artillerie à propulsion. Cette artillerie joue aujourd'hui un rôle prépondérant dans chaque campagne. Sous son impulsion, le nombre de divisions blindées de l'armée américaine tripla et le nombre des bataillons de tanks quadrupla.

Le général Devers est un aviateur distingué : « Sans l'aide de l'aviation, a-t-il l'habitude de dire, un tank n'est qu'une masse de fer sans aucune portée offensive. » Aussi, prescrit-il aux membres des équipages de tanks d'apprendre à voler et aux aviateurs de s'entraîner à conduire un tank.



ADIEU, BEAU REVE...
(D'après une revue américaine)

« Livre Blanc »

AMÉRICAIN

Le gouvernement des Etats-Unis a publié récemment un « Livre Blanc » sur la politique étrangère suivie par le pays durant les dix dernières années. Ce document qui a pour titre « Paix et Guerre, la politique des Etats-Unis de 1931 à 1941 » comprend 144 pages et insiste en particulier sur les relations de l'Amérique avec l'Allemagne et l'Italie, et surtout avec le Japon. L'ouvrage révèle la politique d'agression suivie par ces pays et qui devait plonger le monde dans la guerre. Rien de semblable ne fut publié par le gouvernement américain pendant la guerre de 1914-1918.

Le but final du « Livre Blanc » est de diriger l'opinion publique vers la paix future. Dans une déclaration publiée simultanément, le secrétaire d'Etat Hull convia les Nations Unies à continuer à respecter les principes éternels de la moralité internationale. Il souligna que le gouvernement des Etats-Unis soutenait toujours les principes qui auraient assuré la sécurité commune, la confiance et le progrès pour toutes les nations sans exception. C'est pour l'établissement de ces principes, concluait le secrétaire d'Etat Hull, que nous et nos alliés luttons aujourd'hui.

Un des points intéressants et inconnus du public relevés par le « Livre Blanc » est la proposition émise par le Japon — un mois seulement avant Pearl Harbour — d'une réunion entre le Président Roosevelt et le Premier Ministre japonais, le prince Konoyé. Cette réunion aurait été organisée à bord d'un cuirassé, quelque part dans le Pacifique, comme la première entrevue entre Churchill et Roosevelt. Le gouvernement des Etats-Unis doutait cependant de la bonne volonté du gouvernement « militaire » japonais et insistait sur la poursuite des conversations diplomatiques. La proposition d'une réunion fut répétée par le Japon avec une insistance telle qu'elle éveilla les soupçons à Washington. Le gouvernement américain déclina l'offre parce qu'il craignait que, si un résultat négatif avait lieu, les conséquences en seraient désastreuses.

Telle est du moins la version officielle donnée par le « Livre Blanc ». Traitant ce sujet, la revue anglaise « Cavalcade » prétend que les services secrets des Etats-Unis eurent connaissance d'un complot japonais qui avait pour but de « kidnapper » le Président des Etats-Unis en plein océan. Mais l'« Intelligence Service » américain était bien organisé — et la mauvaise foi japonaise bien connue — pour laisser le Président des Etats-Unis tenter une pareille croisière. Ce ne fut d'ailleurs pas là une erreur, car quelques semaines plus tard avait lieu l'attaque sur Pearl Harbour !

Un colonel anglais raconte que durant la retraite précipitée de l'armée de l'Axe en Libye, après la bataille d'El Alamein, un soldat italien fut fait prisonnier près de Tobrouk. On trouva sur lui une lettre qu'il avait commencée d'écrire et qu'une attaque inattendue l'avait empêché de continuer. Elle débutait ainsi : « Ma chère maman, il y a deux jours les Britanniques nous obligèrent à battre en retraite de 40 kilomètres. Hier, nous avons été de nouveau repoussés de 60 kilomètres. Aujourd'hui, nous avons reculé de 80 kilomètres. Avec un peu de chance, je serai — ô joie ! — à la maison la semaine prochaine. »

L'épopée

AÉRIENNE

« La suprématie aérienne des Nations Unies est devenue telle qu'à elle seule, à l'exclusion des autres aviations alliées, la R.A.F. est supérieure à la Luftwaffe. » Telle est la déclaration officielle qu'un porte-parole de la R.A.F. vient de faire à Londres cette semaine. L'histoire de l'aviation britannique est celle d'un gigantesque effort que rien n'a pu ralentir. Deux faits illustrent magnifiquement son succès : son apparition quotidienne dans le ciel européen et, tout récemment, la victoire totale des escadrilles du désert — et des escadrilles américaines — sur celles de la Luftwaffe, ces dernières ayant été complètement chassées d'Afrique.

C'est ce dernier événement qui nous donnera une idée de la manière dont la R.A.F. a su, en toutes occasions, opérer un redressement décisif devant un ennemi infiniment supérieur en nombre.

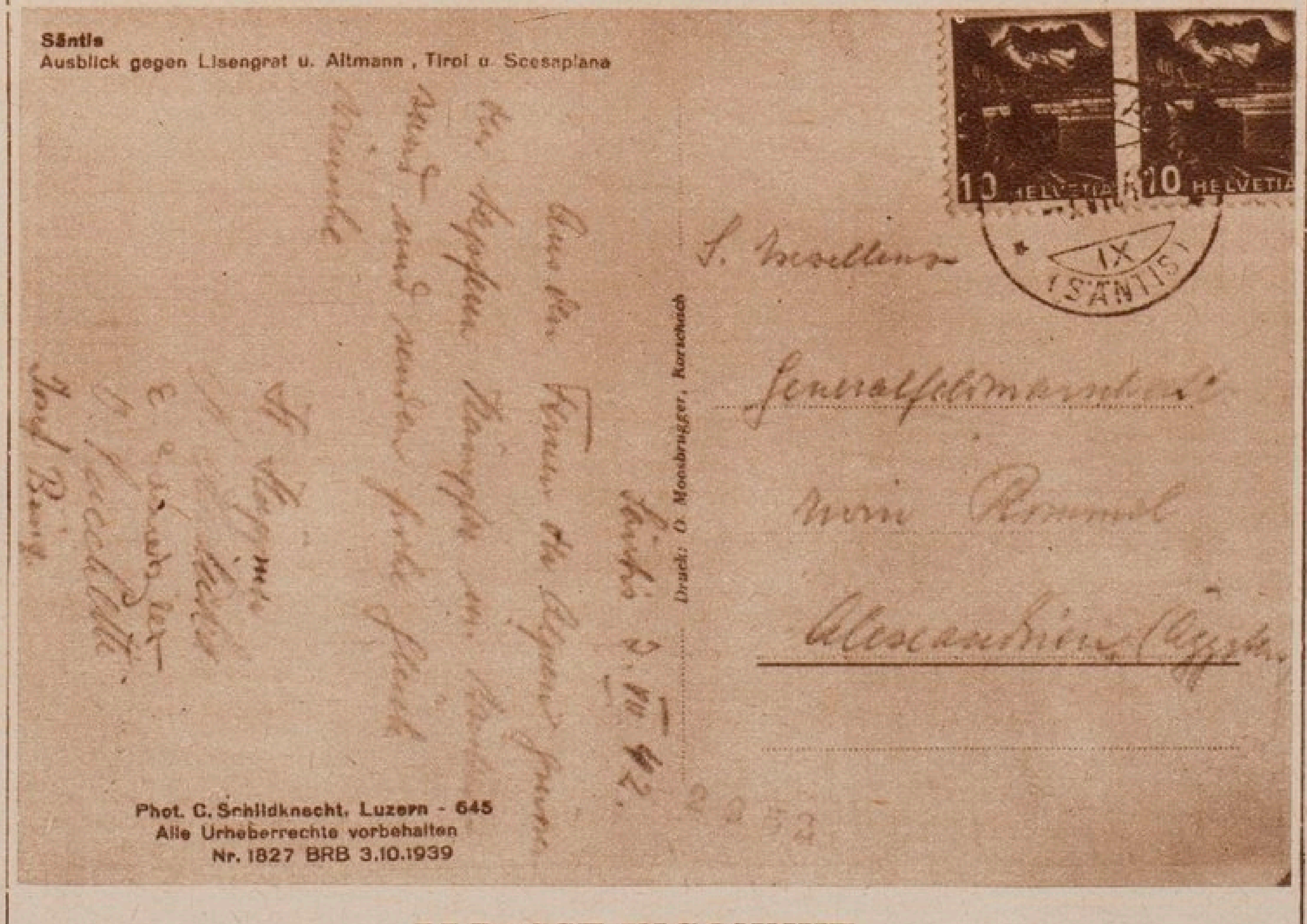
Qu'était l'aviation du désert voici trois ans ? Un groupe mixte de quelques escadrilles, dont la tâche consistait à aider à la défense de l'Egypte et à repérer et détruire quiconque essayerait de traverser le désert occidental et d'envahir le Delta. Tel était le noyau de ce qui devait devenir la triomphale Desert Air Force, rangée aujourd'hui dans le groupe des aviations nord-africaines. Lorsque l'Italie déclara la guerre le 10 juin 1940, un jour à peine s'était passé que des appareils britanniques bombardèrent Tobrouk et El Adem. Ils prirent Balbo complètement au dépourvu et causèrent des dégâts considérables à l'ennemi. Les sept escadrilles, dont la R.A.F. se composait en ces jours héroïques, comprenaient des Blenheims, des Gauntlets, des Gladiators et des Lysanders. De ces sept unités originelles, trois combattent toujours au désert, et les autres sont parties pour les Indes ou ailleurs.

Puis, les Italiens eurent une supériorité numérique de l'ordre de 6 contre 1. Néanmoins, les pilotes britanniques tinrent le coup et enregistrèrent même d'étonnants succès.

Enfin, le Hurricane fit son apparition. Il vainquit toute opposition ennemie. A cette époque, Wavell avait avancé jusqu'à Benghazi. Vers la fin de janvier 1941, l'aviation du désert avait établi son quartier général dans cette ville. 1.100 avions ennemis détruits furent dénombrés entre Sidi-Barrani et El Agheila. L'armada aérienne de Balbo n'appartenait plus qu'au domaine du passé. Après les épisodes d'Albanie et de Grèce, Rommel, avec son Afrika Korps et les Messerschmitts de Kesselring, défonça les lignes britanniques d'El Agheila. Ce furent des jours historiques pour la Desert Air Force. Tobrouk fut isolé, mais deux escadrilles britanniques restèrent dans le périmètre et, pendant des semaines, protégèrent ses défenseurs contre les Stukas.

Par la suite, les succès aériens dans la campagne d'Auchinleck furent remarquables. L'ennemi perdit durant cette campagne près d'un millier d'appareils. Vers la fin du mois de juin 1942, la retraite des troupes impériales jusqu'à El Alamein fut facilitée par l'action de l'aviation. Toute la Desert Air Force fut concentrée à une trentaine de kilomètres d'El Alamein. Vers le 23 octobre, quand Montgomery attaqua, la Luftwaffe fut tellement malmenée que les unités terrestres britanniques purent emporter les positions ennemies sans l'immixtion des avions allemands. De défaite en défaite, la Luftwaffe finit par disparaître complètement du ciel africain. Cependant l'arme aérienne est indispensable à une armée moderne, tant pour la défense que pour l'attaque. De même qu'en Crète, les Britanniques ne purent plus tenir du jour où leurs avions n'étaient plus en mesure d'intervenir dans le combat, de même l'effondrement subit du dispositif allemand en Tunisie du Nord doit s'expliquer principalement par l'absence totale de la Luftwaffe.

La supériorité aérienne change de fond en comble toutes les données de la stratégie. C'est pourquoi nous devons envisager avec optimisme toutes les perspectives relatives au second front européen, qui marquera l'aube de la victoire.



ADRESSE INCONNUE...

Alors que l'Afrika Korps a été complètement anéanti par les armées alliées, une carte postale inattendue vient d'être découverte. Elle fut adressée, le 2 juillet 1942, de Bragald, dans le canton de Lucerne, « au maréchal Rommel, à Alexandrie (Egypte) ». En voici la teneur : « Des Alpes lointaines, nous adressons nos meilleurs vœux et nos félicitations aux combattants du désert. » Mais il y a loin de la coupe aux lèvres et le destinataire de la missive n'a jamais pu la recevoir... on sait pourquoi ! Nous reproduisons ci-haut le fac-similé du message.

LES FORCES EN PRESENCE

Au moment où les puissances de l'Axe et les Nations Unies se préparent à livrer une bataille qui sera sans doute la plus terrible et peut-être la plus longue de toute l'histoire, il serait intéressant de faire une étude comparative des forces en présence. Les statistiques que nous publions sont tirées de la revue américaine « New York Times ».

FORCES TERRESTRES

AXE. — L'Allemagne, selon les dernières estimations, aurait actuellement sous les armes de 300 à 325 divisions auxquelles il faudrait ajouter les divisions de ses satellites italiens, hongrois, roumains, bulgares et finlandais qui s'élèvent à 160. L'armée japonaise comprend 70 à 100 divisions. Ce qui totaliserait 530 à 585 divisions pour les armées axistes.

NATIONS UNIES. — Les Etats-Unis disposent déjà de quelque 100 divisions entièrement prêtes. L'armée britannique comprendrait également une centaine de divisions sur pied de guerre. L'U.R.S.S. a mobilisé jusqu'à présent 275 divisions. Ajoutons-y les 30 divisions chinoises. Total : 505 divisions pour les Nations Unies.

FORCES AERIENNES

AXE. — Les effectifs de la Luftwaffe sont estimés à 5.000 ou 6.000 appareils de première ligne, ce qui constitue d'ailleurs une force aérienne formidable. La collaboration de l'Italie dans le domaine de l'air ne se monterait pas à plus de 1.250 appareils. Quant au Japon, sa force aérienne est inconnue. Les experts militaires l'estiment généralement à 5.000 appareils environ. Ce qui totaliserait, pour l'Axe, quelque 11.250 à 12.250 appareils de combat.

NATIONS UNIES. — « Le nombre d'avions que possède aujourd'hui la Grande-Bretagne dépasse celui de l'Allemagne et de l'Italie réunies », a dit récemment un ministre britannique. Les Etats-Unis ont produit pour leur part 50.000 appareils de toutes catégories en 1942 et en produiront 100.000 en 1943 (chiffres officiels). Quant à la Russie, les effectifs amassés par elle contre l'adversaire allemand sont très importants, mais de qualité inférieure. Les experts militaires estiment que la force aérienne totale des Nations Unies est actuellement le « triple » de cette de l'Axe, ce qui est encore, selon certains, une estimation très modeste.

FORCES NAVALES

	Cuirassés	Porte-avions	Croiseurs	Destroyers	Sous-marins
AXE :					
Japon	13	10	50	125	70
Italie	5	0	16	100	80
Allemagne	3	2	6	47	300
TOTAL	21	12	72	272	450
NATIONS UNIES :					
Gr.-Bretagne	16	8	63	210	50
Etats-Unis	20	12	50	200	120
U.R.S.S.	3	0	9	64	171
TOTAL	39	20	122	474	341

Ces chiffres sont approximatifs, les constructions et les pertes des nations en guerre n'étant pas entièrement connues.

Le Japon

DÉTRUIT EN 1943 ?

« Quand nous aurons écrasé l'Allemagne nazie, nous retournerons toutes nos forces contre le Japon », a proclamé M. Churchill récemment à la Chambre des Communes. Le président Roosevelt a fait à plus d'une reprise une déclaration semblable.

Si l'hypothèse que vient d'avancer un savant américain se réalise, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne n'auront nul besoin de mettre leur projet commun à exécution, car la tâche qu'ils se proposent d'assumer sera inutile.

Ce savant américain, le Rév. J.S. Lynch, de l'Université de Fordham, prétend que le Japon sera détruit par un tremblement de terre en 1943 !

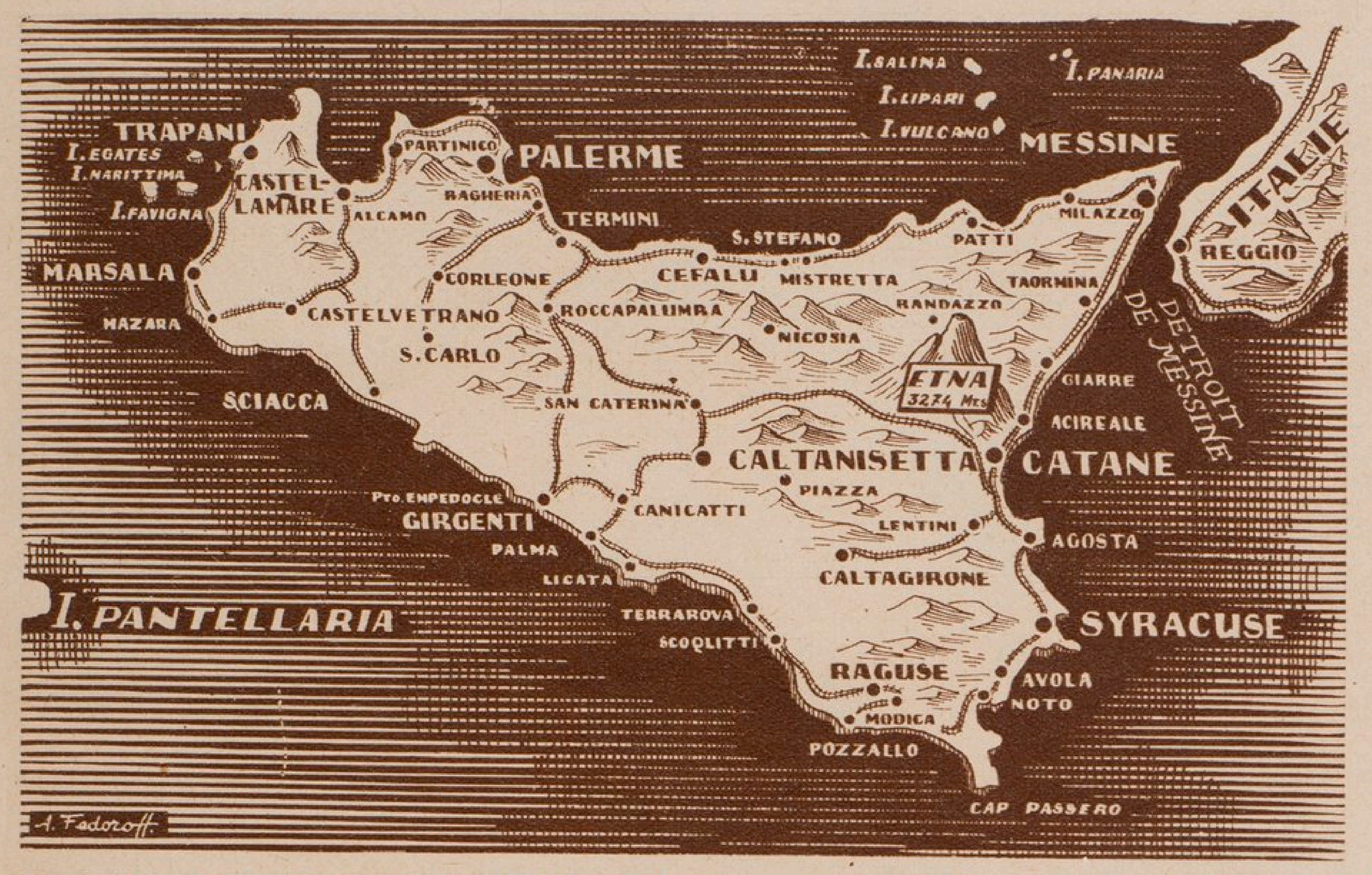
Sur quoi ce savant base-t-il son étrange prédiction ? « Sur le fait, répond-il, qu'un tremblement de terre a été enregistré au Japon en 1933, qu'un autre tremblement de terre a eu lieu en 1923 et que déjà, en 1913, l'archipel japonais souffrit d'une légère secousse sismique ! Si la « loi des probabilités », telle que la conçoivent les statisticiens, s'avère exacte dans notre cas, il ne serait pas étrange que le Japon subisse un tremblement de terre en 1943. »

En 1933, l'irruption volcanique fut de courte durée et ne coûta la vie qu'à quelques milliers de personnes. En revanche, le tremblement de terre de 1923 fut terrible. La perte en vies humaines s'éleva à cent mille parmi la population civile. Tokio et plusieurs autres grandes villes furent à moitié détruites. La secousse fut tellement vive que la terre, en plusieurs endroits près de la côte, s'affaissa de six pieds sur d'immenses étendues de terrain.

Les spécialistes prétendent qu'une irruption volcanique qui se produirait en 1943 au Japon aurait pour conséquence de raccourcir de deux ans la durée de la guerre et d'économiser un million de vies humaines. Ses cités industrielles étant détruites, le Japon n'aurait plus la possibilité de poursuivre la guerre. La nature ferait ainsi en cinq minutes le travail de plusieurs mois de raids aériens.

Sicile ou Sardaigne?

Plus la conclusion des phases de la campagne tunisienne approche et plus deviennent nombreuses les conjectures quant à la prochaine action qu'entreprendront les Alliés. L'ouverture du second front en Europe qui, l'année dernière, semblait encore très lointaine, est en ce moment l'événement du jour. La plupart des pronostics semblent désigner l'Italie comme le prochain objectif des armées anglo-américaines. En attendant le déclenchement de l'offensive attendue, voici deux articles documentés sur la Sicile et la Sardaigne qui seront vraisemblablement le tremplin d'où se lanceront les forces envahissantes des Nations Unies à l'assaut de l'Italie et du midi de la France.



La Sicile est appelée à jouer bientôt un rôle de premier plan. Le colonel Knox n'a-t-il pas déclaré : « Tant que la Sicile sera aux mains de l'Axe, elle sera dangereuse pour les opérations alliées. La possession de cette île par nos armées sera un formidable atout militaire » ?

LA SICILE : UN PONT ENTRE LA TUNISIE ET LE SUD DE L'ITALIE

Il est un fait certain : la Sicile est appelée à jouer un rôle de premier plan dans un avenir assez proche. En effet, de cette île à peine éloignée des côtes tunisiennes de quatre-vingt-dix milles, il serait facile aux armées alliées de déclencher leur invasion contre le territoire italien.

La Sicile présente des particularités favorisant une entreprise d'envahissement, ses rivages de l'ouest et de l'est ne formant qu'une vaste plaine. A peine au nord une côte rocheuse surplombe-t-elle la mer et offre-t-elle une sorte de rempart naturel qui est loin d'être insurmontable.

•

Mais sur quel point de l'île les Alliés lanceront-ils leur offensive ? Nous trouvons tout d'abord Syracuse, au sud, également distante de Tunis que de la pointe occidentale de l'île, que les Grecs envahirent par le passé et où ils s'établirent durant une période assez longue. Plus loin s'élève Palerme qui, ces jours derniers, subit les rudes assauts des avions de la R.A.F. et, plus au nord, Augusta et Catane dont le port commercial revêt une importance de plus en plus considérable. Tout autour de l'île, de grands aérodromes ont été aménagés, devenus très accessibles aux avions alliés qui ne se font pas faute de leur faire subir des bombardements répétés.

Palerme, au nord-est de l'île, en est la capitale et son port principal. Elle s'étend au milieu d'une plaine fertile et de collines verdoyantes. Elle est bornée au nord par le mont Pellegrino et au sud par la rivière Oreta. Sa population s'élève à 417.000 âmes et la ville intérieure contient de fort beaux monuments et de nombreux immeubles à la fine architecture.

Messine est le second port de Sicile et est considéré comme une base importante de destroyers et de sous-marins. Cette ville forme une sorte de bassin circulaire qui se termine à Fort San Salvator. Elle s'étend sur une longueur de trois milles et une largeur de 500 milles. Sa population est de 200.000 habitants.

Le port principal de la côte ouest est Trapani, une ville moderne de 63.000 habitants, construite sur un promontoire. Plus loin, le port de Marsala a été construit artificiellement et ne peut contenir que des bateaux de petit tonnage.

Les trois ports les plus importants de la côte est sont Port Augusta, Syracuse et Catane.

A l'intérieur, l'île est assez montagneuse et des opérations militaires n'y pourraient avoir lieu sans certaines difficultés. Mais il suffirait d'occuper plusieurs parties de la côte pour entreprendre contre l'Italie des actions d'envergure.

•

La population de la Sicile n'offrira pas de résistance sérieuse à une armée d'invasion. On sait que les Siciliens durent subir malgré eux le régime fasciste. Très pauvre, le Sicilien vit en marge de sa patrie, et si l'on devait y faire un plébiscite, très peu répondraient avec enthousiasme au maintien du régime. Cette tiédeur à l'égard du fascisme est en partie due aux mesures sévères prises à l'encontre de la « Maffia », qui longtemps établit sa domination sur l'île, et aux mécontentements des terriens, choqués par l'attitude des gros propriétaires



En Sicile, un mouvement séparatiste a pris naissance depuis de longues années. Voici son emblème dans lequel président les mots de liberté, d'humanité et de travail.

préférant mener à Naples ou à Rome une existence d'oisiveté plutôt que de s'occuper de leurs biens fonciers.

De plus, le Sicilien a toujours été l'ennemi de l'oppression, et, pour n'en citer qu'un exemple, rappelons l'attitude qu'il adopta durant le règne des derniers rois de Naples. A ce moment, les Siciliens eurent tellement à se plaindre du régime, qu'ils accueillirent Garibaldi et ses héros avec un enthousiasme frénétique, lorsque celui-ci débarqua à Marsala le 11 mai 1860.

Est-ce à dire qu'ils recevront avec le même débordement les troupes alliées venues les libérer du joug fasciste ? Il serait bien trop optimiste de le prétendre. Mais nombreux sont sans doute les Siciliens qui, écoutant les appels réitérés que leur adresse à partir de la radio de New-York leur compatriote Giuseppe Luchis, se sont révoltés intérieurement contre les abus vexatoires du régime. Le Sicilien, sous des dehors résignés, est capable d'éclater comme une bombe et de faire, au moment voulu, tout effondrer autour de lui.

Les Allemands, qui ont très bien compris la menace dirigée contre la Sicile, n'ont pas manqué d'y envoyer de grands renforts en hommes et en matériel et, si la conclusion de l'affaire ne fait aucun doute à personne, elle n'ira pas sans de grandes effusions de sang et de rudes assauts de part et d'autre. Bien que haïs par la population, les nazis jouent leurs dernières cartes. Ils se défendront âprement.

LA SARDAIGNE : PORTE-AVIONS IDÉAL DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

« Je ne peux pas vous dire quand ou où les Nations Unies vont porter leur nouveau coup en Europe. Je ne peux pas vous dire si elles vont le faire en Norvège, dans les Pays-Bas ou en France ou en direction de la Sicile et de la Sardaigne... ou sur divers points simultanément. Mais je puis vous dire que le jour et l'endroit où nous effectuerons un débarquement, nous emploierons l'aviation de bombardement sans répit... Les nazis et les fascistes l'ont voulu et ils ne l'auront pas volé... »

Même avant que le président Roosevelt eût prononcé ces paroles dans son message au Congrès, en janvier dernier, trois divisions d'élite italiennes et deux régiments alpins avaient été envoyés dans l'île de Sardaigne, à travers la mer Tyrrhénienne, à 180 kilomètres de la péninsule italienne. Tandis que les mots ironiques du Président étaient retransmis dans toutes les parties du monde, apportant l'espoir aux nations subjuguées d'Europe et causant un léger choc au cœur des chefs de l'Axe, le haut commandement allemand en Italie prenait des mesures de précaution hâtives. Tout le trafic civil entre Civitavecchia, près de Rome, et le port sarde de Terranova était interrompu. La Società Italia annonçait que « jusqu'à nouvel ordre » aucun bateau ne pourrait naviguer entre Gênes et Cagliari. Des préparatifs étaient faits pour proclamer « si nécessaire » la loi martiale en Sardaigne. Les journaux suisses notaient des rumeurs : deux divisions allemandes auraient été envoyées de Leghorn en Sardaigne. La Luftwaffe aurait pris possession de la base aérienne de Maddalena.

•

Jusqu'au début de la guerre en Méditerranée, il avait été assez peu question de la Sardaigne. Les Italiens qui faisaient tant pour leur industrie touristique ne proposaient jamais une visite de cette île pittoresque. Les voyageurs étaient découragés par les mauvais services maritimes, la rareté des hôtels, la lenteur des trains et la malaria. Il y a deux années seulement, les raisons véritables de cette désaffection à l'égard de la Sardaigne devinrent claires. Dans le plus grand secret, Mussolini y construisait une grande base navale et aérienne. Jusqu'en automne dernier, les avions de la Luftwaffe et les sous-marins italiens quittaient les bases sardes pour sillonner la Méditerranée et attaquer les convois britanniques. Au cas où les choses tourneraient mal pour les Messerschmitts et les Focke-Wulfs basés en Sicile, la Sardaigne devait fournir une grande base secondaire.

Les choses se passèrent autrement le jour où la Huitième Armée britannique lança son attaque historique, et où « l'invincible » Rommel et son Afrika Korps commencèrent à fuir à toute allure jusqu'en Tunisie. Au moment où les Anglais faisaient entrer leurs tanks dans les rues de Tripoli, et que les forces du général Eisenhower progressaient vers la Tunisie, la Sardaigne avait perdu toute sa valeur offensive. Elle est même devenue un des points les plus exposés et les plus vulnérables de l'Axe.

•

Les Allemands et les Italiens sont sur la défensive. Ils ne savent pas où les Alliés porteront leur nouveau coup. Mais ils savent que la Sardaigne aux mains des Alliés pourrait devenir le tremplin de l'invasion de l'Europe méridionale.

La plus grande île de la Méditerranée après la Sicile, l'extrémité méridionale de la Sardaigne ne se trouve qu'à 185 kilomètres de Bizerte. En vingt minutes de vol à partir d'une base nord-africaine, un bombardier allié peut atteindre Cagliari, capitale de la Sardaigne, laquelle est aussi une grande base navale avec un grand port naturel et d'excellents docks. Tout tend à indiquer que la Sardaigne va devenir un important jalon dans la route qui mène à l'Europe. Une fois que les forces alliées y auront pris pied, elles seront dans une position idéale pour contourner l'Italie de flanc et menacer le littoral du sud de la France.

Les experts militaires considèrent la Sardaigne comme un « porte-avions idéal » en Méditerranée occidentale. Les larges plaines d'Ozieri dans le nord et celles de Campidano dans le sud pourront être employées par les avions alliés, même si les nazis mettent leurs aérodromes hors d'usage avant de s'en aller.

•

La nature du terrain est décidément favorable aux Alliés en Sardaigne. La partie du littoral méridional est une des plus propices à une invasion. En face de la ville africaine de Bône, il y a le golfe de Palmas à l'extrémité sud-ouest de la Sardaigne, avec ses rivages plats et sablonneux, et ses baies cachées. Ce golfe est entouré de deux îlots. Sant'Antioco, le plus grand, est relié à la Sardaigne par une étroite langue de terre et un petit pont qui fut construit par les Romains. A côté est San Pietro, dont les rives sont maintenant hérissées de canons.

La côte occidentale entre le golfe de Palmas et la baie d'Alghero au nord-ouest est une région assez diversifiée. A côté de terres rocheuses et de petites collines, il y a de larges plaines et de grandes plages. Une fois que les Alliés seront à Alghero, ils auront le pont naturel et profond de Porto Conte, entouré de hautes falaises et pouvant abriter les plus grands navires de guerre et bateaux marchands.

Quant à la côte orientale, pour le malheur des Italiens, elle est accidentée et d'un accès très difficile.

•

Suivant les derniers recensements, la population de la Sardaigne s'élève à un million d'âmes. Pour le peuple sarde, la guerre et l'invasion ne sont pas choses nouvelles. Depuis les temps préhistoriques, la Sardaigne a été un champ de bataille et un tremplin d'invasion. Des milliers de tombes, de ponts romains et d'aqueducs disent une triste histoire de mort et de destruction. Les peuples de trois continents vinrent dans cette île assouvir leurs instincts de pillage et de sang. La plus impressionnante histoire de la Sardaigne a été donnée par l'historien Enrico Costa dans son sonnet : « L'histoire de la Sardaigne » :

« Les Phéniciens, les Grecs et les Africains firent de la Sardaigne leur proie. Les Carthaginois essayèrent d'en tirer le maximum de profit et les Romains la gardèrent en esclavage. Puis les Vandales, les empereurs grecs et les Maures achevèrent sa ruine. Sous les Pisans, elle eut des moines et des seigneurs, mais Gênes la traita comme un vil domestique. L'Espagne souleva de mesquines jalousies et réclama son or. Le Piémont la gouverna sous le signe de l'autel et du gibet. Elle fut française et allemande, maintenant elle est italienne, mais, si Dieu ne la sauve pas, personne ne sait ce qu'elle deviendra demain. »



Les Alliés porteront-ils leur offensive sur la Sardaigne plutôt que sur la Sicile ? Son littoral méridional serait des plus propices à une invasion. Si les Alliés occupent Alghero, ils pourront se servir du port naturel et profond de Porto Conte, pouvant abriter les plus grands navires. De là les appareils des Nations Unies deviendraient une menace constante pour l'Italie et le sud de la France.

LE DETROIT DE SICILE

contrôlé par les Alliés

Avec l'occupation des côtes de la Tunisie, le détroit de Sicile, qui relie les bassins oriental et occidental de la Méditerranée, sera facilement accessible à la navigation alliée. L' « allée de la mort » sera protégée par une ombrelle efficace de bombardiers et de chasseurs basés en Afrique du Nord.

Les éléments de l'article suivant sur le détroit sont tirés d'une étude du Dr Mohamed Awad, professeur de géographie à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad 1er, publiée par l'excellente revue de langue arabe « Al Hilal ».

La « reconquête » de l'Afrique du Nord par la France et ses alliés anglo-américains met au premier plan l'intérêt stratégique de la Méditerranée et surtout de ses côtes tunisiennes.

En effet, jusqu'à ces derniers temps, nul ne soupçonnait le rôle que Bizerte et Tunis joueraient dans la présente guerre. Le conflit de 1914-1918 n'avait pas mis en relief l'importance de ces deux ports. L'Italie était alors l'alliée de la France. Et l'Allemagne, ayant été tenue en échec par la belle armée de Joffre et de Foch, la victoire n'avait pas eu à prendre son élan depuis la terre africaine. Aussi, auriez-vous interrogé il y a deux ou trois mois un géographe ou un historien sur le détroit le plus important de la Méditerranée, il vous aurait cité Gibraltar ou les Dardanelles et le Bosphore ou, même, le détroit de Messine qui sépare l'Italie de la Sicile, ou encore le détroit de Kerch dans la mer Noire et celui de Bonifacio à l'Ouest. Quant au détroit de Sicile, vous n'en auriez pas entendu parler.

Et pourtant, il n'existe dans la Méditerranée que trois détroits réellement importants, à savoir : Gibraltar, les Dardanelles et précisément le détroit de Sicile.

Au cours de la Grande Guerre, l'intérêt stratégique des Dardanelles fut mis en évidence par la fameuse expédition des Alliés qui y échoua. Mais Gibraltar, pas plus que la Sicile n'y furent appelés à jouer un rôle quelconque. Les conditions du conflit actuel ont, par contre, laissé dans l'ombre les côtes de l'Asie Mineure en révélant l'extrême utilité des bases françaises situées en face de l'Italie. Est-ce à dire, pour autant, que ni le Bosphore ni Gibraltar n'ont plus aucune chance de figurer dans les communiqués ? Il serait téméraire de le penser. Car il suffit que l'Axe change d'attitude à l'égard de l'Espagne ou de la Turquie pour que ces côtes s'embrasent à l'ouest ou à l'est.

« L'EXPÉDITION DE SICILE »

Il y a presque un an, alors que les armées italo-allemandes, arrêtées au seuil d'Alexandrie, menaçaient l'Egypte, le Proche-Orient et même les Indes, l'état-major allié préparait le débarquement africain ! Quelques mois plus tard, ce débarquement s'effectuait bel et bien. Et le Maroc et l'Algérie étaient libérés, tandis que la Tunisie tombait aux mains des Allemands. Von Arnim espérait-il pouvoir se maintenir indéfiniment ou bien escomptait-il que son action retarderait, tout simplement, l'avance alliée et l'occupation des côtes méridionales du détroit de Sicile ?

Quoi qu'il en soit, de part et d'autre des batailles féroces ont été livrées depuis, qui avaient pour but la maîtrise de ce détroit. Cette maîtrise signifie aujourd'hui pour les Alliés la liberté de leur navigation en Méditerranée, la défense et le ravitaillement de Malte — destinée, au surplus, à jouer un rôle offensif de premier plan — et, enfin, le rapprochement de leurs bases d'invasion...

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

Le détroit de Sicile est connu pour être le plus large de toute la Méditerranée. Ses côtes les plus rapprochées sont à 140 kms l'une de l'autre, cependant que les distances correspondantes pour Gibraltar et les Dardanelles sont respectivement de 14 kms et de 1 km. seulement. Aussi, rien d'étonnant à ce que ce détroit apparaisse à « l'homme de la rue » comme une voie ordinaire entre deux rivages éloignés. Il n'en soupçonne que difficilement l'importance qui ne se mesure pas à sa largeur, mais aux communications qu'il commande.

Du point de vue géologique, le détroit de Sicile se distingue par le caractère volcanique des îles qu'il baigne, au nombre desquelles Pantellaria. Et il n'y a pas longtemps encore, vers la fin du XIXe siècle, des éruptions volcaniques eurent lieu dans le détroit, se manifestant par des projections de laves enflammées qui formèrent une petite île aujourd'hui disparue sous l'eau.

Or, quelle est exactement l'importance géographique de ce détroit ?

La carte de la Méditerranée nous montre la presqu'île italienne, prolongée par la Sicile, s'avancer comme pour rejoindre l'Afrique. C'est à cet endroit que la mer se rétrécit pour former le principal passage entre les bassins occidental et oriental.

Et l'histoire nous apprend qu'au cours des siècles, ce passage maritime a joué un rôle de premier plan dans les événements qui eurent le bassin méditerranéen pour théâtre.

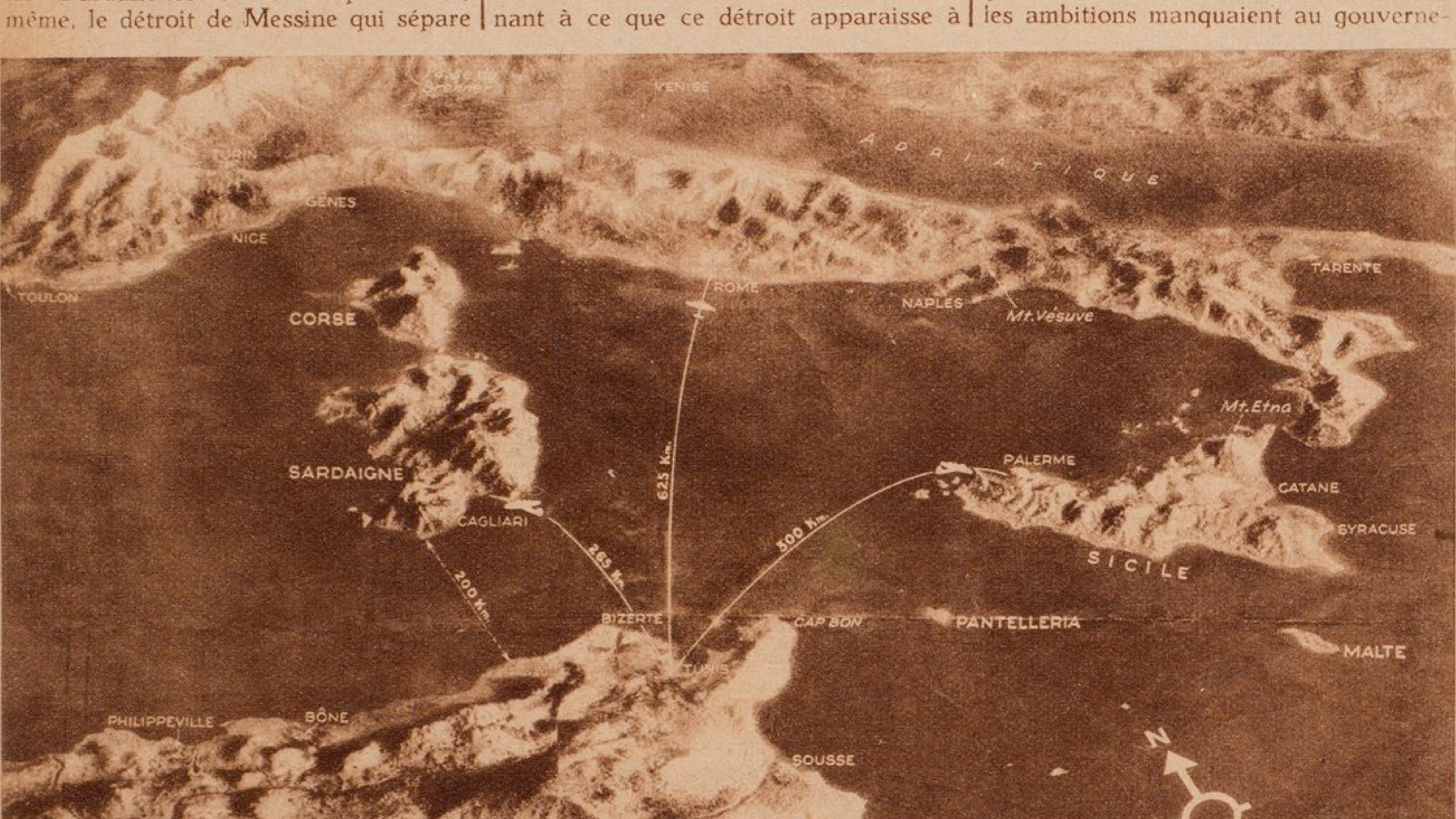
C'est ainsi que Carthage, pour n'avoir pu dominer par sa flotte les côtes siciliennes, fut écrasée par Rome.

Quelques siècles plus tard, les Arabes, afin d'assurer la défense de l'Afrique, durent débarquer en Sicile et à Malte. Ils y demeurèrent un siècle, jusqu'au jour où ils furent chassés par les envahisseurs normands.

Au XIIIe siècle, Saint-Louis essaya, après sa défaite en Egypte, de prendre pied sur les côtes d'Afrique, toujours dans le but de contrôler le fameux détroit. Mais sa tentative échoua et nous savons qu'il trouva la mort dans cette expédition.

DEPUIS LE XVIIIe SIÈCLE

L'Angleterre, puissance maritime, s'est de bonne heure rendu compte de la menace que le détroit de Sicile pouvait éventuellement faire peser sur ses communications impériales. Mais elle n'occupa point ses côtes, se contentant de prendre pied à Malte dont elle transforma l'excellent havre naturel en une base navale de premier ordre. Sa mainmise sur Malte, une des principales clefs de la Méditerranée, ne suscita aucune complication internationale, car l'Afrique du Nord était à cette époque, c'est-à-dire au XVIIIe siècle, aux mains des Ottomans. Quant à l'Italie, elle n'existait pratiquement pas encore. En revanche, la situation se modifia au cours du XIXe siècle. L'Italie renaissante venait de se muer en un Etat fort et unifié et devait rentrer bientôt dans le giron des grandes nations méditerranéennes. Elle ne tarda pas à diriger ses ambitions du côté de l'Afrique et notamment de la Tunisie avec qui elle entretenait depuis longtemps des rapports commerciaux et dont le territoire était très proche du sien. Mais les atouts militaires et économiques nécessaires à la réalisation de telles ambitions manquaient au gouvernement romain. Aussi, fut-il très aisé à la France de lui damer le pion sans se soucier des rancunes que son geste lui susciterait au delà des Alpes. Et plus tard, lorsque l'occupation de Tripoli fut en quelque sorte offerte aux Italiens, leur jalousie n'en fut en rien diminuée. Nous l'avons vu en 1940.



La liquidation définitive de l'« affaire » tunisienne a anéanti la défense ennemie du triangle Sicile-Sardaigne-Bizerte. Rome l'avoue elle-même, mais, pour contre-balancer l'impression désastreuse provoquée en Italie par la chute de la Tunisie, elle assure que Pantellaria jouera un rôle défensif. (D'après « Life »).

« TESTS » MILITAIRES

Face au nombre sans cesse grandissant des mobilisés qui rejoignent chaque jour les camps d'entraînement, les autorités américaines se sont ingéniées à rechercher une méthode scientifique qui permît de reconnaître automatiquement la branche de l'armée à laquelle on devait verser chaque conscrit selon ses dispositions naturelles.

Le Dr Z. Piotrowski, de l'« Administration de la Jeunesse Nationale en Amérique », a trouvé que les meilleurs résultats étaient obtenus au moyen de « tests » qu'on ferait subir aux jeunes recrues. Ces tests consistent à soumettre au candidat une simple feuille de papier criblée de taches d'encre de différentes formes et de différentes couleurs et de lui demander quelle sorte d'idée ou d'objet, quelle représentation en général ces taches à l'apparence fantastique lui suggéraient. Ce test, employé dans plusieurs organisations de jeunesse et collèges américains pour mesurer l'imagination créatrice des enfants, fournit, paraît-il, des indices psychologiques très probants de l'expérience antérieure du candidat, de ses goûts et révèle sa personnalité.

Le Dr Piotrowski affirme que ce moyen permet de choisir les jeunes soldats qui pourraient s'adapter le mieux à la vie militaire. Dans un test qui groupait 70 hommes, les prédictions du Dr Piotrowski se trouvèrent vérifiées pour 64.

Diplomate en soutane

Mgr. SPELLMAN

envoyé spécial du Président Roosevelt

S.E. Mgr Spellman, l'éminent prélat américain de passage dans le Moyen-Orient, m'a accordé une audience spéciale dans les salons de la Délégation Apostolique, en présence de S.E. Mgr Hughes, délégué apostolique par intérim. Là, la souveraineté universelle de l'Eglise catholique s'affirme comme n'étant pas un vain mot. Ces princes de l'Eglise, comme toute l'administration qui les entoure, dans leur nationalité pourtant si divers, vous donnent l'impression de représenter une seule entité, « un seul cœur », une seule loi.

Mgr Spellman est surtout un messager religieux et social auprès des troupes américaines dispersées de par le monde pour servir la cause de la liberté. Voilà ce que Son Excellence affirme : « J'ai pris contact avec les troupes américaines des îles Aléoutiennes jusqu'à Damas, en passant par les Bermudes, l'Espagne, la Cité du Vatican, l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse, l'Algérie, la Tripolitaine et la Cyrénaïque et j'ai tâché de leur porter une parole de réconfort. A l'occasion de mon voyage dans le Moyen-Orient, j'ai pris contact également avec les autorités « civiles » locales (Son Excellence semble ne pas aimer le mot « politique ») de Syrie, du Liban, de Palestine. »

De ces rencontres, il garde un souvenir apaisant. Dans notre ville du Caire, il a été et sera l'hôte de l'ambassadeur britannique, de MM. Casey, Kirk, des généraux Crawford, Brereton et Strong.

Dire d'un ecclésiastique qu'il est accueillant, c'est presque un lieu commun, et combien plus s'agissant d'un prince de l'Eglise qui a eu l'honneur d'être envoyé en mission par l'une des figures les plus marquantes de cette guerre et de ce siècle, auprès du Saint-Siège.

Sur cette fameuse mission, Son Excellence garde un silence compréhensible.

— Et la grande Eglise catholique américaine ?

— Tant au point de vue de l'administration qu'à celui de l'action sociale et même religieuse, l'Eglise d'Amérique s'est organisée sur des bases assez différentes de celles qui soutiennent encore aujourd'hui l'antique et majestueux édifice de l'Eglise romaine. Il y a aujourd'hui 25 millions de catholiques aux Etats-Unis qui possèdent 17.000 églises, 20 universités, 1.522 écoles supérieures. Au point de vue des fonds dont ils disposent, les catholiques viennent tout de suite après les méthodistes (lesquels comptent, dans leur Eglise, les Rockefeller, les Morgan, les Baker).

C'est un Américain, et un converti qui devait donner au mouvement catholique son rythme et son essor : Thomas Hecker, et ce sont les Gibbons, les Spalding, les Ireland qui s'appliquèrent à conserver à l'Eglise d'Amérique tout son cachet, sans relâcher les liens qui la rattachaient à l'Eglise romaine — la représentation diplomatique des Etats-Unis à Rome fut établie sous Pie IX et le délégué du Pape romain fut accueilli avec honneur par les représentants du pouvoir civil à Washington. Ce que le Père Hecker et après lui les grands évêques voulurent éviter, c'est le morcellement de l'Eglise américaine en autant d'églises nationales qu'il y avait de nationalités différentes parmi les émigrants catholiques. En cela, ils se montrèrent non seulement bons Américains, mais excellents hommes politiques.

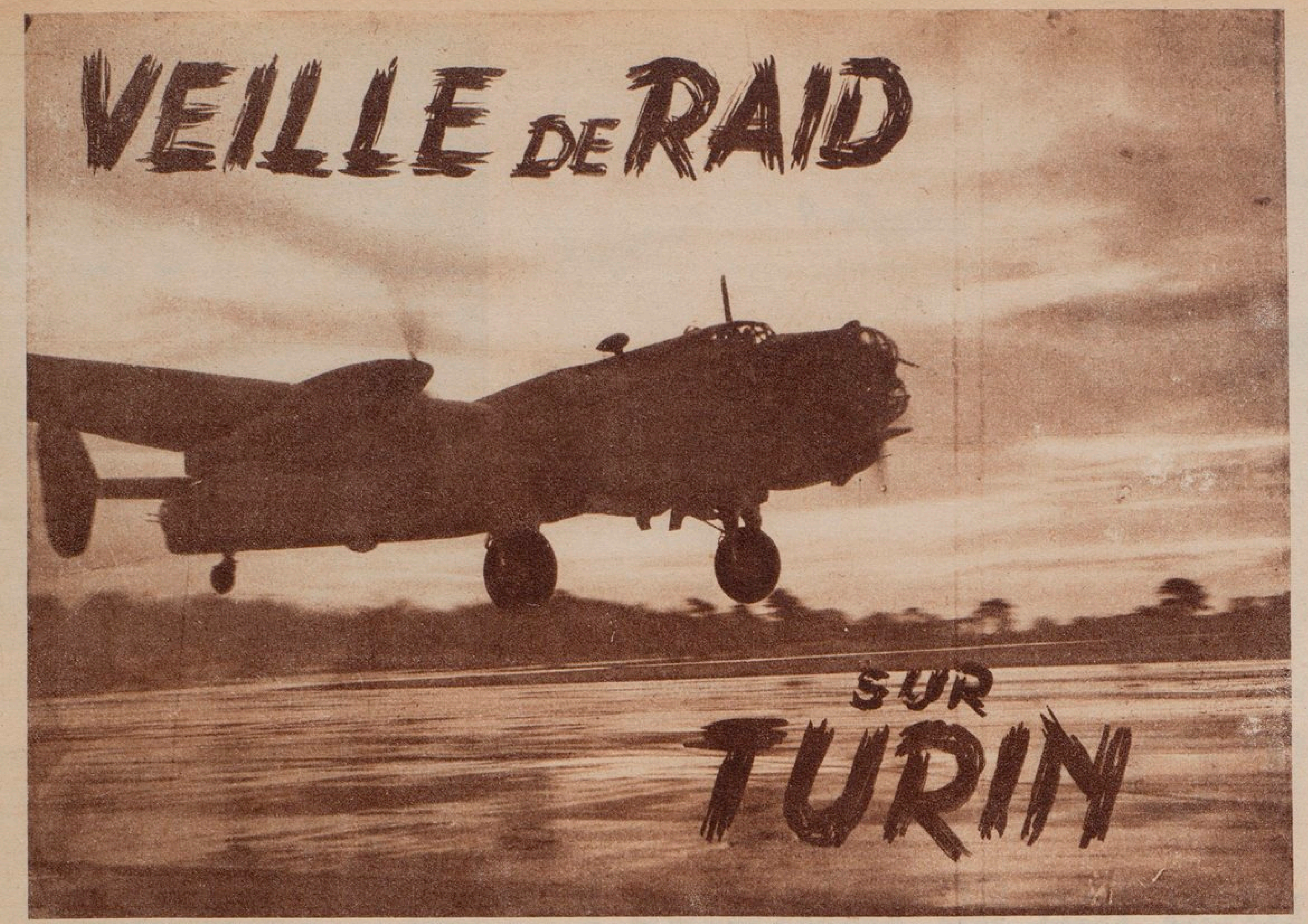
L'attitude des pouvoirs civils américains à l'égard de l'Eglise catholique fut, en général, des plus révérencieuses, bien que la Constitution américaine prône la séparation des pouvoirs temporel et spirituel ; l'Etat n'ignore point les églises, mais il les favorise lorsque leur activité contribue au bien public.



Un geste des plus typiques de cette attitude de considération spéciale est l'invitation faite par M. Roosevelt en 1903 au cardinal Gibbons de consacrer par une prière les premiers travaux de l'Exposition de Saint-Louis. Quelques mois auparavant, c'est le même M. Roosevelt qui avait fait entrer Mgr Spalding dans la commission d'arbitrage, chargée de mettre fin à une importante grève de mineurs.

La « Séparation des Pouvoirs » ainsi pratiquée était plus avantageuse à l'Eglise catholique que beaucoup de Concordats...

MARIE-CATHERINE BOULAD



Les aviateurs qui effectuent des raids de bombardement contre des centres ennemis ont souvent décrit les péripéties des actions auxquelles ils ont pris part. Pour la première fois, un membre d'un équipage de bombardier britannique a publié ses impressions sur les quelques heures d'attente précédant une incursion au-dessus de l'Italie. L'identité de l'auteur de ce journal doit demeurer naturellement cachée.

L'ordonnance me réveille à 7 heures 30. Le brave soldat sait parfaitement que je ne me lève jamais avant huit heures, mais il tient à accomplir avec exactitude une besogne devenue pour lui rituelle.

— C'est une belle matinée, Sir.

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, c'est toujours une belle matinée pour Johnnie. Il n'a pas besoin de tirer les rideaux qui masquent la petite fenêtre : dehors, il fait encore noir.

HUIT HEURES TRENTE

En route pour le petit déjeuner. Je n'ai pas beaucoup de temps, car à neuf heures je dois me présenter au commandement de l'escadrille.

NEUF HEURES

Appel général dans la chambre des équipages. Le vent passe en sifflant à travers les hangars dont les immenses portes s'ouvrent sur deux côtés. Notre commandant, le « squadron-leader » T., nous fait exécuter une série d'exercices qui ne nous charment pas particulièrement.

Cet officier est une sorte de sorcier. Il bavarde avec tous les commandants d'avions. Comment fait-il pour se tenir au courant de tous les détails concernant l'état des appareils ? Jamais je ne suis arrivé à éclaircir ce mystère. Il vient vers moi et m'informe que mon cerf-volant, dénommé « P pour Pierre », présente quelques défauts dans son installation hydraulique, et que je ferais bien de m'occuper tout de suite de cette réparation, d'autant plus que ce soir nous serons en action. Les gars de la météo prévoient un temps clair : la visibilité atteint déjà cinq mille pieds. Pas mal, pour un début.

DIX HEURES

Après avoir avisé mon équipage de se tenir prêt, je me dirige vers l'escalier de l'ingénieur de l'escadrille : le petit Sandy, qui taquine les avions depuis le temps où il s'enrôla dans la R.A.F. en qualité de simple apprenti. Sandy m'informe que ses hommes viennent justement d'installer une nouvelle pompe hydraulique à bord de mon appareil. Ils ont travaillé ferme pendant plus de deux heures. Ceci me rend légèrement anxieux au sujet de mon « P pour Pierre ». Il y a de fortes chances pour que notre objectif de ce soir soit l'Italie. Je ne peux pas m'engager dans un pareil voyage sans être cent pour cent sûr de la mécanique de mon avion.

Je vais faire mon rapport au commandant de l'escadrille et l'informe que je prendrai l'air pour un vol d'essai avec « P pour Pierre ». Il m'indique la plate-forme d'envol que je dois suivre, inscrit mon vol d'essai dans son registre. Je réunis l'équipage. Il fait assez frais : aussi nous nous couvrons sans parcimonie.

DIX HEURES CINQUANTE-TROIS

Nous avons pris l'air. L'ingénieur et moi mettons l'avion à l'épreuve dans tous les sens. Pression ? O.K. A plusieurs reprises, j'abaisse et j'escamote le train de roues. N'oublions pas la trappe des bombes. Tout va bien. Le Halifax vole magnifiquement, semblable à un aigle gigantesque, sûr de sa force. J'aime le ronflement sonore des quatre moteurs puissants qui tournent rond. Toby, le mitrailleur, essaye ses pièces. Nick, l'opérateur de radio, Scotty, l'artificier, et le navigateur canadien, Windy (nous l'appelons ainsi parce qu'il proteste toujours contre la direction du vent), répondent avec une sorte d'ennui aux questions que je leur pose continuellement au moyen du téléphone intérieur. Il fait vraiment froid à 10.000 pieds, et le vent est très violent. Espérons qu'il tombera avant la nuit.

ONZE HEURES QUARANTE-CINQ

Nous sommes de retour dans le quartier des équipages. Windy a filé tout droit vers la hutte de navigation. Je parie qu'il est enfoui sous une pile impressionnante de cartes et de relevés topographiques. Il doit acquérir une connaissance parfaite de l'objectif qui sans doute lui a été révélé. Ces malheureux navigateurs, je les plains vraiment. Ils ont autrement à travailler que nous autres, simples pilotes. Pour nous, tout est facile : notre tâche consiste tout simplement à conduire les « autobus ».

DOUZE HEURES TRENTE

Nous sommes avisés que la conférence des équipages aura lieu très tôt dans l'après-midi. Aussi, nous nous empressons d'avaler notre déjeuner. Pendant le repas, les haut-parleurs nous informent que nous devrons nous trouver à deux heures au poste de commandement de la base. Cela signifie que nous décollerons très tôt. Maintenant, plus de doute : c'est bien l'Italie pour ce soir.

DEUX HEURES

Nous voici dans la salle des conférences : nous ressemblons à une bande d'écoliers turbulents. Bientôt, nous sommes installés derrière nos bancs, groupés par équipages. Voici le commandant : nous nous levons pour le saluer. Puis, chacun s'installe confortablement : pipes et cigares commencent à envoyer vers le plafond des volutes de fumée bleue. Le commandant nous dit : « Eh bien, c'est encore Turin. » Je ne m'étais pas trompé. Le chef nous indique la route à suivre, nous donne l'heure à laquelle nous traverserons la côte anglaise, le littoral ennemi, nous indique l'altitude que nous devrons maintenir. Départs à partir de 4 heures 30. Retour à la base : 1 heure 50 du matin approximativement.

Maintenant, c'est le « colonel », chef de l'Intelligence, qui prend la parole. Il porte le grade de « squadron-leader », mais nous l'appelons « colonel », car il commandait un régiment aux Indes avant de prendre sa retraite. Il est revenu, depuis le commencement de la guerre, au service actif. Si le colonel ignore un détail au sujet de l'objectif en territoire ennemi, cela veut dire que ce détail n'a vraiment aucune importance. Une fois de plus, il nous parle de Turin, précise les différentes cibles que nous devons frapper à l'intérieur de la ville, et nous donne une description détaillée des défenses. L'officier des signaux a quelques mots à nous dire, et ensuite l'homme de la météo nous parle du temps qu'il fait et qu'il fera.

Windy s'en va assister à une conférence spéciale pour les navigateurs. Pauvre Windy, condamné à travailler comme un forçat depuis maintenant jusqu'à l'instant où nous serons rentrés !

DEUX HEURES TRENTE

Je donne rendez-vous aux hommes de mon équipage pour 3 heures 30 — une heure avant le décollage — près du hangar. Je retourne au mess. Des sandwiches sont préparés, mais je n'ai pas encore faim. Voilà ce qu'il y a de désagréable dans ces départs anticipés de l'hiver. Je vais dans ma chambre et commence à vêtir mes sous-vêtements. Ils tiennent merveilleusement leur homme au chaud, ces tissus spéciaux fait de soie et de laine. Je ne dois pas oublier ma brosse à dents et ma pâte dentifrice. En cas d'atterrissage forcé, je pourrai vivre sans me raser, mais à aucun prix je ne saurais supporter de ne pas me laver les dents.

TROIS HEURES QUINZE

Dans le vestiaire du hangar, je me couvre de mon équipement de vol. Il est possible que nous ayons à traverser des régions glaciales. A l'avant du Halifax, il fait assez chaud toutefois. Celui qui est à plaindre sur ce chapitre est Toby, le mitrailleur arrière. La chambre des équipages est pleine à craquer, et des conversations s'engagent dans toutes les directions. Ces voyages à Turin sont devenus très populaires. Précédant mon équipage, je me dirige vers le bord du terrain, où un camion viendra nous chercher. L'après-midi est tranquille : le ciel est d'un bleu-gris calme et froid. A un mille de distance, « P pour Pierre » projette sa silhouette contre l'horizon. Il est chargé au maximum d'explosifs et de bombes incendiaires. Il semble nous attendre.

TROIS HEURES QUARANTE

Nous avons rangé nos parachutes dans la carlingue et nous fumons une dernière cigarette. Le ciel s'obscurcit rapidement, quoique l'ouest s'entête à demeurer le plus longtemps possible teinté d'une lueur rose. Je bavarde intimement avec mes compagnons et avec des membres des équipes du sol. Cet avion leur appartient autant qu'à nous, et ils en sont fiers. Nous discutons quelques questions techniques. Windy est très occupé à embarquer tout son fourbi de navigateur : des appareils compliqués, des cartes, des compas, etc. Puis, nous embarquons à notre tour.

QUATRE HEURES QUINZE

Plusieurs appareils, parmi ceux qui sont en ligne, décolleront avant nous. Nous avons à parcourir plusieurs centaines de mètres sur la plate-forme qui nous a été désignée pour ce soir. Heureusement, le vent est tombé.

QUATRE HEURES TRENTE

Un chœur de vrombissements balaie l'aérodrome d'un bout à l'autre. Le pilote contrôleur du terrain nous dicte nos mouvements. Maintenant, le premier Halifax rugit de tous ses moteurs tournant au maximum, et file sur le couloir bétonné. Il gagne graduellement de la vitesse, et d'un coup s'élève en l'air. Puis vient le tour d'un second, d'un troisième, d'un autre encore, et ainsi de suite.

QUATRE HEURES CINQUANTE

Nous avons décollé. Réglage de la direction. O.K., les gars ? Alors, en route.

. . . .

UNE HEURE CINQUANTE-DEUX

Nous voici de retour. L'appareil vient de se poser sur le sol. Je me demande si tout le monde a fait bon voyage. Je me demande si tout le monde est rentré. Brave « P pour Pierre » ! Pas une anicroche pendant les neuf heures qu'a duré le raid. Allons, les amis, ne perdons pas tellement de temps au vestiaire. J'ai une faim de loup.

DEUX HEURES TRENTE

Nous avalons chacun une tasse de thé avant de défiler devant les officiers de l'Intelligence, à qui nous devrons raconter tout ce que nous avons vu. Trois d'entre eux sont déjà en train d'interroger les équipages. Nous nous installons à la première table libre : celle du colonel. Nous lui racontons comment le ciel de France était couvert de nuages, nous décrivons les étoiles qui brillaient au-dessus des Alpes, le plafond clair d'Italie. Nous lui disons comment nous avons repéré l'objectif, et parlons des incendies que nous avons allumés à Turin. Oh ! ces incendies !

— Avez-vous une photo ? demande le colonel

— Oui, nous avons pris quelques instantanés. Nous les soumettrons aussitôt qu'ils seront développés.

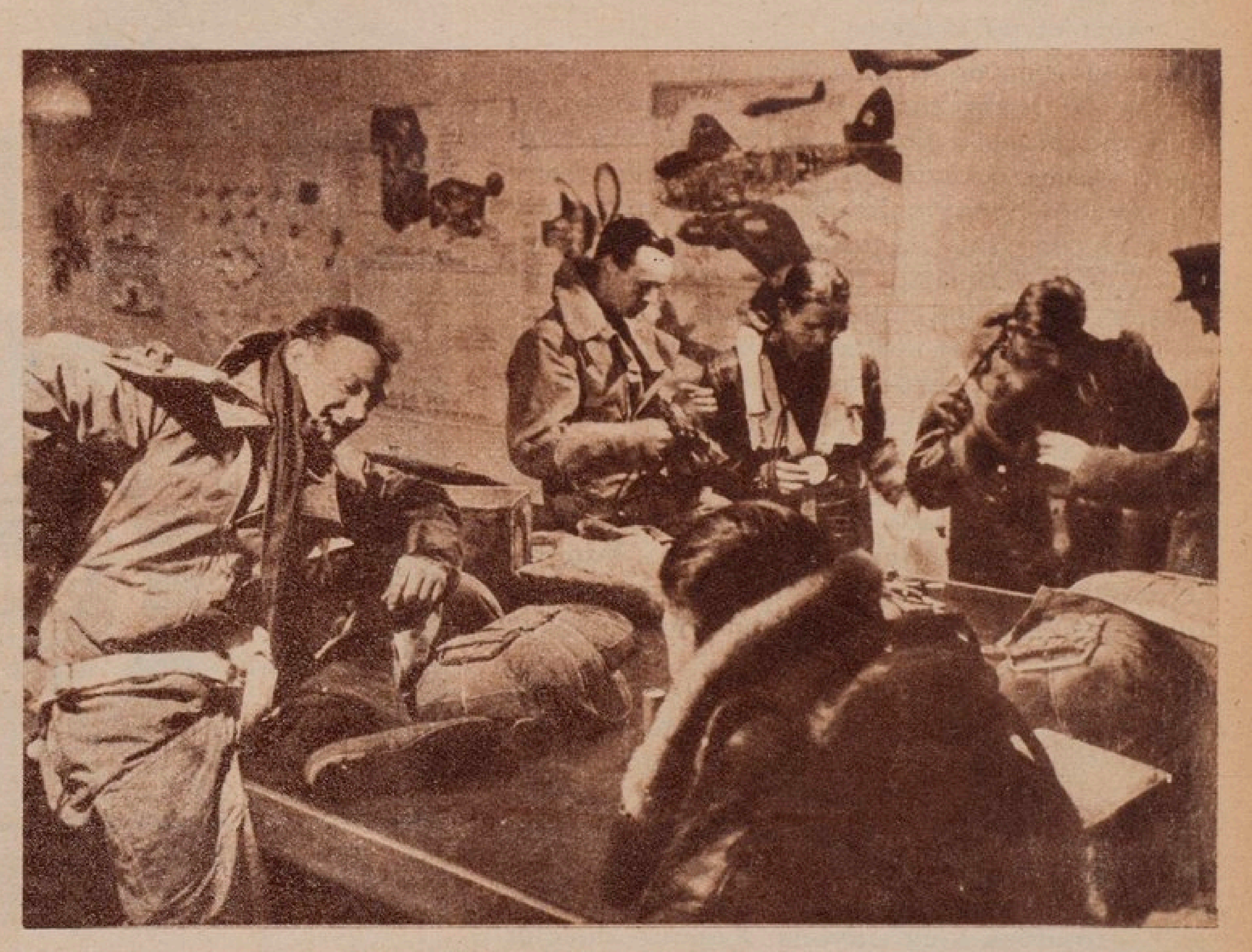
— Bon travail, les gars ! nous dit le colonel en nous congédiant.

TROIS HEURES DIX

Œufs au bacon, à la table du mess. Nous sommes fatigués, mais tout le monde parle avec animation. Quelle journée ! Et maintenant, bonne nuit tout le monde, je vais me coucher. Si le temps se maintient au beau, il se peut que nous ayons à repartir la nuit prochaine...



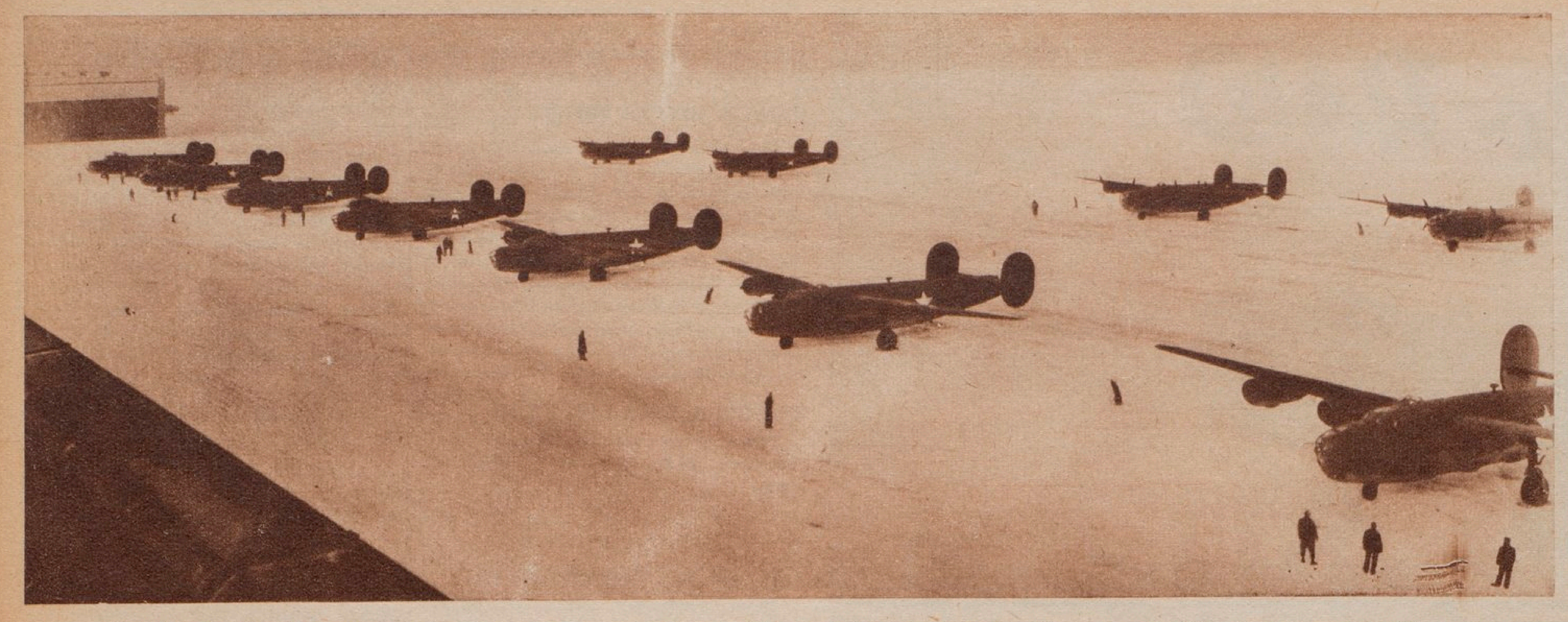
La vérification minutieuse avant le départ.



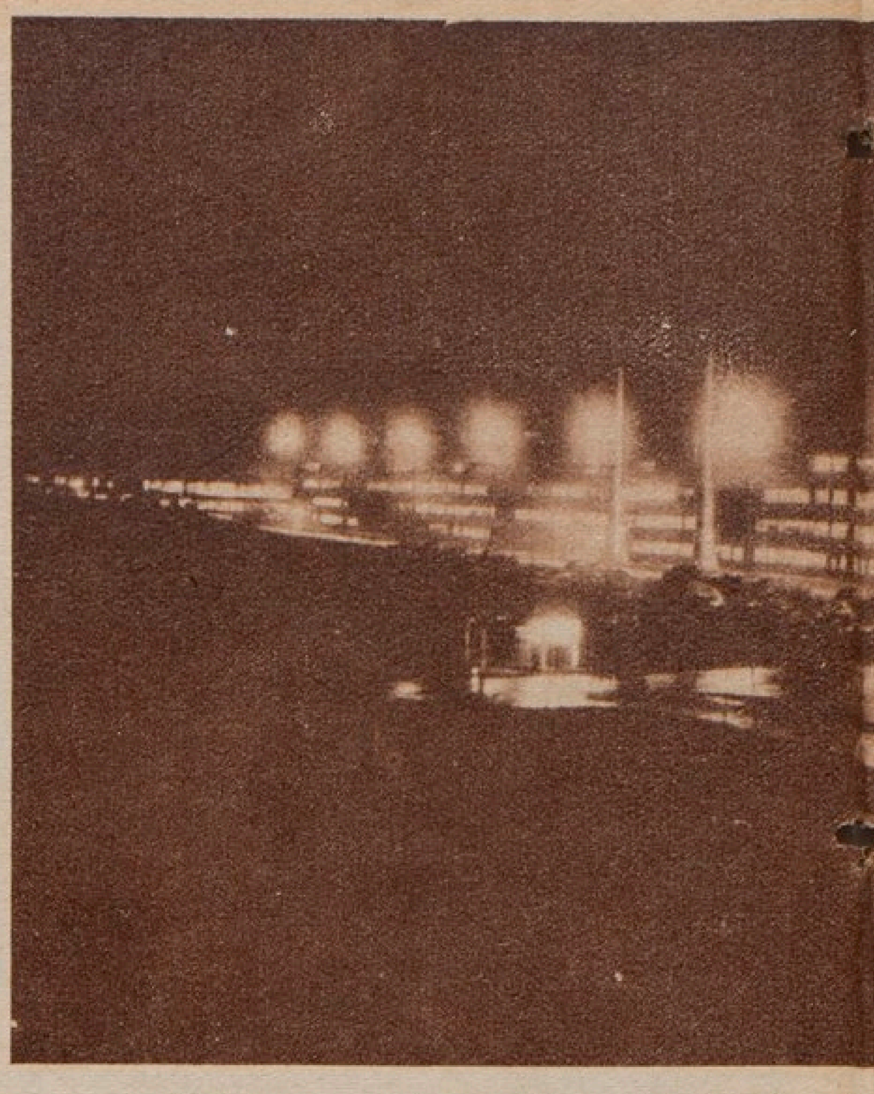
L'équipage du bombardier se prépare pour un grand raid.



Après le raid, des rapports sont établis...



Les bombardiers au point attendent dans un aérodrome d'être pilotés pour des vols d'essai avant d'être livrés aux autorités.



Une vue nocturne des établissements de Détroit, où 30.000 ouvriers construis

UN LIBERATOR

toutes les 60 minutes !

L'usine de bombardiers de Willow Run, construite et dirigée par Henry Ford, près de Détroit, est actuellement complètement équipée ; quelque trente mille ouvriers grouillent dans ses immenses ateliers. Cependant, malgré cette main-d'œuvre formidable, Willow Run ne produit pas encore son maximum. Cet établissement peut employer cent dix mille ouvriers. Mais, étant donné que c'est la première usine dans laquelle on a mis en pratique les méthodes de production massive des appareils aéronautiques, seuls des travailleurs spécialisés ont été employés jusqu'à maintenant.

Habituellement, les constructeurs d'avions ne font qu'un usage limité des méthodes de montage à la chaîne. Ford fut le premier à envisager l'adaptation des systèmes de construction d'autos à la fabrication des machines volantes.

Nul n'ignore que le Liberator est un appareil quadrimoteur pesant 28 tonnes ; c'est, avec la Forteresse Volante, le plus lourd des bombardiers américains. Son envergure d'ailes atteint 110 pieds, et 66 pieds séparent son avant de son gouvernail. Pour produire à la chaîne un monstre atteignant ces proportions, il faut une salle d'assemblage ayant un demi-mille de long. Pour construire une usine aussi vaste, Ford a été obligé de faire abattre et niveler mille acres de forêts et de champs.

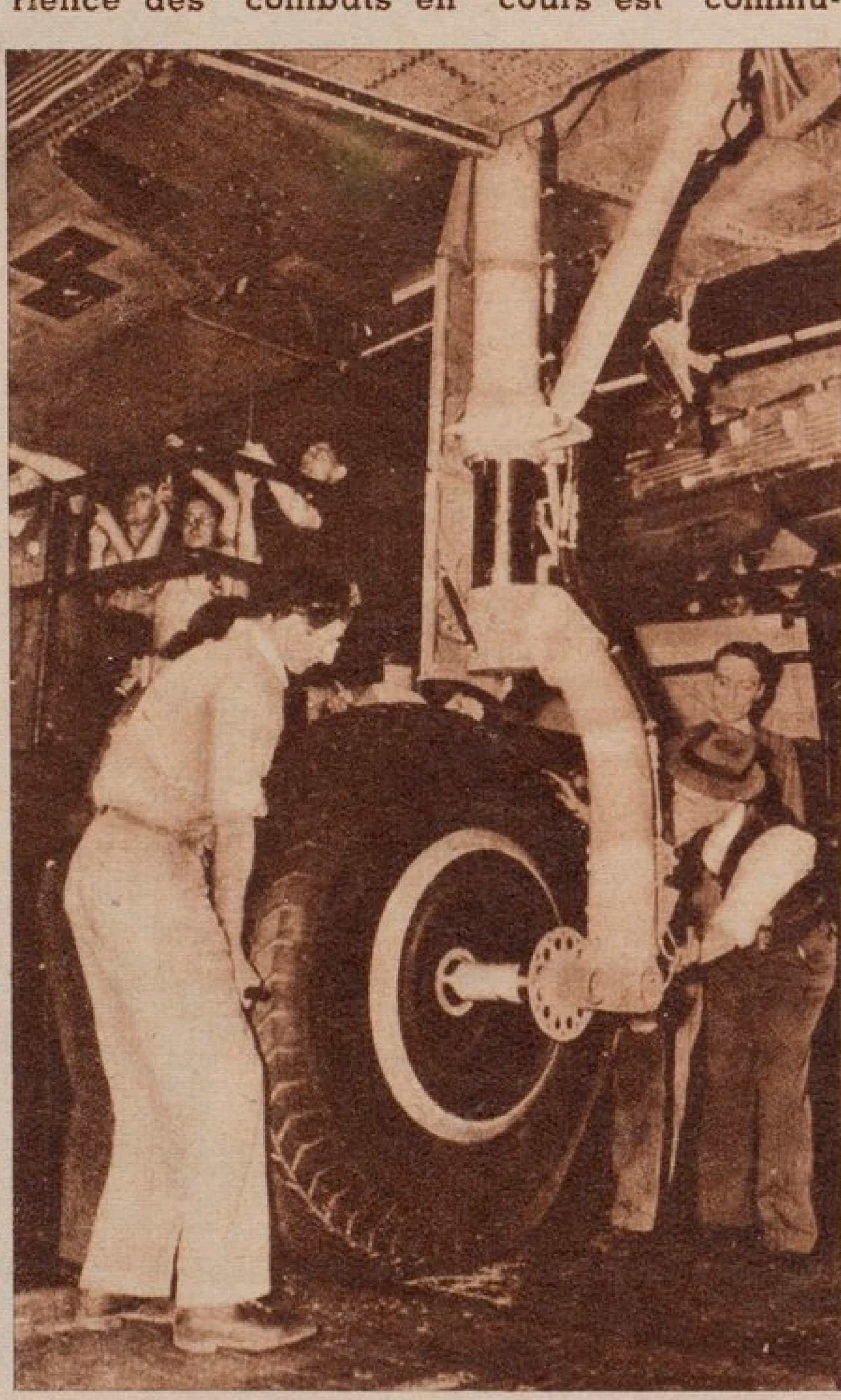
Les ouvriers de Willow Run, armés de leurs outils, de leurs chalumeaux à soudure, de leurs machines à riveter, paraissent des pygmées. Même un camion de cinq tonnes semble un jouet pour enfants, lorsqu'il roule tout au long de l'interminable ligne d'assemblage. L'usine consiste en une salle énorme, longue d'un demi-mille et large d'un quart de mille, donnant sur un aérodrome de neuf cents acres. Les inspecteurs doivent employer de petites autos pour se déplacer d'un département à l'autre. Huit mille six cents machines-outils fixées, quelques-unes atteignant soixante pieds de long, dressent leurs masses impressionnantes dans le hangar. Fermement appuyées sur vingt pieds de béton, elles débitent par milliers des pièces identiques.

Le département principal de l'usine est la division de manufactures, vers laquelle sont dirigés les feuilles d'aluminium, les barres de fer et autres matériaux, en provenance du département de réception. Tous ces produits sont passés au préalable au laboratoire, où ils sont examinés avec soin. Certains sont examinés aux rayons X pour déceler les moindres défauts.

Un Liberator est composé de 1.250.000 parties séparées, comprenant 700.000 rivets. Dans la grande salle de Willow Run, il y a de la place pour soixante appareils géants, se trouvant à des stades variés de construction. Au commencement, il fallait 200.000 heures pour construire un Liberator. Aujourd'hui, ce temps a été considérablement réduit.

Les milliers de pièces arrivent à l'emplacement de montage avec une synchronisation si parfaite, que l'on a l'impression d'assister à un montage de dessins animés. On prévoit que lorsque Willow Run travaillera à plein rendement, les Liberators seront débités à la cadence de un par heure.

A l'instar de tous les autres bombardiers, le Liberator est assujetti à des modifications continuelles, au fur et à mesure que l'expérience des combats en cours est communiquée aux techniciens. La guerre du désert a particulièrement mis à l'épreuve le génie inventif des spécialistes aéronautiques, qui ont finalement remporté une grande victoire contre la chaleur et le sable.



La mise en place d'une roue géante.

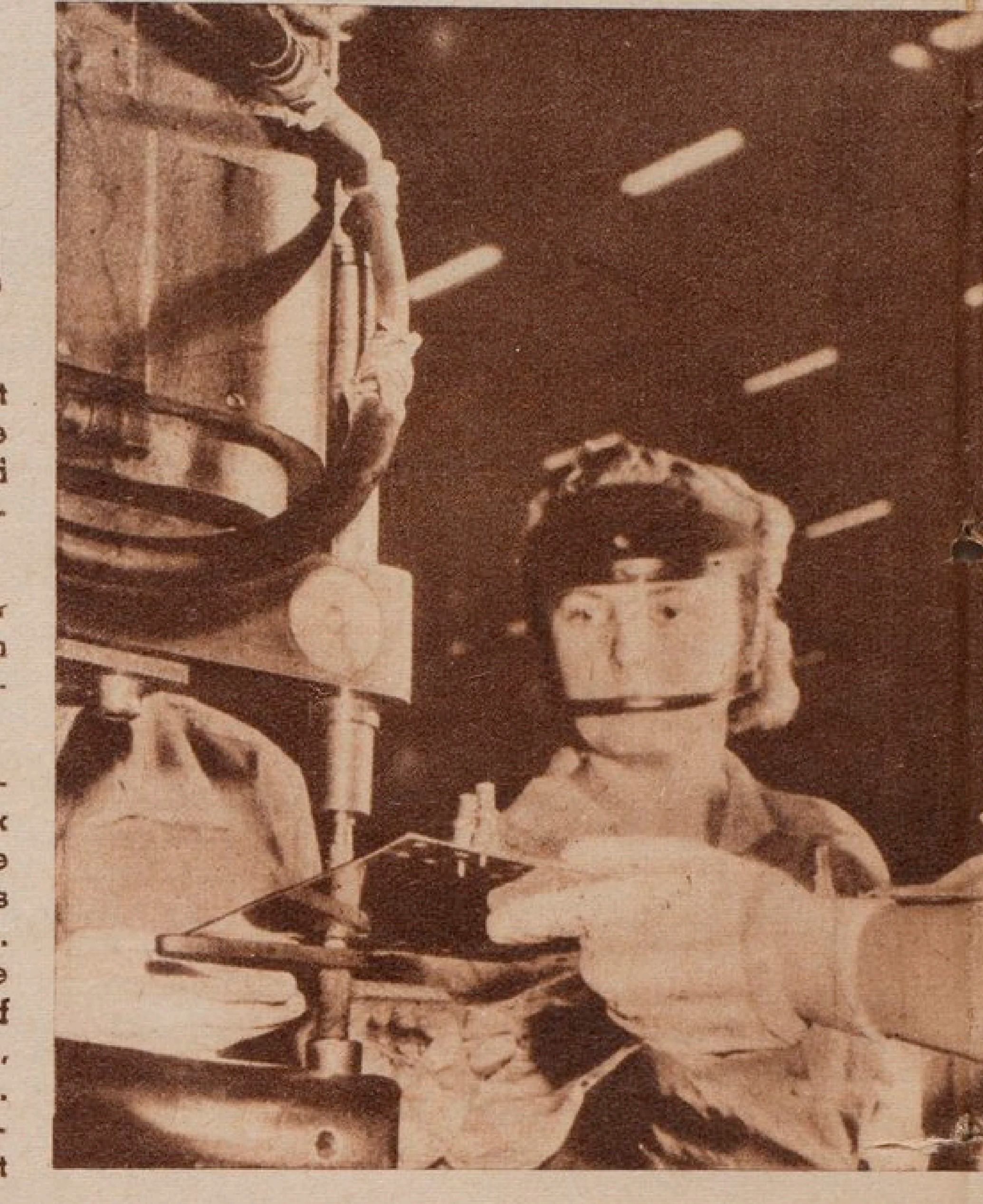
L'on a souvent reproché à Ford d'avoir installé de lourdes machines fixes dans son usine, rendant ainsi particulièrement difficile tout changement dans son outillage.

Les 250 ingénieurs de Ford qui ont adapté le système de la construction massive aux Liberators n'ont pas conçu un nouveau type d'appareil. Ils se sont limités à adopter les plans d'un avion ayant déjà fait ses preuves. De même, au cours de la construction de l'usine, l'on ne perdit pas de vue l'objectif pour lequel elle avait été créée. Vu sur plans, l'établissement a l'aspect d'un grand arbre. Au bout des branches se trouvent les différentes sections, et finalement du tronc sort le Liberator prêt à prendre l'envol.

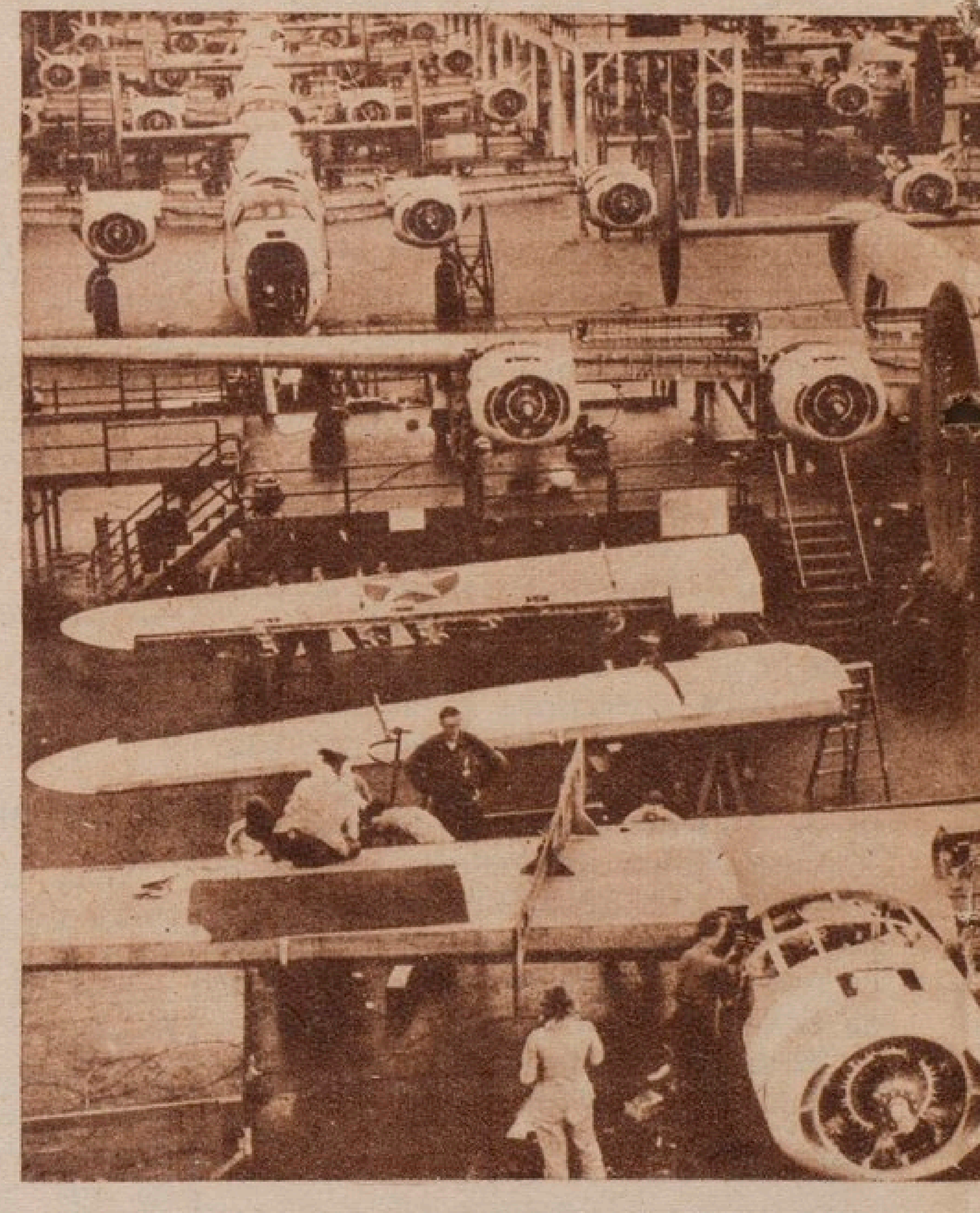
Les hommes qui ont conçu l'usine se sont attelés par la suite à l'entraînement du personnel affecté à Willow Run. En temps ordinaire, il fallait environ un an pour former un ouvrier spécialisé dans la construction aéronautique. A Willow Run, l'on ne pouvait accepter un délai si long. D'ailleurs, le système de production massive ne ressemble en rien aux autres méthodes : chaque ouvrier a une tâche déterminée à accomplir, toujours la même. D'immenses courroies de transmission font défiler un flot sans fin de pièces à travers des rangées d'ouvriers. Chacun ajoute sa part d'ajustement. Par l'étendue de ce procédé simple, une grande quantité confuse de pièces d'acier, de plaques d'aluminium, de vis et d'écrous, de fils, de câbles et de moteurs se transforme en définitive en un bombardier Liberator.

Il faut environ trois semaines pour achever l'entraînement d'un ouvrier de Willow Run. Au bout de cette période, il est en mesure de diriger lui-même la spécialisation d'autres recrues.

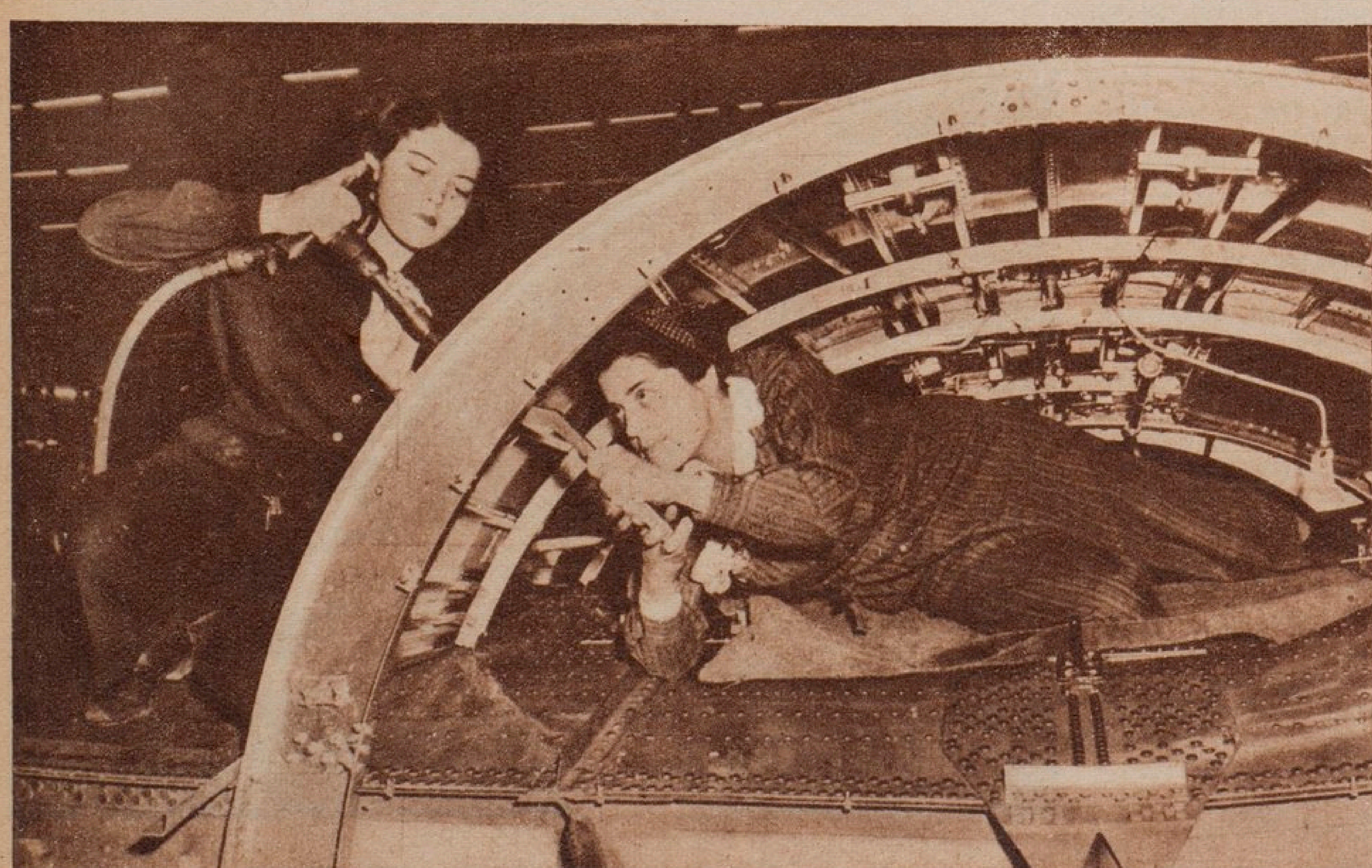
Tout compte fait, il semble que pour mettre cette usine sur pied de production maximum, il n'est pas indispensable d'embaucher 110.000 ouvriers, comme cela fut envisagé au commencement. L'on estime aujourd'hui que le travail à plein rendement pourra être atteint dans un délai ne dépassant pas quelques mois.



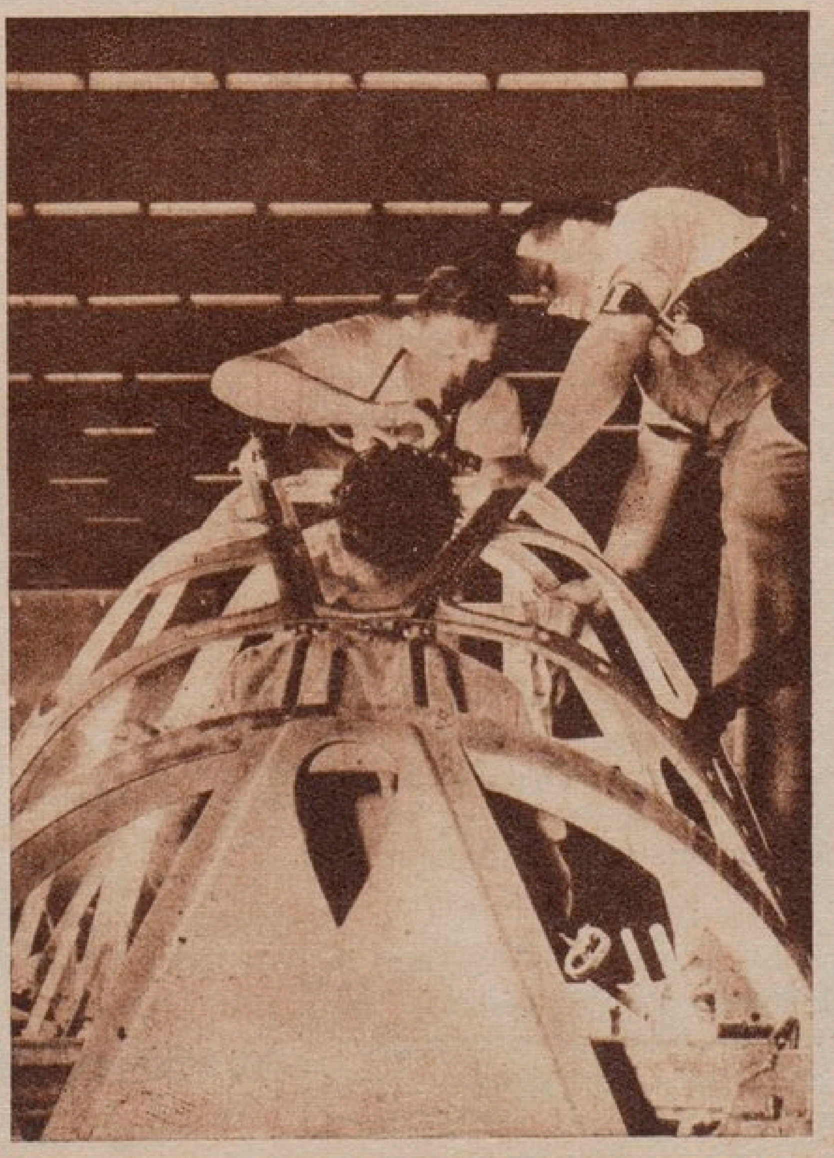
Des ouvrières expertes, munies d'un masque protec



Une rangée imposante de bombardiers L



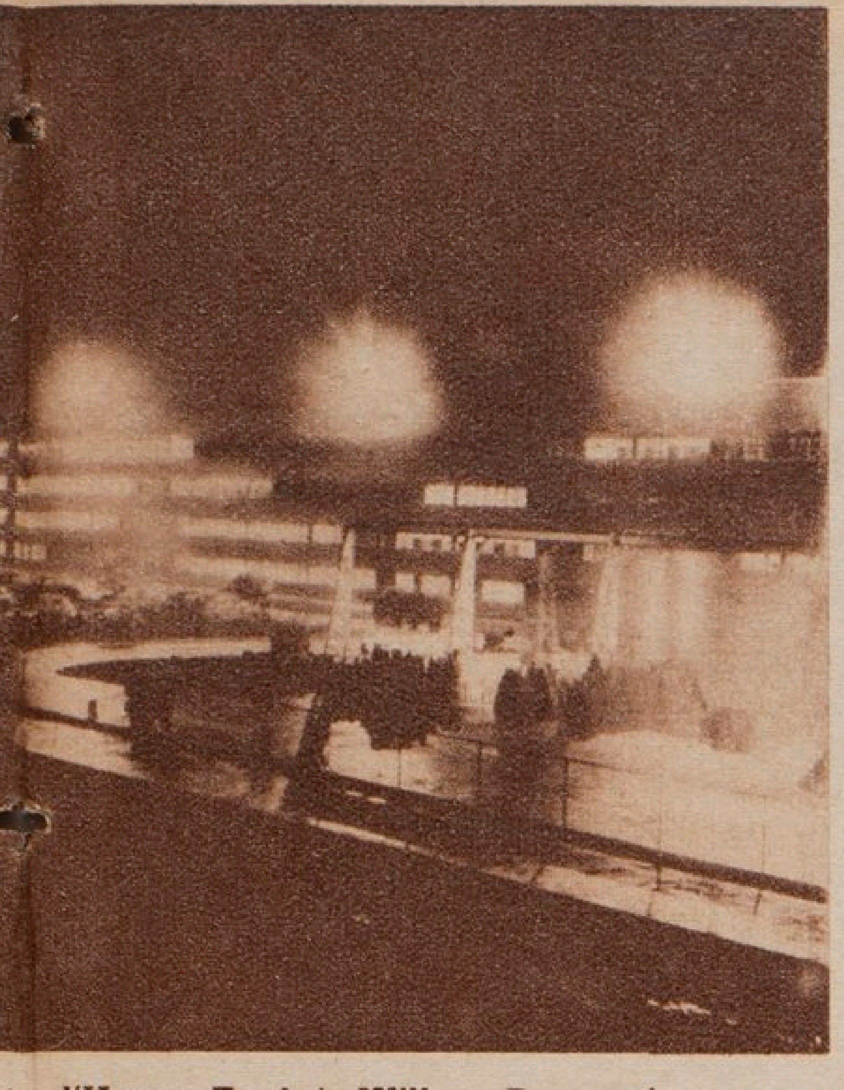
10.000 femmes se montrent des ouvrières expertes dans les différents services.



Le rivetage demande des mains expertes.



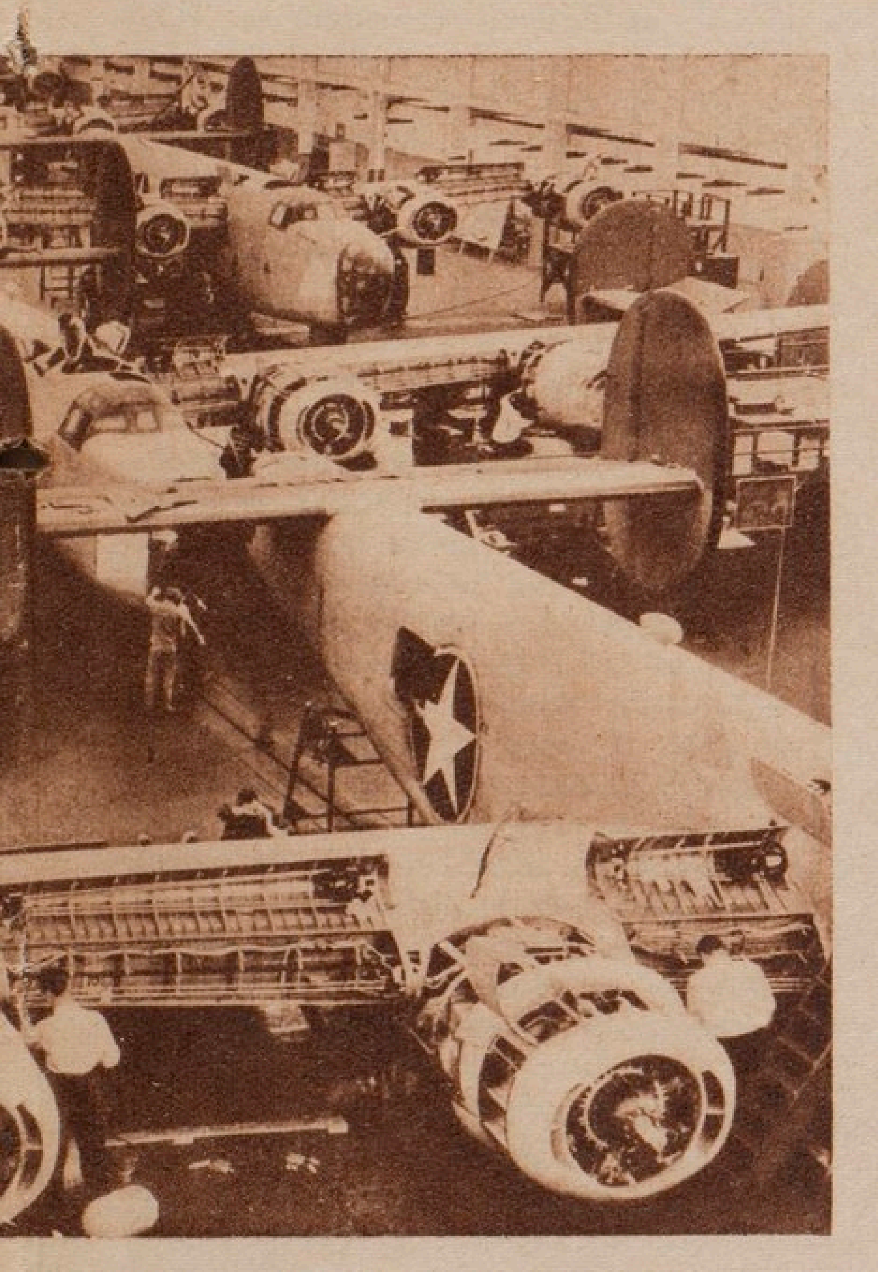
Trente minutes pour déjeuner. Ouvriers et ouvriè



...ts d'Henry Ford à Willow Run, près ...uisent des Liberators pour les Alliés.



...ecteur, se livrent à un travail de précision.



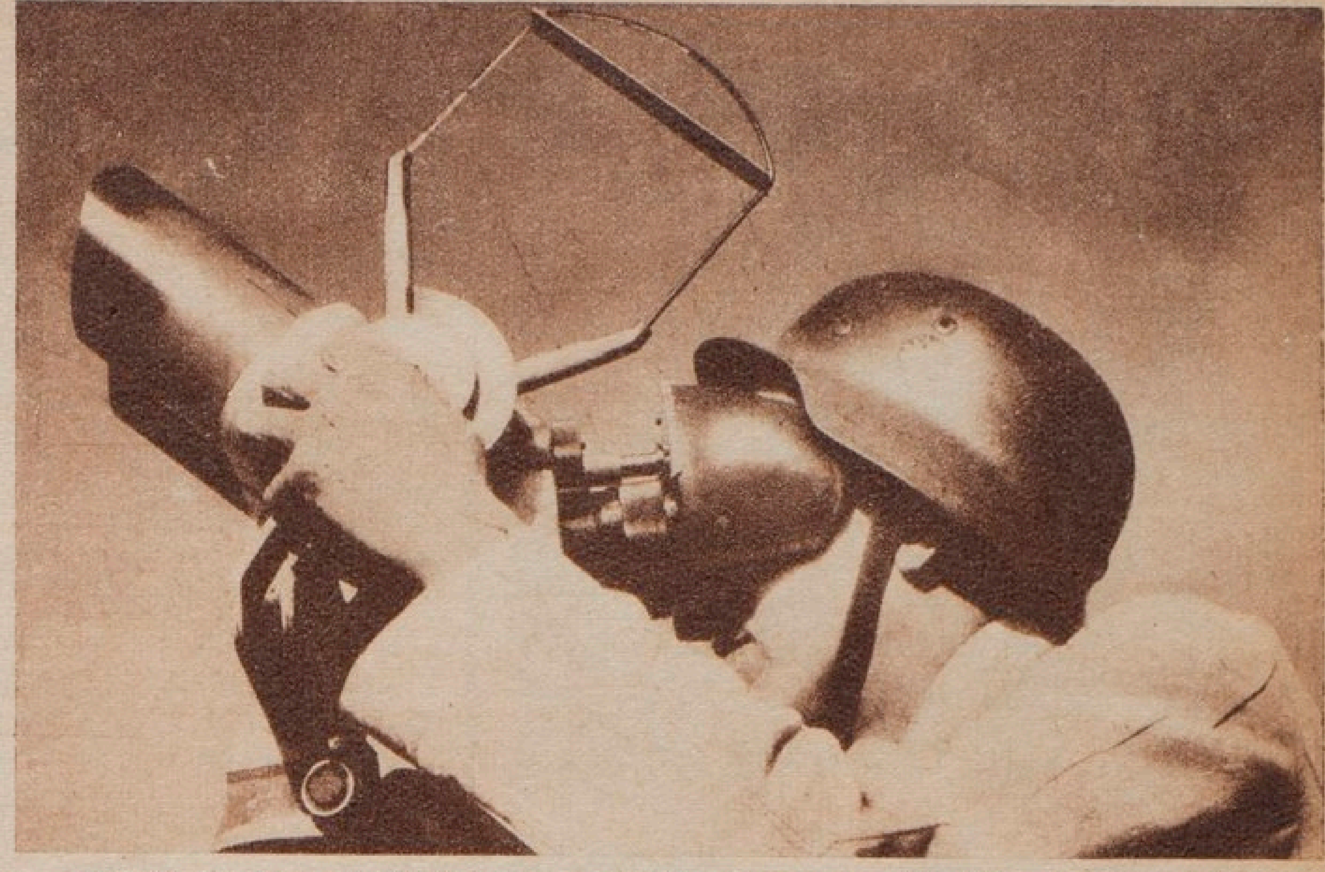
... Liberators à l'intérieur de l'usine.



...vrières prennent hâtivement leur repas.



Les femmes chinoises jouent un rôle important dans l'effort de guerre. En voici quelques-unes occupées, dans une usine, à la mise au point d'armes prêtes à être livrées à l'armée.



Les batteries antiaériennes sont pourvues de l'équipement le plus moderne. Voici un soldat chinois inspectant l'horizon, dans les environs de Tchoung-King, dans l'éventualité d'un raid.

Malgré les raids et la misère...

TCHOUNG-KING SOURIT

Tchoung-King, capitale de guerre de la Chine, présente un paradoxe étonnant. C'est en même temps une ville des plus gaies et des plus tristes. La gaîté se lit sur le visage des habitants qui semblent toujours garder en réserve, au coin de leurs lèvres, un sourire heureux ; mais de la ville en ruines s'élève une tristesse oppressante, accentuée encore par l'aspect morose d'un ciel de plomb.

Dans aucune des villes européennes, la série des attaques aériennes ne s'est poursuivie avec autant d'intensité et de régularité que dans la capitale chinoise. L'un des raids aurait duré, entre autres, deux semaines entières, l'attaque continuant jour et nuit sans arrêt. Certains bâtiments auraient été détruits et reconstruits plus de quatre fois. A l'heure actuelle, et en prévision de futures destructions, ils se trouvent très sommairement rebâtis. Les maisons en briques, qu'il a été possible de réparer entièrement, ont été réquisitionnées par l'armée ou le gouvernement. La population se trouve donc réduite à habiter dans des masures en terre et bambous recouvertes d'un toit de chaume, ou encore dans de pauvres cabanes en bois tapissées de nattes.

Les rues elles-mêmes, entièrement abîmées, n'ont pu être réparées que dans les grands centres ; les autres ne sont plus que des pistes de terre battue qui se transforme en boue sous l'effet de la moindre pluie, et le problème des transports est devenu très compliqué. De rares autobus, poussifs alimentés à l'huile végétale, laissent sur leur passage une traînée odoriférante.

POUSSE-POUSSE

Il n'y a ni tramways, ni taxis ; les quelques voitures que l'on voit passer de temps à autre appartiennent soit aux fonctionnaires du gouvernement, soit aux diplomates étrangers. Il existe encore quelques « rickshaws » (pousse-pousse), sommairement réparés à l'aide de ficelles et de fil de fer, qui tiennent tant bien que mal, mais ils sont à des prix inabordables : deux ou trois trajets par jour suffisent à faire gagner à un coolie autant d'argent qu'un professeur d'université ; les « rickshaws » ne peuvent d'ailleurs circuler que très difficilement dans les rues fortement inclinées de Tchoung-King et il ne reste plus qu'une solution au problème : la marche et, à l'occasion, la chaise à porteur.

Pour raccourcir les distances, les 420.000 habitants de Tchoung-King se sont groupés au centre de la capitale, dans la région commerçante de la ville. Les rues sont toutes bordées d'une série de petits magasins, pressés les uns contre les autres, et de taille si réduite que l'on en compte environ une trentaine tous les cent mètres ; des colporteurs assis à côté de leurs plateaux viennent encore grossir leur nombre. Toutes ces boutiques sont ouvertes à même la rue, et tandis qu'au premier plan des spéculations de diverses sortes se déroulent, à l'arrière, la vie domestique se poursuit tranquillement. Comme à l'aube, la journée de travail ne se termine que très tard dans la nuit, et il semble ainsi que la ville soit perpétuellement en éveil.

ABRIS NATURELS

La plus grande curiosité à Tchoung-King est le fameux système des abris. Les pans de la montagne sont percés de tous côtés par des tunnels sans nombre, capables d'abriter toute la population. L'un de ces abris peut contenir jusqu'à 6.000 personnes, parfaitement au large, et protégées des bombes japonaises par 100 pieds de roches épaisses. Ces abris ont trois entrées et un système de ventilation perfectionné, composé de tuyaux allant jusqu'à l'extérieur et de ventilateurs électriques qui servent à attirer l'air frais vers l'intérieur. Chacun des membres des différentes localités a sa propre place dans l'un des tunnels, tandis que les passants ou les étrangers se placent dans une section spécialement aménagée à leur intention. Le signal d'alarme est donné plusieurs heures à l'avance, dès qu'un raid semble imminent. Il n'y a donc pas de raison pour que tout le monde ne soit pas à l'abri.

M. K.C. Wu, directeur de la défense passive, a, en outre, fait creuser dernièrement des caves pour 500 personnes, dotées de deux entrées au moins, car durant les premiers raids sur Tchoung-King, nombre de portes furent bloquées par les débris, occasionnant souvent des accidents ; les bureaux gouvernementaux eux-mêmes ont leurs propres abris. Le total des abris s'élève ainsi à 700 environ.

De même que Londres, Tchoung-King a eu une longue période de répit, et plus d'un an s'est écoulé depuis le dernier raid ennemi. Grâce à l'accroissement de la force alliée en Chine, il est actuellement devenu presque impossible aux avions ennemis d'arriver jusqu'à la capitale. De plus, un brouillard épais recouvre la ville dès le mois de septembre et ne se dissipe jamais avant la fin du mois de mai. Bien que le danger ne soit pas imminent, la défense passive, avec ses 20.000 volontaires, est cependant toujours sur la brèche ; toutes les boulangeries de la ville sont prêtes à être transformées en l'espace d'une heure, en vue de produire par millions des galettes de secours dans le cas d'une alerte prolongée.

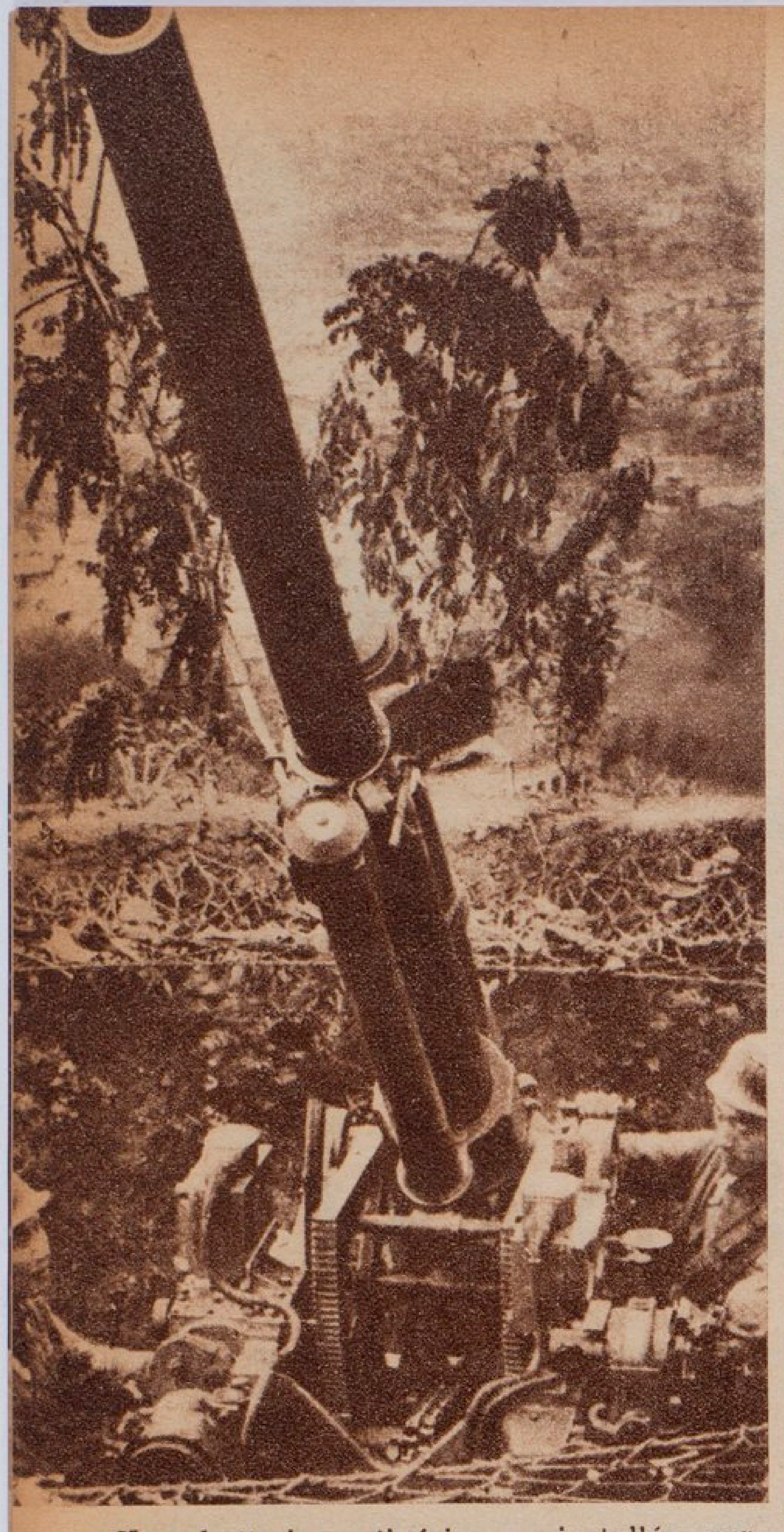
Cette tension continuelle et la pauvreté qui règne dans le pays ont contribué à rendre la vie très dure aux habitants et surtout aux étrangers ; aussi les nouveaux venus sont-ils toujours accueillis avec joie dès leur arrivée : « Je n'étais pas depuis quarante-huit heures à Tchoung-King, rapporte un correspondant, que l'on m'avait déjà fait trois offres d'achat intéressantes pour mes bottes, mes chemises étaient regardées avec envie, et l'on m'avait déjà demandé plusieurs fois du dentifrice, des lames de rasoir et des cigarettes. »

DES PRIX FABULEUX

Les magasins de Tchoung-King sont sans doute abondamment fournis en articles de tous genres, objets manufacturés, provenant des usines locales, produits d'alimentation, et de temps à autre produits d'importation ; mais les prix sont tellement fabuleux, qu'il n'est nullement difficile de comprendre cette tendance des résidents étrangers à mendier auprès des nouveaux arrivants. Un boîte de 50 cigarettes anglaises coûte 3 livres sterling, quand on la



L'alerte a pris fin. La population civile, réfugiée dans les montagnes, regagne la capitale.



Une batterie antiaérienne, installée sur les abords élevés de Tchoung-King, recevra les avions ennemis avec un feu nourri. Le temps est loin où les appareils nippons pouvaient bombarder impunément les villes chinoises et leurs habitants

trouve. Un mouchoir en coton 5 shillings. Une paire de souliers ordinaires 4 livres.

Devant la cherté croissante de la vie, les Chinois se sont vus obligés de développer sur une grande échelle la vente de seconde main, et ceci encore à des prix exorbitants : une vieille bicyclette aux pneus usés coûte 60 livres ; une radio de 15 lampes se vend à 300 livres.

D'une manière générale, les prix à Tchoung-King ont augmenté dans la proportion suivante : les objets manufacturés sont 94 fois plus chers qu'avant la guerre, tandis que les produits alimentaires, ayant augmenté dans des proportions moindres, ne coûtent que 56 fois le prix d'avant-guerre.

Le coût de la vie est devenu prohibitif sauf pour les fonctionnaires, quelques spéculateurs et quelques commerçants, qui ont réussi à faire des fortunes colossales, en dépit des réglementations du gouvernement. A ceux-ci il est permis d'acheter du whisky au prix de £ 27 la bouteille, ou de fumer des cigarettes étrangères à 1s. la cigarette, ou encore d'acheter du lait condensé à £ 1 la boîte.

ET POURTANT ILS SOURIENT

Mais les étrangers sont parmi ceux qui souffrent le plus de la hausse, car la capacité d'achat de la livre sterling étant de 4 1/2d. à 1s. 3d., suivant qu'il s'agit de produits étrangers ou de produits locaux, le dollar lui-même ayant perdu les 7/8 de sa valeur, les étrangers doivent être très riches, pour pouvoir vivre modestement. 2.000 livres par an suffisent à peine à un homme moyen pour vivre. Une dactylo est payée environ 1.000 livres annuellement. Devant cette situation, le système de la communauté s'est grandement répandu. Un comité a été organisé, qui administre les fonds communs de la façon la plus économique. Les différents membres de la communauté habitent dans des pensions aux chambres sommairement meublées : un lit, une chaise et un bassin en bois à support. Le chauffage, bien que très nécessaire à cause du froid excessif, est aussi restreint que possible, car 5 shillings de charbon suffisent à peine à chauffer une chambre pendant une soirée. C'est ainsi que des gens de toutes les nationalités s'essayent à vivre ensemble en bonne harmonie.

Pour les membres des classes moyennes, la situation est sans doute critique : mais leur vie difficile faite de sacrifices quotidiens ne leur a pas fait perdre leur sérénité souriante. Très significative de l'attitude des Chinois devant l'infortune est l'histoire suivante que relate un correspondant : « Je marchais un jour dans une rue de Tchoung-King quand je vis un cycliste trébucher sur une brique et s'étaler de tout son long. Lorsqu'il se releva, sa bicyclette n'était plus qu'un amas de ferraille. Pour en acheter une autre, il lui faudrait payer de 50 à 100 livres. Au lieu de se lamenter sur cette perte fâcheuse, il éclata de rire et fit partager son hilarité aux badauds qui s'étaient attroupés. »

Cette scène est caractéristique de la Chine tout entière : la dévastation, la misère et la guerre planent au-dessus d'elle comme les nuages permanents de Tchoung-King, et pourtant elle sourit.

(D'après « The Daily Telegraph »)

Le Coffret de Tante Emma

NOUVELLE INEDITE

Chaque été, dès les premières chaleurs, tante Emma se plaignait de son foie, et l'oncle Arthur disait :

— Il n'y a pas à hésiter, pars tout de suite faire ta cure. Ta santé avant tout.

Seulement, en époux psychologue, l'oncle Arthur avait l'habileté de faire suivre cette exhortation au départ de grands soupirs tristes et d'un affectueux : « Ah ! si je pouvais t'accompagner !... » Alors, rassérénée, tante Emma se mettait à faire ses valises, tandis que le cousin Alfred s'occupait aussitôt de faire viser le passeport et retenir un billet. Quelques jours plus tard, toute la famille alignée devant le quai d'Alexandrie embrassait tante Emma.

— Soigne-toi bien, ma chérie. Et surtout ne te hâte pas de rentrer. Ne t'inquiète pas à mon sujet, disait l'oncle Arthur.

— Et toi, ne fais pas d'écart de régime. Méfie-toi de la fièvre typhoïde, répondait tante Emma.

Avec une timidité respectueuse, la cousine Eliane, la jeune femme du cousin Alfred, glissait une suprême recommandation :

— Je vous en prie, tante Emma, ne vous embarrassez pas de cadeaux. Nous sommes si nombreux et chaque fois vous êtes trop généreuse.

Mais tante Emma, la chère âme, faisait « Non ! Non ! » de la tête, puis elle embrassait encore une fois sa nouvelle nièce pour cette pensée si délicate et déclarait avec force :

— Vous aurez chacun un souvenir de voyage.

Enfin, d'un pas allègre et le foie déjà décongestionné, la bonne dame montait en bateau.

Alors, pendant trois mois, jusqu'aux premiers jours d'octobre exactement, la famille connaissait la paix sans histoires des vacances à domicile. La paix sans nettoyages excessifs, sans corvées familiales, la paix exaltante, où chacun vit suivant sa fantaisie et son rythme personnel. L'oncle Arthur pouvait à satiété manger des oursins et des dattes de mer, boire de grands verres d'ice-cream soda, fumer sans arrêt et se livrer le soir sur la véranda à de fracassantes parties de jacquet avec un de ses amis d'été. Lorsqu'il lui arrivait de vouloir faire le jeune homme à la plage de Stanley et de dire d'un ton dégagé : « Ne m'attendez pas pour dîner », jamais cousine Eliane ou cousin Alfred n'avaient l'indélicatesse de poser de question. Sans doute étaient-ils bien trop occupés de leur côté à vivre un peu à leur guise. Et dans la vieille maison de tante Emma presque tous les soirs étaient joyeux.

De son bureau, l'oncle Arthur écrivait ses regrets hebdomadaires et ses vœux de meilleure santé. Il recevait en retour des lettres empreintes d'une telle tendresse qu'il lui semblait à chaque été revivre à distance sa lune de miel. Si bien que la cure de tante Emma était un peu celle de toute la famille, et personne n'avait hâte de la voir finir.

Mais immanquablement le premier bateau d'octobre ramenait une tante Emma rajeunie, le teint éclairci, le foie assagi et déjà impatiente d'ouvrir ses valises. Car, fidèle en tout, dans ses affections comme dans ses principes, tante Emma n'avait pas oublié sa promesse, et cette année encore elle ramenait pour chacun un souvenir de voyage.

— Pour toi, Arthur, une tour penchée de Pise, en albâtre. Regarde, c'est tout sculpté à la main. Pour toi, Eliane, qui es artiste mais qui as tant de peine à te lever, ce réveille-matin qui sonne l'angélus. Pour toi, Alfred, qui aime les objets d'arts modernes, ce petit daim de bronze campé sur un rocher d'améthyste, souvenir de Chamonix...

Et la distribution continuait. Car tante Emma n'oubliait jamais personne. Il y avait des vide-poches de nacre, pour de vieilles amies dont l'amitié datait du pensionnat. Pour la nièce de Zagazig, un coupe-papier en bois d'olivier sur lequel était peint un gentil bouquet de mimosa et de violettes au-dessous du mot « CANNES » écrit en belle anglaise. Et pour le mari de cette nièce, une boîte de marqueterie, une simple boîte qui n'avait l'air de rien, mais on pressait un ressort, et une cigarette vous sautait au nez. Pour les enfants, il y avait des porte-plume en os, travaillés au tour et enrichis d'une lentille.

— Ferme un œil. Regarde bien...

Après avoir louché effroyablement, le petit neveu Janjan disait :

— Je ne vois rien.

— Ah ! petit imbécile, on voit bien que tu n'as pas été à Paris !

Le porte-plume à paysage circulait de main en main et trouvait enfin un œil expert qui reconnaissait la tour Eiffel. Mais vexé d'avoir été traité de petit imbécile, même par une tante à héritage, le petit neveu Janjan se mettait à pleurer et il fallait lui donner un bonbon pour le consoler, tandis que tante Emma continuait à répandre ses trésors. Et tous ces trésors étaient des objets artistiques et des objets solides, garantis, bon teint, incassables, irrétrécissables, indestructibles et, la plupart du temps, sans emploi. Ce qui permettait de prévoir qu'à moins d'un tremblement de terre (chose peu probable en Egypte) ils étaient tous destinés à survivre à leur destinataire. Généralement, après avoir voyagé ensemble dans la valise de tante Emma, ils finissaient par se retrouver sur l'étagère du grand salon, celui avec lustre, rideaux de damas et baldaquins et où l'on ne pénétrait que pour les nettoyages et les visites officielles, mais où aucune personne normale n'aurait jamais eu l'idée de rester pour son propre agrément.

C'est ainsi qu'Eliane, la jeune femme aux idées avancées du cousin Alfred, et nouvelle venue dans la maison de tante Emma, reçut le 7 octobre 1924 un magnifique coffret de bronze doré, dont le couvercle représentait le Vésuve en éruption et dont l'intérieur était capitonné de satin rose.

— Prends, ma chérie, c'est pour toi.

La confusion d'Eliane prouva sa gratitude.

— Vraiment, je ne sais plus quoi dire... Et moi qui vous avais recommandé de ne pas vous embarrasser de cadeaux !

— Justement, ma chérie, c'est pour cela.

Eliane embrassa tante Emma, très émue elle-même par sa propre générosité, puis elle prit le coffret, l'emporta dans sa chambre, et là, portes fermées, elle exhala enfin son indignation.

— Non, mais Alfred ! Regarde ! (Et d'une main frémissante elle montra le Vésuve crachant ses laves de bronze.) Il faut du génie pour découvrir de pareilles horreurs. Est-ce que tu t'imagines que je vais conserver cet objet ?

— Tu y es bien obligée, mon pauvre chou, dit Alfred à qui trente-cinq ans de vie familiale avaient enseigné la philosophie de la résignation. Ce volcan est incassable et le capiton est certainement garanti contre les mites. Mets ce coffret dans ton armoire et n'en parlons



plus. Je n'ai pas fait tant d'histoires, moi, lorsque j'ai reçu l'an dernier un presse-papier représentant la colonne Vendôme.

Eliane mit le coffret dans l'armoire, mais ne cessa pas un instant d'y penser. Chaque fois qu'elle avait besoin de changer de robe, de prendre un chapeau ou de ranger une ceinture, et qu'il lui fallait pour cela ouvrir l'armoire, Eliane ne voyait qu'une chose : le Vésuve en éruption, et ce Vésuve l'exaspérait. Elle essaya de le cacher derrière une pile de draps. Mais le coffret était bien trop grand pour se laisser ainsi escamoter. Elle le mit dans le bas de sa table de nuit. Mais en faisant le ménage, le domestique l'y découvrit, et, tout surpris, le frotta soigneusement et le plaça bien en vue sur la cheminée. Alors, Eliane essaya la tricherie innocente qui avait aidé l'oncle Arthur à se débarrasser de la tour penchée de Pise. Elle descendit le Vésuve et l'installa sur l'étagère du grand salon, près du petit daim campé sur rocher d'améthyste. Mais au grand nettoyage (qui avait lieu tous les mois), tante Emma s'en aperçut et dit :

— Non, ma chérie, c'est trop, beaucoup trop gentil de ta part. Ceci n'est pas un coffret à cigarettes, mais un coffret à bijoux. Garde-le pour toi. Je ne saurais accepter ce sacrifice d'une jeune femme élégante comme toi, même si ce sacrifice devait encore embellir le grand salon.

Il ne restait plus à Eliane qu'à embrasser une joue affectueuse et à dire ensuite :

— Vraiment, vous êtes trop bonne, ma tante.

Et le coffret reprit sa place dans l'armoire.

Or, il arriva un jour à Eliane de se trouver toute seule à la maison. Et ce jour-là, étant enrhumée, ayant eu besoin de prendre un mouchoir et pour cela d'ouvrir l'armoire, la vue du Vésuve en liberté lui parut plus odieuse et ironique qu'à l'ordinaire. Cette fois, enhardie par la solitude, Eliane se dit :

— Il faut que cette horreur disparaisse.

Elle prit le coffret, alla à la fenêtre, l'ouvrit et, de toutes ses forces, elle lança le Vésuve dans le jardin. Suivant la trajectoire, le choc devait se produire sur l'allée dallée de fragments de marbre. C'est ce qui arriva en effet. Mais le Vésuve rebondit et ne se cassa point. Eliane dégringola l'escalier, rattrapa le Vésuve, il était intact.

La preuve était faite. Il était désormais évident que le Vésuve résisterait au feu, à la noyade, au marteau-pilon, au vert-de-gris, et à toutes les injures du temps. Ce Vésuve était éternel.

Le coffret à la main, face avec son malheur, Eliane examina la situation avec le sang-froid d'une résolution farouche. Elle leva les yeux et regarda autour d'elle. Devant la maison de tante Emma, de l'autre côté de la route, se trouvait un grand terrain vague à vendre. Là campaient des Bédouins éleveurs de chèvres noires et de poulets étiques toujours en courses pour découvrir, parmi les tessons de bouteille et la pierraille, la maigre pitance qui leur permettait de pondre des œufs petits mais frais.

Prise d'une inspiration subite, Eliane traversa la route, s'engagea dans le terrain vague, et négligemment, d'un geste rapide, elle jeta le coffret sur un tas de détritus. Et aussitôt elle se sentit délivrée de son obsession, heureuse et fière d'avoir enfin trouvé le moyen de se défaire d'un cauchemar en livrant, au hasard, la découverte d'un objet qui probablement comblerait de joie un éleveur de chèvres.

Elle rentra chez elle, s'allongea sur un divan, alluma une cigarette et se mit à lire un roman policier. Dans la grande maison vide passa la douceur du silence sans témoin, douceur interrompue, il est vrai, toutes les quinze minutes par le coucou de l'entrée, souvenir de Suisse. Le crépuscule se mit à monter aux fenêtres. Bientôt toute la famille serait de retour et l'enchantement cesserait. A la recherche de l'assassin, Eliane lisait vite.

Soudain, un violent coup de sonnette retentit, s'arrêta, reprit avec l'insistance du malheur. A contre-cœur, Eliane dut aller ouvrir. Elle donna de la lumière. Devant la porte, un énorme chaouiche se détachait en blanc contre l'obscurité du jardin. C'était un beau chaouiche, musclé et décidé. Et rien qu'à voir son visage ouvert de fils du Saïd, on devinait en lui un fonctionnaire incorruptible, connaissant par cœur les lois et règlements. Or, ce chaouiche exceptionnel tenait entre ses mains le coffret de bronze aux ors flambants et sous la lumière du perron, jamais le Vésuve n'avait paru plus agressif. Sa vue arracha à Eliane un cri de douleur.

— Est-ce que ceci est à toi, ya Sett ? Ah ! J'ai bien compris que je ne me trompais pas. Je viens de voir un Bédouin ramenant ses chèvres et ce Bédouin portait ce coffret, et tout de suite j'ai deviné que j'avais devant moi un voleur. J'ai arrêté le Bédouin. Mais le Bédouin m'a dit qu'il venait de trouver l'objet dans le terrain qui est devant la maison. Je n'ai pas cru à ce mensonge, car je sais comment les gens menteurs sont habiles et j'aurais immédiatement emmené le voleur au caracol, mais il a avec lui un troupeau de chèvres dont une vient de mettre bas. Mais juste à ce moment-là est arrivé le ghaffir de nuit qui doit me relever, alors je lui ai dit : « Garde ce bandit pendant qu'il range ses chèvres et ne le quitte pas de l'œil un instant » et moi je suis venu te demander si ce coffret est à toi. Et puisqu'il est à toi, comment se fait-il qu'un objet aussi beau soit dans un terrain vague ? Car cet objet est un objet de prix. Il vient sûrement du dehors. Et en l'ouvrant, j'ai compris qu'un cambrioleur a dû entrer dans la maison, emporter le coffret, et, une fois sorti, ce voleur, fils de chien, a pris les bijoux et jeté le coffret, car moi je sais les ruses de ces gens qui ont l'âme noire. Alors maintenant je suis prêt à verbaliser. Comment t'appelles-tu et comment s'appelle ton père ?...

Alors commença pour Eliane un silence terrifiant, tandis que l'honnête fonctionnaire, serrant le coffret sous son bras, sortit d'une poche intérieure un crayon copiatif et chercha une feuille de papier.

Ecrasée par la fatalité, Eliane essaya enfin d'inventer une explication. « Oui, ce coffret était bien à elle, mais jamais il n'avait contenu de bijoux. De plus, c'était elle qui l'avait fait tomber d'un sac à ouvrage, un grand sac de cuir, travail du pays, en allant voir une amie qui habite un peu plus loin, dans cette grande maison jaune, là-bas près de la mer, tout près du marchand de « gazzoze », celui qui est borgne... »

Et tout cela fut dit d'une voix oppressée par la peur de voir revenir tante Emma et toute la famille. Lorsque, à bout de souffle et à court de mensonges, Eliane, victime du destin, crut pouvoir tendre la main pour reprendre son bien, l'honnête chaouiche parla à son tour, et sans hâte, posément :

— Alors, cet objet est un objet perdu et c'est le Bédouin qui l'a trouvé. Donc le Bédouin a droit à une récompense. C'est la loi. Mais qui me dit que si je n'avais pas été là, il aurait rapporté ce coffret ? Oui, qui me dit ? Je connais ces gens-là. Enfin, donne un bakchiche et l'affaire est finie. Voici le coffret. Il est à toi. Ta chance est bonne.

Entre les deux mains du chaouiche, le coffret flambait, et sous sa dorure magnifique, le Vésuve semblait en furie.

JEANNE ARCACHE



Irène Rozynska possède un dynamisme propre à soulever l'enthousiasme des foules. Elle danse admirablement la mazurka.



Elisabeth Niewiadomska, type parfait de la jeune fille polonaise, a fait ses débuts de danseuse dans l'armée.

ACTEURS EN UNIFORME

Le Théâtre du Soldat Polonais

Le Théâtre du Soldat Polonais est une troupe de soldats. Ces artistes, hommes et femmes, sont en uniforme, les uns dans les rangs de l'armée polonaise en Orient, les autres dans les rangs des A.T.S. Il y a parmi eux quelques professionnels, mais la plupart ne sont pas des acteurs de métier et n'ont jamais joué devant le public avant la guerre. Tel est le cas du fameux « Charlie Chaplin » — Félix Fabian — des danseurs Niewiadomska et Olszynski, de la danseuse Jakobowna, de Renata Bogdanska, de Pregowski et de beaucoup d'autres. Leur talent fut révélé dans l'armée même et ils furent incorporés dans des ensembles scéniques.

Les membres de l'ensemble « Polish Parade » ont passé par beaucoup d'épreuves. Ceux qui habitaient les villes de la partie orientale de la Pologne y travaillaient, quand l'armée rouge y arriva en septembre 1939. D'autres, de Varsovie et de la partie occidentale du pays, furent persécutés par la Gestapo, parfois emprisonnés et réussirent enfin à s'enfuir vers l'Est. Tel était le cas de Ludwik Lawinski, qui jouait à Varsovie avant la guerre et que les nazis, à leur arrivée, voulaient arrêter à tout prix. Sophie Terné fut accusée par la Gestapo d'avoir chanté des chansons anti-allemandes et jetée en prison. Après sa libération, elle quitta Varsovie, heureuse d'avoir pu sauver sa vie.

Ceux qui se trouvaient dans les régions occupées par l'armée russe travaillèrent dur pour gagner leur pain ; d'autres passèrent leur temps dans des prisons et dans des camps de concentration. Aussitôt après la signature du traité polono-soviétique, en automne 1941, tous, hommes et femmes, se dirigèrent vers les camps de l'armée polonaise, en formation en U.R.S.S. Le général Anders comprit immédiatement qu'avec ces artistes magnifiques on pouvait former un théâtre militaire de tout premier ordre. Et c'est ainsi que naquit le Théâtre du Soldat Polonais. On le renforça ensuite par de nouveaux venus, par des amateurs, chez lesquels on releva un véritable talent. On rassembla des musiciens pour former des orchestres. On trouva Wars, Philip, Gold et Petersburski, tous chefs d'orchestre fameux, pour diriger les ensembles orchestraux.

Il ne faut point s'imaginer que cette troupe joue souvent pour le public civil des grandes villes, qu'elle habite des hôtels et se nourrit dans de bons restaurants. La vie que les artistes polonais mènent actuellement en Egypte est une exception. Pendant des mois, ils partagent la vie dure de soldats dans le désert... Ils mangent leurs simples rations militaires, obéissent à la dure discipline de l'armée et jouent pour les soldats. Ils jouent sur des scènes de fortune, souvent éclairées par des lampes à pétrole, ou par de grands feux de boix, souvent même sur des camions, alignés les uns à côté des autres. Ils jouent dans la chaleur du désert aride de l'Irak, dans le froid piquant des montagnes d'Iran, comme ils ont joué, il y a un an et demi, dans les neiges des steppes russes.

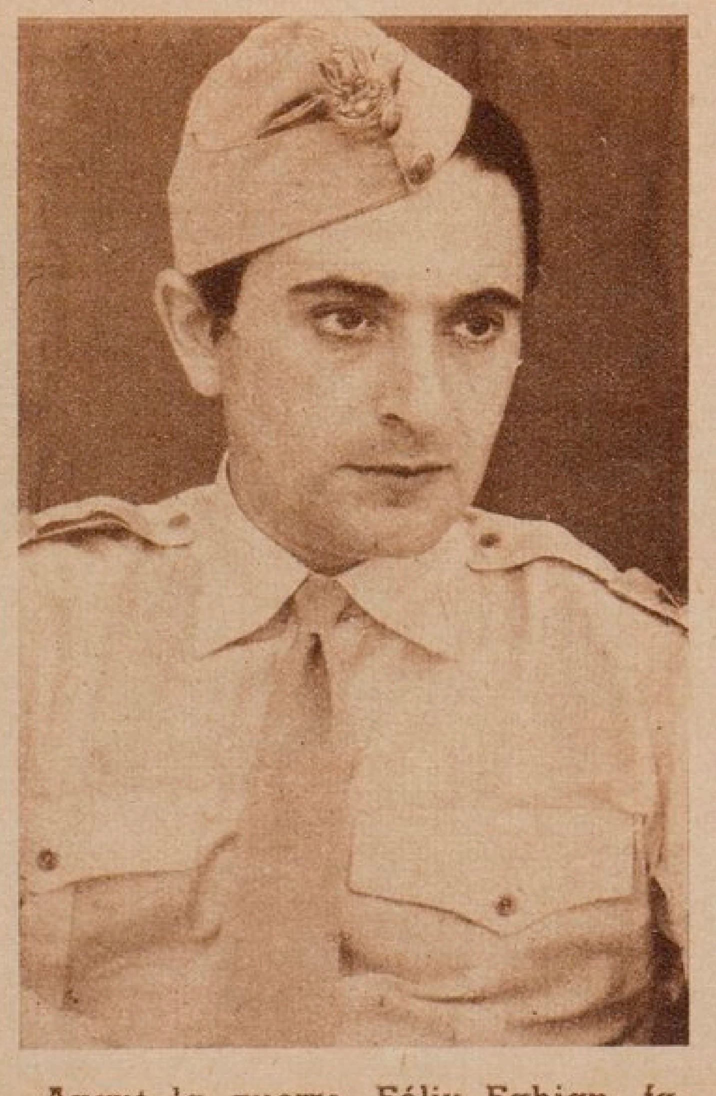
ROMAN FAJANS



Ludwik Olszynski et Elisabeth Niewiadomska dans une mazurka endiablée qui soulève l'enthousiasme effréné de tous les spectateurs.



Sophie Terné dont la voix mélodieuse lui a valu le surnom mérité de « Rossignol de Varsovie ».



Avant la guerre, Félix Fabian, fameux imitateur de Charlie Chaplin, n'avait jamais paru sur scène.



Ref Ren, directeur artistique de la troupe polonaise, est aussi l'auteur de plusieurs sketches très réussis.



L'apparition du talentueux danseur Ludwik Olszynski sur scène est à elle seule un gage de succès.

La « lieutenante » Lyudmila Pavlichenko (à droite), qui compte à son actif 309 nazis tués, est félicitée par l'ambassadeur des Soviets à New-York, M. Litvinoff. La vaillante lieutenante a effectué récemment une série de conférences de propagande aux Etats-Unis et en Angleterre.

ELLE A TUE 309 ALLEMANDS

Voici, racontée par elle-même, l'histoire de la lieutenante Lyudmila Pavlichenko, de l'Armée Rouge, qui s'est récemment rendue en Amérique, pour représenter son pays au Congrès Mondial de la Jeunesse. Cette jeune personne a un tableau de chasse exceptionnel : 309 soldats nazis sont tombés sous ses balles.

Lorsque j'entrai à l'Université de Kiev, en 1937, mon rêve était de devenir professeur. Le destin a fait de moi une soldate de l'Armée Rouge.

On ne peut pas dire que notre travail de tireurs soit de tout repos, loin de là ! Nous sortons lorsqu'il commence à faire sombre, vers quatre heures ou quatre heures et demie de l'après-midi, et ne rentrons que très tard dans la nuit. Un bon tireur, combattant à l'embuscade, doit posséder des qualités exceptionnelles de contrôle de ses nerfs, de volonté et d'endurance pour pouvoir demeurer posté, sans mouvement, parfois pendant quinze heures à la file.

Le moindre geste peut signifier la mort, lorsqu'on est à l'embuscade. Nous sommes à la fois des chasseurs et un gibier de choix pour l'ennemi. Chacun de nos mouvements est surveillé par ceux d'en face. Ils essayent de repérer l'endroit d'où nous tirons ; dès qu'ils y parviennent, ils maintiennent la position sous un feu nourri de mitrailleuse et d'artillerie. Nous ne devons tirer que lorsque nous sommes absolument sûrs de notre affaire, afin de ne pas donner inutilement des indications à l'ennemi.

Prudence, endurance et contrôle de soi m'ont été enseignés par les tireurs d'élite allemands eux-mêmes. Au commencement, je bougeais un doigt et j'entendais une balle siffler à mes oreilles. Parfois, j'apercevais un casque allemand, oh ! pas grand'chose, une toute petite partie. Alors, je me disais : « J'ai mon homme ». Je pressais sur la gâchette et voyais le casque osciller. Il n'y avait pas de soldat au-dessous. C'était un stratagème pour m'obliger à trahir ma position. Alors, je me trouvais prise sous un feu tellement nourri que je n'osais même pas déplacer la tête d'un centimètre.

Naturellement, ce furent là mes expériences du début. Par la suite, je m'habituai au tir et aux tactiques des nazis. J'appris aussi à maintenir ma position absolument irrepérable. Depuis, tout alla très bien.

•

Je suis originaire de l'Ukraine : je naquis à Tserkov, près de Kiev, il y a vingt-six ans. Je suis une jeune fille comme toutes les autres, de taille moyenne, aux cheveux châtain foncé. Depuis la guerre, j'ai dû les couper très courts et, aujourd'hui, ils disparaissent facilement sous ma casquette. Je porte une petite cicatrice sur le front, juste au-dessus du nez : un éclat d'obus allemand.

J'appris à tirer avant d'entrer à l'université, par pur hasard. A l'époque, je m'intéressais à tous les sports, mais le tir des armes à feu n'exerçait aucun attrait sur moi. Cependant, un jour, j'entendis un jeune homme se vanter d'atteindre une cible huit fois sur dix ; cela m'incita à faire mieux. Je m'adonnai à ce sport qui me plut et, en 1938, je passais à l'école des Tireurs d'Elite.

En été 1941, je me trouvais à Odessa, et je tombai malade. Le 15 juin j'entrai à l'hôpital, pour en ressortir le 22 du même mois. La guerre avait mis brusquement fin à toutes mes maladies.

Ce n'est qu'après beaucoup de difficultés que je fus admise dans l'armée.

Finalement vint le jour où je fus affectée à la ligne de tir. Aplatie à terre, je voyais les Roumains qui creusaient des tranchées à moins de quatre cents mètres de distance. L'on nous avait formellement interdit d'ouvrir le feu sans en avoir reçu l'ordre. Aussi fis-je passer le mot : « Puis-je tirer ? » et attendis impatiemment la réponse. Le commandant répliqua par une question :

— Etes-vous sûre de les atteindre ?
— Oui, dis-je
— Alors, feu !

Ce fut mon baptême. Et depuis ce jour, je me considérai, et mes camarades de même, comme un tireur d'élite régulier auquel on pouvait confier du « travail isolé ».

•

Nous défendîmes Odessa jusqu'en octobre, date à laquelle nous reçûmes l'ordre d'évacuation. Nous emportâmes tout sur les bateaux qui nous transportèrent jusqu'à Sébastopol.

On a beaucoup écrit sur le siège de cette ville. Mais l'historique de la guerre ne peut donner qu'une faible idée de ce que fut sa défense. Nous étions un Russe contre dix Allemands ; mille cinq cents avions s'acharnaient sans répit sur la ville martyrisée. L'air était continuellement secoué par les détonations de la canonnade, les explosions des obus et des bombes. Le soleil disparaissait derrière d'épais nuages de poussière et de fumée. Nous étions à court de munitions et de vivres, mais quand même nous parvenions à tenir. La ville, qui n'en était plus une, avait été transformée en un immense amas de décombres : cependant, nous tînmes bon, tirant de derrière chaque ruine, chaque obstacle.

Nous fauchâmes les nazis comme des épis. Ivres de sang et de vokda, ils venaient se faire exterminer dans la fournaise. Les Allemands étaient terrorisés par nous et nous maudissaient. Pas étonnant : nos 150 tireurs d'élite tuèrent 1.080 fascistes en vingt jours. Moi-même j'avais entraîné 80 tireurs, depuis le commencement de la guerre. Ils alignent un total de 2.000 Allemands tués.

Les hitlériens n'épargnaient ni hommes ni munitions pour nous repérer. Ils maintenaient un feu d'enfer contre nous. Il était très difficile de travailler dans ces conditions. Chaque centimètre carré du terrain était battu ; chaque buisson, chaque amas d'herbes hautes, susceptible d'abriter un tireur d'élite, devenaient des cibles constamment martelées. Non seulement les Allemands connaissaient nos positions, mais ils savaient nos noms. Je les ai entendus crier dans un haut-parleur : « Lyudmila Pavlichenko, viens à nous ! Nous te donnerons du chocolat et te nommerons officier. » Plus tard, ils passèrent aux menaces, et crièrent furieusement : « Pavlichenko, essaye de ne pas te faire prendre ! »

Le dernier jour que je passai au front, je les entendis crier : « Si nous t'attrapons, nous te déchirerons en 309 morceaux que nous éparpillerons aux quatre vents ! »

Le chiffre 309 représente le nombre de fascistes que j'avais tués. Ils savaient même cela !

Mais aucun tireur d'élite ne se soucie de tomber entre les griffes des nazis. Mon ami Nikolaï Koval se trouva pris dans une embuscade. Dix Allemands l'encerclèrent et le sommèrent de se rendre. En guise de réponse, Koval arma une grenade et se fit sauter en même temps que six Allemands.

L'on m'a demandé ce que je ressens lorsque je tue des Allemands. J'éprouve une grande satisfaction, particulière au chasseur qui vient d'abattre une bête de proie ou un serpent venimeux. Tout Allemand vivant tuera des femmes, des enfants, des vieillards. Seuls les Allemands morts sont inoffensifs. Par conséquent, en tuant des Allemands, je sauve des vies humaines.

FEMINITES

COUPS DE SOLEIL

Certaines peaux, de blondes en particulier, supportent mal les rayons solaires et, malgré toutes les précautions, rougissent, puis pèlent, sans même prendre un léger ton brun. C'est pour soigner ces peaux-là que j'écris aujourd'hui, pour éviter à certaines femmes de ressembler trop rapidement à des coquelicots et pour les empêcher aussi de souffrir, car ces légères brûlures font du mal et occasionnent même parfois de la fièvre.

Un grand principe : n'allez jamais au soleil sans avoir mis beaucoup de crème grasse sur votre visage, vos bras et toutes les parties de votre corps qui pourraient être exposées. Mais quelle crème grasse ? Une huile suffirait-elle ? Oui, s'il s'agit de l'huile de noix de coco ; non, s'il s'agit d'une huile trop fluide et qui n'empêcherait pas suffisamment les rayons solaires de brûler.

Si votre peau pèle très rapidement, prenez, dès maintenant, quelques soins afin de l'assouplir et de la rendre plus résistante.

Si vous devez partir tôt en vacances et si votre peau craint beaucoup le soleil, alors n'insistez pas. Coiffez-vous d'un chapeau, mettez des vestes à petites manches et portez des pantalons de toile. Ne vous exposez pas au soleil.

Si vous voulez quand même avoir un teint hâlé, employez un maquillage ocre. Après tout, les produits de beauté sont là pour cela... Mettez sur votre visage un fond de teint doré. Ils sont maintenant de telle qualité qu'ils ne peuvent plus abîmer votre peau, et surtout si vous vous en servez raisonnablement. Cela vaut bien la peine pour éviter ces brûlures affreuses qui donnent la migraine, qui rendent fiévreux et de mauvaise humeur.



Les hommes préfèrent-ils les blondes ? Pas quand les brunes sont du type de Frances Dee...

Rappelez-vous aussi que certains foies ne supportent pas la chaleur, que le soleil active la circulation du sang et fatigue le cœur déjà las, et que certains tempéraments prédisposés à la tuberculose risquent de voir éclater en eux cette maladie si grave.

Soyez raisonnable et trichez, si vous êtes une de ces blondes délicieuses dont la peau est, comme disent les poètes, « toute pétrie de lis et de roses ».

ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Alors que mon courrier ne contenait cette semaine aucune missive de vous, je reçois, à ma vive surprise, une lettre d'une « cousine » d'Istanboul, point du tout une désenchantée, mais au contraire une jeune personne alerte et enjouée, vive et spirituelle, dont je reproduis les propos in extenso. Un tantinet flatteuse, un tantinet empreinte d'une légère ironie, elle appelle votre cousin « le défenseur de la veuve et de l'orpheline », rôle qui, je dois le dire, ne me serait point du tout désagréable. Mais écoutez-la. Elle se nomme E. Beuba, et si vous voulez lui répondre à ma place, adressez votre lettre Tunel Sahkulu, 31/3 Galata, Istanboul.



« Mon cher cousin,

« C'est votre cousine, une de celles à qui vous adressez gracieusement chaque semaine une si charmante missive, qui se décide, après tant d'autres, à vous donner de « ses nouvelles ». Moi qui jusqu'ici me suis réservé le droit de vous lire, j'ai hésité longtemps à vous écrire.

« Votre condescendance et votre indulgence à l'égard du sexe faible doit, à votre avis je suppose, vous rendre extrêmement sympathique à la gent féminine (*je vous assure cependant que je ne l'ai jamais pensé*) ; et si notre époque comptait des chevaliers, vous eussiez pu figurer comme le légitime défenseur de la veuve et de l'orpheline. (*Vous rendez-vous compte, ma cousine, de ce titre de gloire qu'hélas ne mérite certainement pas votre cousin !*)

« Vous défendez notre cause avec grandeur et... un peu de mépris. On ne peut dire que vous nous flattez, on ne peut dire non plus que vous nous condamnez, mais vous jugez avec bonté, une bonté feinte, et vous relevez avec subtilité les faiblesses, pour ne pas dire les travers ou les défauts — vous n'employez jamais des mots si durs — de vos si chères cousines.

« Oh ! non, vous n'êtes pas un vieux cousin grincheux ; vous n'êtes pas un fougueux cousin à la lèvre altière, à la parole brutale et acerbe. Non, Dieu vous en garde ! Mais vous êtes bien pis : doucereux, insinuant, compréhensif, condescendant et, avec ça, imbu de votre supériorité. (*Oh !*) Vous dorez la pilule pour nous la faire mieux avaler et votre inégalable patience s'étend à corriger, tout en les apaisant, des êtres aussi insignifiants. (*Ai-je jamais dit ou pensé cela, ma cousine ? Ai-je jamais traité ou laissé entendre que je considérais les femmes comme des êtres insignifiants ? Ma correspondante a tort et je vous prie de le lui dire, avec cette façon directe qui vous caractérise, quand vous prenez la défense de quelqu'un qui vous est cher, et je crois l'être pour vous. Et s'occuperait-on, je vous le demande, de créatures sans importance comme je le fais, comme nous le faisons tous, comme l'ont fait partout des plus petits aux plus célèbres écrivains de tous les temps ?*)

Et pour terminer ma correspondante déclare :

« Ouf ! ça y est, j'ai tout dit — presque tout — mais vous, que direz-vous si, à côté de votre épître, on publiait, de temps à autre, la réponse de votre cousine ? »

Que pensez-vous de cette suggestion, ma tendre amie ? Et de quelle façon considérez-vous l'opinion de ma correspondante sur

votre toujours dévoué cousin

SERGE FORZANNES

DE-CI DE-LA...

LE POINT DE CROIX

Il m'a été donné de voir dernièrement plusieurs tentatives de décoration de linge de table au moyen du point de croix, le point de croix qui fut cher à nos aïeules et que nous avions délaissé, sans trop savoir pourquoi... Sans doute, l'ornementation au point de croix n'avait jamais complètement disparu, mais elle était généralement réservée à des pièces de peu d'importance et sans prétention : petits napperons, dessus de plateaux, etc., alors qu'il s'agit aujourd'hui de nappes élégantes et d'ensembles complets.

Le point de croix présente un énorme intérêt du fait que l'exécution en est facile et demande plus de patience et de méthode que de réelle habilité.

Bien des femmes qui ne pourraient songer à entreprendre un important travail de broderie où elles ne fourniraient qu'une réalisation imparfaite réussiront à mener à bien un travail au point de croix.

Le point de croix se modernise et nous trouvons aujourd'hui des motifs d'une nouveauté vraiment tentante, des monogrammes d'un modernisme aigu réalisé avec cette technique ancienne.

Le point de croix rouge sur fond blanc ou bis d'une fine toile est d'un aspect très gai et nous fournira des services de table pratiques et charmants.

LES RIDEAUX

Nous avons admis la défaveur des rideaux épais proscrits par les hygiénistes, mais nous continuons à voiler nos fenêtres de tulle, de voile et de mousseline, qui, étant lavables, ne peuvent être considérés comme des refuges à microbes et à poussière. La fenêtre est comme l'aimant, elle attire le regard, et c'est la raison pour laquelle nous aimons qu'elle soit parée. Les rideaux alourdis de dessins et de broderies interceptent la lumière. Nous leur préférons donc les vitrages unis, permettant de voir de l'intérieur à l'extérieur, mais laissant intacte la source lumineuse de la fenêtre.

Il faut, pour le choix des rideaux, s'inspirer du genre de l'ameublement des pièces où ils figurent. Dans une chambre où la lumière abonde, les rideaux de vitrages verticaux accompagnés de doubles rideaux amples sont admis. Mais, si la clarté est peu généreuse, les doubles rideaux seront de préférence placés pour ne pas empiéter sur le cadre de la fenêtre, et les vitrages relevés par des embrasses.

La question du vis-à-vis n'est pas à dédaigner pour le choix des rideaux. Si la vue offerte à une fenêtre gagne à être dissimulée, on a recours aux rideaux en voile copieusement froncés, tombant verticalement.

Actuellement, on a tendance à assortir la teinte des rideaux à celle qui domine dans l'ameublement de la pièce, ou alors à adopter une teinte nettement en opposition. En règle générale, on préfère des coloris doux pour les chambres à coucher, des nuances joyeuses et riantes pour les pièces où vivent les enfants, des tons classiques pour les bureaux et les salles à manger. La plus grande fantaisie peut se donner libre cours dans les studios.

Pour vos enfants

SPORTS ET CULTURE

Les seuls sports que je crois bons pour les enfants au-dessous de quinze ans sont la natation, la bicyclette, la course à pied et un peu de canotage. Bannir le tennis qui, à moins d'être joué des deux mains, à tour de rôle, développe un bras au détriment de l'autre, ce qui est particulièrement fâcheux à l'âge de la formation.

En culture physique, la méthode naturelle m'apparaît, pour eux, la meilleure : courir, sauter en hauteur, en longueur, en profondeur, grimper aux arbres, jouer à colin-maillard, faire des exercices de suspension, de traction, escalader les murs, etc., sont autant de sports qui les aideront à se développer harmonieusement. J'ajoute à ceux-ci le saut à la corde qui est à recommander particulièrement aux fillettes.

Voici maintenant quelques exercices pour vos enfants. S'ils sont paresseux, faites-les avec eux, cela les encouragera et vous donnera une nouvelle vigueur physique :

EXERCICE RESPIRATOIRE

Le meilleur exercice respiratoire, celui qui amuse le plus, est le soupir. Vous savez, le grand soupir de désolation ou de bien-être, qui fait prendre une profonde inspiration d'air, et qui expire en soupir de satisfaction ou d'ennui. Faites exprimer à vos enfants, par le soupir, toute la gamme des sentiments. Cela les fera rire, pourra même donner lieu, s'ils sont plusieurs, à un concours réjouissant et ils auront, sans y penser, aidé au développement de leur poitrine et à l'élargissement de leurs poumons.

APPUI LATÉRAL SUR UNE MAIN

Prendre un point d'appui latéral au sol, avec le pied droit, l'autre pied reposant sur lui, et avec la main droite, bras tendu de façon à ce que le corps conserve dans cette position la rectitude de parfaite de la station droite. Pour commencer, placer la main gauche à la hanche, puis élever le bras et le tendre dans le prolongement du corps. Ensuite, en conservant l'appui sur la main droite et le pied droit, élever latéralement la jambe gauche, bien tendue, en extension. Reprendre la position initiale. Puis faire le même exercice de l'autre côté, c'est-à-dire en prenant pour points d'appui le bras gauche et le pied gauche.

TRACTION A LA CORDE

C'est un jeu amusant. Une longue corde solide, et autant d'enfants à une extrémité qu'à l'autre. Quel camp l'emportera ? Veillez à ce que le jeu se fasse « sportivement », c'est-à-dire sans « bagarres », sans mauvais moyens de vaincre les adversaires, coups de pieds, etc.

Les pieds des joueurs doivent être légèrement écartés l'un de l'autre et les bras toujours tendus, le poids du corps étant reporté bien en arrière de la ligne des pieds.

LA CHANDELLE

L'enfant s'assoit bien droit, ventre rentré. Puis le buste part en arrière, et en même temps les jambes se lèvent et se tendent bien droites en l'air. Les mains soutiennent la taille, la colonne vertébrale en extension. Le poids du corps porte uniquement sur la nuque et les épaules. A faire dix fois de suite.

LE PONT

Etendu à terre, jambes reliées, genoux en l'air, pieds à plat au sol et écartés, bras à l'arrière, mais retournés et posés à plat derrière les épaules. Dans cette position, l'enfant se soulèvera par l'effort des bras et des cuisses, torse bien bombé, tête le plus en arrière possible.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Parjure »

Vous n'aviez pas le droit de jou[er] ainsi avec le cœur de ces deux jeun[es] gens. Il ne vous reste plus qu'une ch[ose] à faire : convoquez-les tous deu[x] chez vous et expliquez-leur franch[e]ment la situation. Comme cela, a[u] moins, ils sauront exactement à quo[i] s'en tenir.

Nièce « Rien ne vaut l'amour »

Je suis, comme vous, de l'avis qu'[il] vaut mieux épouser un homme pauvr[e] que l'on aime, plutôt que de végét[er] aux côtés d'un autre très riche. Je vou[s] remercie pour votre aimable invitatio[n].

Nièce « Vaincue par la vie »

Vous avez tort de vous laisser all[er] ainsi. Pourquoi ne faites-vous pas quel[que] chose pour réagir ? Vous êtes vain[cue] par la vie parce que vous ne voule[z] plus lutter et que vous vous laisse[z] écraser par elle. Si vous sortiez de vou[s-]même et vous penchiez un peu plus su[r] les problèmes des autres, vous verrie[z] combien rapidement la paix et la sé[]rénité reviendraient en vous...

Nièce « Jus de citron ? »

Vous pouvez ou bien appliquer d[e] l'eau oxygénée à 12 volumes sous vo[s] aisselles ou bien encore acheter une cr[è]me à base d'eau oxygénée. Les tach[es] en question disparaîtront rapidemen[t] grâce à ce simple petit traitement. Un[e] autre fois, lorsque vous appliquez u[n] désodorant, rincez après quelques m[i]nutes, sinon vous risqueriez de brûle[r] votre peau.

Nièce « Lucienne »

Je ne puis, à mon grand regret, vo[us] donner la recommandation en questio[n]. Pourquoi ne raconteriez-vous pas vot[re] histoire à ce jeune homme qui vo[us] aime ? Je puis vous affirmer qu'il vo[us] aiderait. Je suis une étrangère et, pou[r]tant, votre cas m'a émue. Soyez do[nc] certaine que votre futur époux ser[a] touché par votre confession et vous don[]nera toute l'assistance voulue.

Nièce « Couturière »

Traitez régulièrement le bout de vot[re] index gauche en le savonnant et en l[e] frottant avec une pierre ponce. Un[e] fois par semaine, trempez votre doig[t] dans un bol dans lequel vous aurez mi[s] de l'eau tiède additionnée de trois o[u] cinq gouttes de véritable eau de Javel. Vous serez ravie des résultats obtenus.

Nièce « Primerose » (Izmir)

Pour développer vos jambes, faites d[e] la culture physique, de la marche, d[e] la bicyclette et de la natation. Vou[s] obtiendrez des résultats certains. Quan[t] à la grammaire demandée, je regrett[e] de ne pouvoir vous donner des noms.

Nièce « Aimer sans but » (Beyrouth)

Hélas ! non, chère nièce, tout amou[r] ne finit hélas pas par un mariage. S[i] vous voulez mon avis, essayez donc d[e] tirer au clair cette situation. Vous n[e] pouvez pas attendre vainement ce[t] homme, s'il ne vous fait pas des pro[]messes en ce qui concerne l'avenir. S'il vous dit qu'il ne peut pas vous épou[]ser, alors quittez-le, il y a encore d'autres hommes qui seraient, j'en suis certaine, fort heureux de vous donne[r] leur nom.

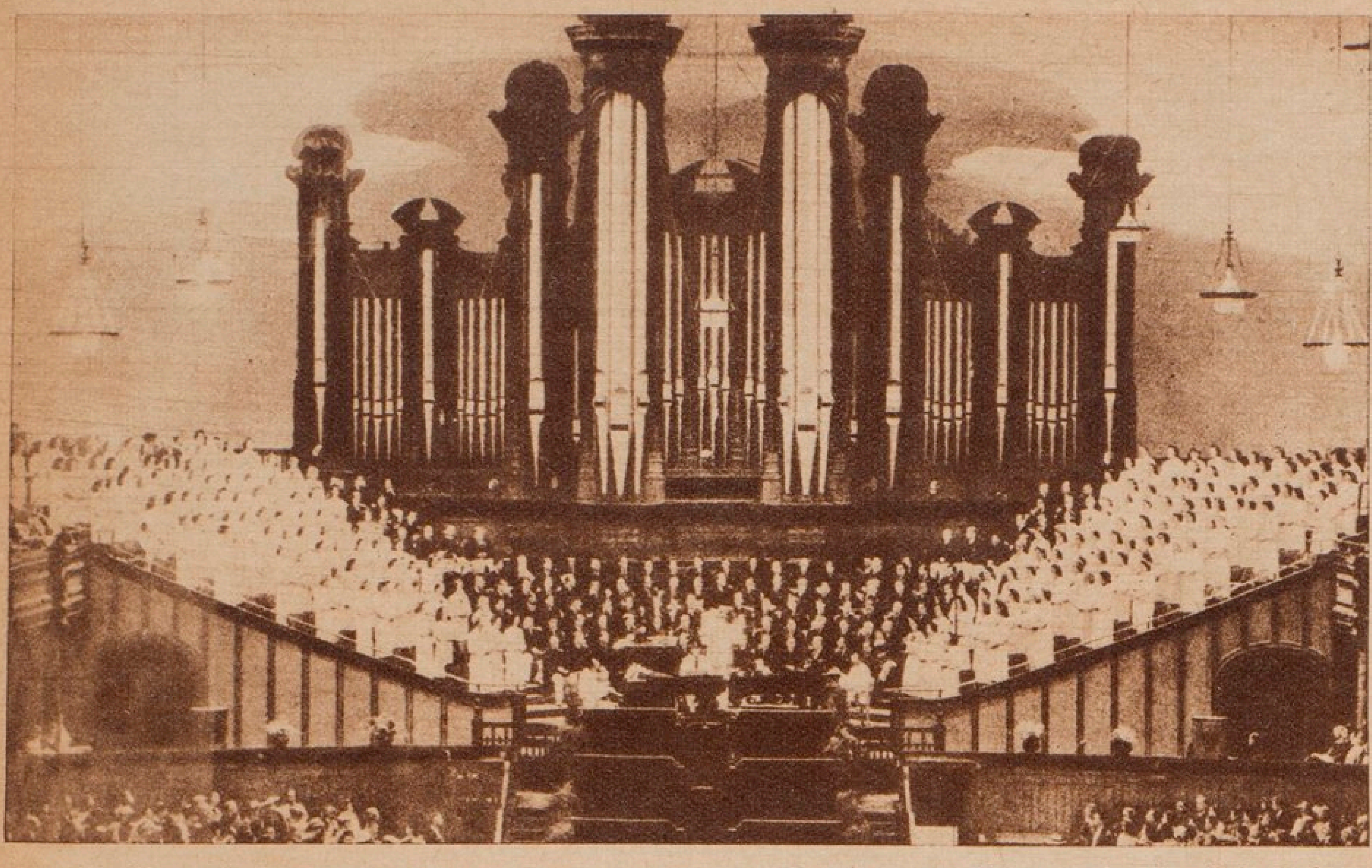
Nièce « Virginie »

Votre turquoise retrouvera tout so[n] éclat si vous la plongez dans un bain d'eau tiède additionnée de quelque[s] gouttes d'eau de Javel. Séchez avec un chiffon de laine. Si vous traitez ains[i] votre pierre, elle sera aussi jolie que l[e] jour où vous l'avez achetée.

Neveu « Sens artistique »

« Un travail que l'on n'aime pas est un travail mal fait », dit un proverbe russe. Pourquoi ne quittez-vous pas ce bureau, puisque vous en avez l'occasion? Ne soyez pas hésitant, ayez parfois le courage des décisions rapides. Les timorés ne réussissent jamais dans la vie.

TANTE ANNE-MARIE



Des conférences semestrielles sont tenues par les Mormons au Tabernacle de Salt Lake City. Devant le grand orgue, les fidèles, venus des divers Etats, sont rassemblés.



Des familles polygames existent encore parmi les Mormons, telle celle d'Isaac Aldredge qui, marié en 1887, est photographié ici avec ses deux femmes et sa nombreuse progéniture.

Un million d'Américains polygames !

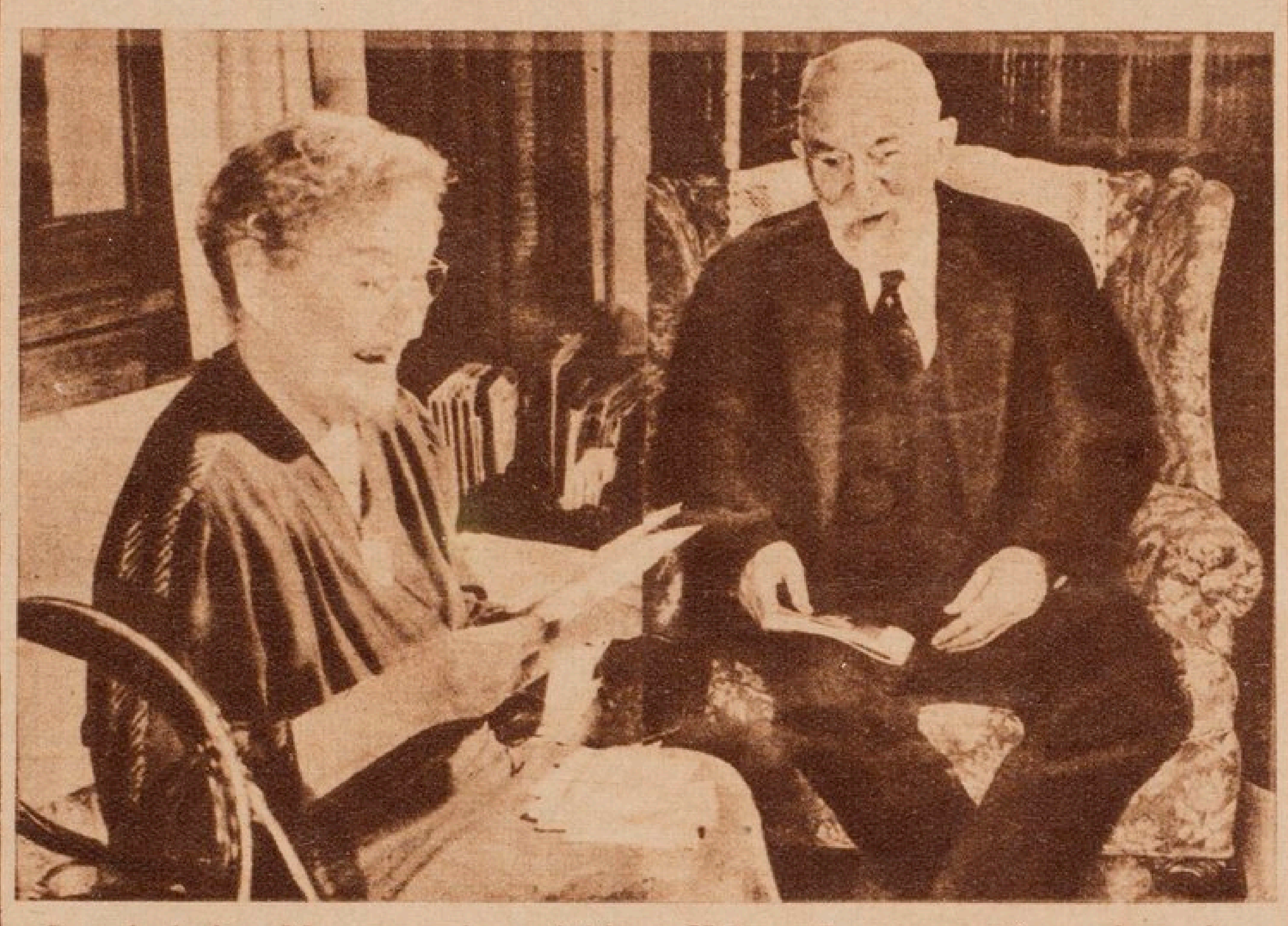
CHEZ LES MORMONS

Un million d'Américains polygames ! Voilà bien de quoi scandaliser nos statisticiens qui, au dernier recensement, signalaient seulement 130.000 cas de polygamie en Egypte ! Mais qu'on se rassure : la plupart des Américains polygames sont aujourd'hui décédés et leurs descendants ne peuvent épouser plus d'une femme à la fois.

Qu'est-ce que les Mormons ? Les ouvrages parus récemment aux Etats-Unis et, notamment, le roman de Maurine Whipple, « Josué-le-Géant », nous renseignent sur l'origine de la secte et les mœurs de ses adhérents.

Il y a plus d'un siècle, vers 1823, le Christ se serait révélé en vision à un jeune garçon de 14 ans, nommé Joseph Smith, de New-York. Quatre ans plus tard, le même garçon prétendait qu'un messager céleste lui avait enseigné le « Livre de Mormon » renfermant la seule interprétation fidèle de l'Evangile. Selon une autre version, ce livre raconterait l'histoire des premiers habitants de l'Amérique et le jeune Smith aurait reçu mission de prêcher le vrai christianisme à leurs descendants.

Quoi qu'il en soit, le bruit de ces révélations s'étant répandu parmi l'entourage du petit prophète, celui-ci fondait en 1830 « l'Eglise des Saints des derniers temps » qui devait, par la suite, s'étendre jusqu'à grouper des milliers d'adeptes. A cause des règles de vie qu'elle imposait à ses membres, cette Eglise devait être vouée à de sanglantes persécutions qui durèrent jusqu'en 1887. Son fondateur trouva, d'ailleurs, une mort de martyr au cours



Le chef des Mormons, le président Heber Grant, septième dans la succession des chefs mormons, secte fondée en 1830. Heber Grant, que l'on voit à côté de sa femme, est âgé de 85 ans et a 25 petits-enfants.

d'une émeute qui éclata en 1844. La foule, excitée contre les Mormons, se rendit à la retraite de leur chef à Carthage City, dans l'Illinois, et le lyncha jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme.

La succession de Joseph Smith revint au Pasteur Brigham Young. Jeune, intelligent, énergique, d'une belle ardeur spirituelle et, par-dessus tout, esprit organisateur, il ne tarda pas à révéler ses qualités de chef. Désormais, les destinées de la secte allaient cesser d'être constamment menacées par l'hostilité publique.

Pourtant, durant quelque temps encore, la population de l'Illinois continua de considérer les Mormons comme une bande de dévoyés dont il fallait se débarrasser à tout prix. La secte était devenue tellement indésirable qu'elle dut quitter tout entière le pays, pour se rendre dans l'Ouest.

Brigham Young dirigea le tragique exode et s'établit en plein désert. Il y fonda la ville de Salt Lake City, aujourd'hui capitale de l'Utah. Et quand cet Etat fut fondé en 1850, le Président des Etats-Unis, Fillmore, nomma le chef des Mormons gouverneur du territoire.

Depuis lors, la secte n'a cessé de se développer et, comme nous le disions plus haut, elle compte actuellement un million de membres.

Brigham Young organisa les vastes terres conquises sur le désert et y installa une grande université. Il mit en honneur le travail manuel et surtout les travaux des champs.

Aujourd'hui, l'Utah « appartient » en grande partie aux Mormons. Il est même courant en Amérique de l'appeler l'Etat mormon et de parler de l'industrie, de l'agriculture et même de l'effort de guerre mormons. Cette prospérité est-elle due aux vertus des adhérents de la secte ?

•

Le contenu de la doctrine de Joseph Smith est un mélange d'éléments bouddhiques, islamiques et chrétiens. Les auteurs et les journalistes qui se sont livrés à des enquêtes sur les Mormons sont unanimes à déclarer qu'ils font d'excellents citoyens.

Leur devise est : « Patriotisme, Liberté, Labeur et Joie ».

Leur ambition est de s'enrichir dans la liberté. Au reste, l'entr'aide au sein de la secte est tellement bien organisée qu'on y rencontre rarement la pauvreté.

Depuis 1890, la polygamie est interdite chez les Mormons qui la pratiquaient comme une vertu sociale. Inconnu pour eux, l'usage de la boisson, du thé, du café, du tabac, car les membres de la secte veulent vivre longtemps. La simplicité de leurs mœurs, d'ailleurs, les prémunit contre de nombreuses maladies.

Mais le principe essentiel de la doctrine mormone a toujours été la liber-

SOLUTIONS

LES SERPENTS ET LES ECHELLES

1, 43, 46, 29, 16; 42, 5, 27, 21, 45, 14, 22, 31, 8, 38, 9, 2.

PETITS PROBLEMES

LE MARCHAND DE LAIT

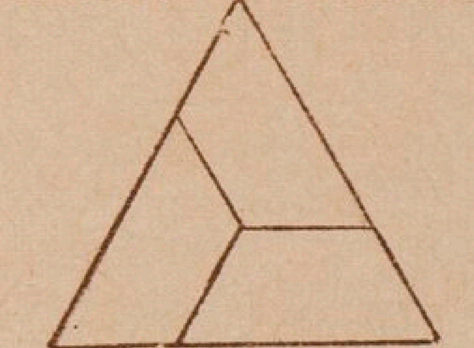
Georges fit d'abord remplir le récipient de 3 litres, et le vida dans celui de 5 litres.

Il fit remplir de nouveau, par le laitier, le récipient de 3 litres, et compléta le plein du récipient de 5 litres, ce qui laissait un litre d'excédent dans le récipient de 3. Alors, il renversa les 5 litres dans le grand bidon du laitier, et versa le litre du petit récipient dans celui de 5 litres. Alors il fit remplir de nouveau le récipient de 3 litres et versa les 3 litres dans celui de 5 litres qui en contenait déjà un. Cela faisait les 4 litres demandés.

QUELS SONT LES 4 POIDS ?

Le commerçant utilise des poids de 1 kilo, 3 kilos, 9 kilos et 27 kilos. Grâce à eux, il peut peser, de kilo en kilo, de 1 à 40 kilos.

CHERCHEZ LE TRIANGLE



Voici comment il fallait placer les trois morceaux du triangle.

PHOTOS-DEVINETTES

1) *Bas-relief* (b)
2) *Loretta Young* (d)
3) *Paramount* (c)
4) *Guitare* (a)





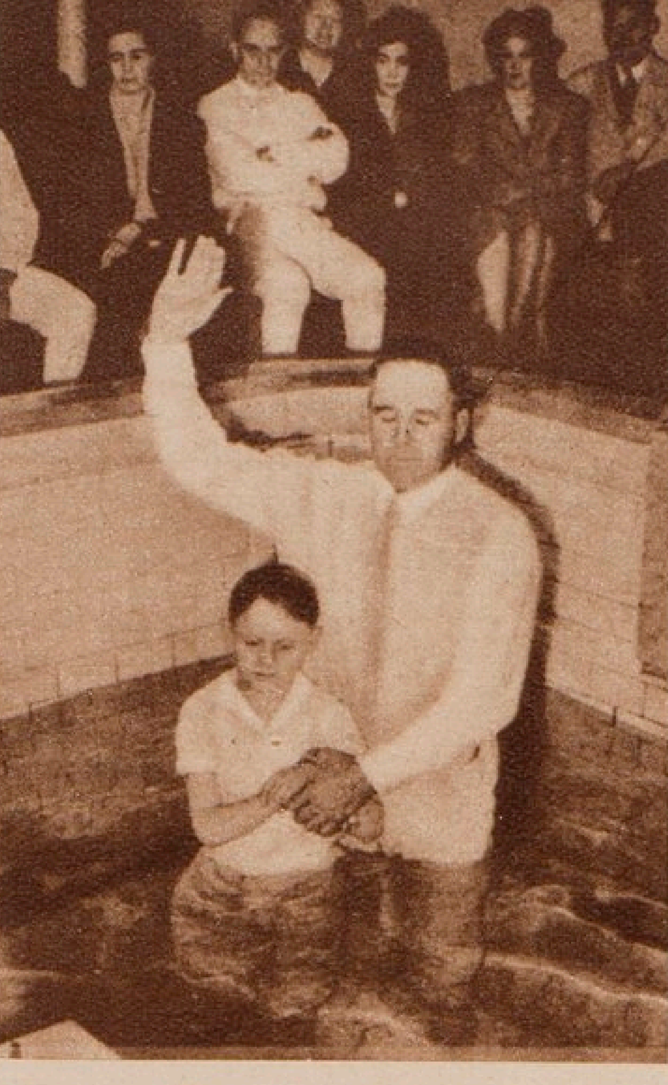
té individuelle. Et cette liberté suppose un haut degré de perfection morale qui ne semble pas inaccessible à l'homme de l'Utah — puisqu'il est courant de l'entendre dire que « l'être humain est perfectible indéfiniment et peut, par ses vertus, ressembler à Dieu ».

•

Le Mormon est un excellent citoyen, disions-nous. Point n'est besoin, pour s'en apercevoir, d'un autre témoignage que celui qui nous est fourni par la population de l'Utah. Et, tout d'abord, n'existe-t-il pas des régiments entiers de Mormons dans la marine et l'armée qui se battent pour l'Amérique ? Ensuite, Salt Lake City — comme toute la région — n'est-elle pas devenue, depuis deux ans, un des plus grands centres d'industrie d'armements aux Etats-Unis ? Des milliers d'ouvriers sont venus s'établir ; des milliers de soldats sont venus s'entraîner dans ses vastes espaces désertiques, à travers lesquels de petites cités-champignons ont poussé autour des usines qui viennent d'y être créées.

Et les « Apôtres » qui dirigent l'Eglise des « Saints des derniers temps » ont dressé un plan d'intensification de la production de guerre américaine. Chaque Etat de l'Ouest est astreint, d'après ce plan, à produire un surplus déterminé. Et les travailleurs des champs, comme les ouvriers des usines, reçoivent pour leur travail supplémentaire une rétribution proportionnée aux besoins de leurs familles.

Mais ces « Apôtres », s'ils sont tous d'accord sur la nécessité de cette contribution à la victoire de l'Amérique, n'en déplorent pas moins le danger que l'état de choses actuel présente



Arrivé à l'âge de raison, c'est-à-dire à huit ans, un enfant mormon est baptisé des mains de son père.

pour les mœurs de leurs adeptes.

En effet, les boissons alcooliques servies aux troupes et aux ouvriers, les bars, les dancings et toutes sortes de lieux de distractions qui se multiplient de jour en jour les rendent soucieux quant à l'avenir.

Et l'on voit souvent tel directeur de banque mormon de l'Utah assis dans le parc de sa maison, la tête appuyée sur ses deux poings et songeant, le front plissé, à ce que sera demain...

Nos lecteurs écrivent..

Irène

● *Je regrette, mais votre nouvelle ne peut intéresser nos lecteurs.*

Coquette

● *Pour les conseils de beauté, adressez-vous à notre collaboratrice Anne-Marie qui pourra vous indiquer la crème à employer pour une peau grasse. En ce qui concerne l'aventure sentimentale dont vous me parlez, soyez plus circonspecte et attendez que des avances plus concrètes vous soient faites par le jeune homme en question. Vous pourriez tout perdre en vous jetant à sa tête.*

Est-ce qu'elle m'aime ?

● *Les amoureux sont gens bien curieux, et ceux qui m'écrivent particulièrement. Voilà une jeune fille que vous avez aimée dans votre enfance et que depuis deux ans vous ne rencontrez que par hasard dans la rue. Votre amour pour elle ne s'est point apaisé, mais, de son côté, rien ne révèle dans son attitude qu'elle vous voue le moindre sentiment. Et vous me demandez avec la plus naïve des candeurs : « Est-ce qu'elle m'aime ? » Et comment voulez-vous que je le sache, cher ami ? Qu'attendez-vous pour le lui demander ?*

Suzanne (Istanboul)

● *Oui, chère correspondante lointaine, je vous conseille de rompre, et cela le plus vite possible. Trop de barrières infranchissables sont dressées entre ce jeune homme et vous. Pour l'épouser, il faudrait vous brouiller avec vos parents sans jamais espérer avoir l'acquiescement des siens. Vous feriez un ménage malheureux et regretteriez bien vite une décision prise à la légère. Le temps cicatrise les blessures les plus profondes et vous ne tarderez pas à rencontrer l'homme qui vous assurera un bonheur complet et sans histoires.*

S.H. (Izmir)

● *Vous me demandez s'il se trouve en Turquie des écoles de pilotage où des étrangers peuvent prendre le baptême de l'air. Puis-je, à mon tour, me renseigner auprès de vous s'il existe au Caire... etc. Il me semble que les rôles soient renversés, n'est-ce pas ? En ce qui concerne le livre de St.-Exupéry, « Pilote de guerre », il est aussi introuvable dans nos librairies locales. Avec tous mes regrets de ne pouvoir vous être plus utile...*

Marius de Port-Saïd

● *Que d'exubérance, très cher, et quelle surabondance de flatteries à mon égard, flatteries superlatives à la manière de votre homonyme de Marseille...*

Eh bien, le nom de Rosette me fait croire à de la douceur, à une extrême souplesse dans le caractère et une tendance à ne voir autour de soi que bonté et bienveillance. Simples et honnêtes, les « Rosette » font d'excellentes épouses. Mais croyez-vous réellement à l'influence des noms ?

En ce qui concerne votre écriture, je vois un homme sincère, généreux et compréhensif.

Haricot vert (Liban)

● *J'ai plusieurs fois répété ici même que je n'étais point du tout expert dans l'art de la graphologie. Mais voilà... il n'est pis sourd que celui qui ne veut entendre et je dois me résigner, une fois de plus, à faire appel à des dons... inexistants ou, tout au moins, latents. Je vois en vous un homme intelligent, mais pointilleux, jaloux et tatillon. Vous avez de la méthode et une certaine ardeur au travail.*

Les « Henri » sont gens studieux et actifs, liants et sympathiques à tous, parfois un peu légers, mais en général assez sincères dans leurs sentiments.

HORATIUS



LA FÊTE DE JEANNE D'ARC A L'ÉGLISE ST-MARC

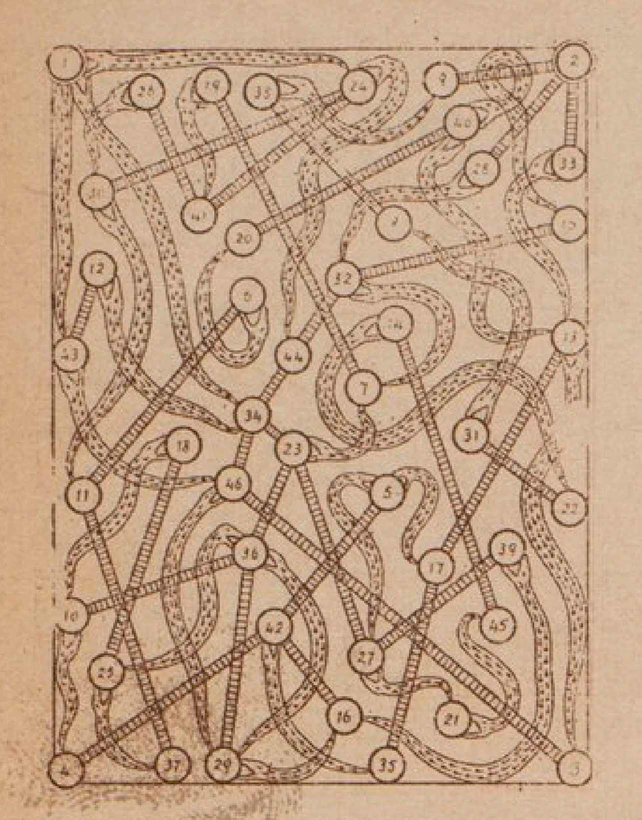
Une imposante et émouvante cérémonie eut lieu le 9 mai dernier à l'Eglise Saint Marc de Choubrah à l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc. Après la cérémonie, le baron de Benoist, représentant du général de Gaulle en Egypte, reçut un groupe de soldats français blessés, récemment rapatriés d'Italie. Sur notre photo, de gauche à droite : le baron de Benoist, le général de Lavallade, les colonels Reynald et Mallet, le commandant May, chef de la mission militaire française en Egypte, un groupe de blessés français, le capitaine Filliol, M. Zimmerman, consul de France, directeur du bureau de la France Combattante au Caire, M. Jouguet, président du Comité National Français en Egypte, M. Boye, M. Raimondi, attaché à la délégation française.





DELASSONS-NOUS...

LES SERPENTS ET LES ECHELLES



Il s'agit, dans ce jeu, en partant du numéro 1 (en haut, à gauche), d'arriver au numéro 2 (en haut, à droite). Vous pouvez, seulement, *descendre* sur les serpents et *remonter* sur les échelles, en vous déplaçant d'un cercle à l'autre (les cercles ayant été numérotés au hasard). Le voyage entre 1 et 2 peut être effectué en 16 mouvements.

PETITS PROBLEMES

LE MARCHAND DE LAIT

Le garçon laitier demanda : « Combien de lait, ce matin, Madame ? »

« 4 litres », répondit la maman de Georges.

Le laitier avait 8 litres dans son grand bidon, mais il avait oublié sa mesure d'un litre.

La maman n'avait que deux récipients, l'un d'une capacité de 5 litres, l'autre de 3.

« Il n'y a pas moyen de mesurer 4 litres », dit le laitier.

« C'est très facile », dit Georges. Comment s'y prit-il ?

QUELS SONT LES QUATRE POIDS ?

Un commerçant possède une balance et quatre poids seulement. Avec ces quatre poids, il prétend arriver à peser les marchandises qu'il vend au kilo, depuis 1 kilogramme jusqu'à 40 kilogrammes, en passant par tous les poids intermédiaires, de kilo en kilo.

Quels sont ces quatre poids ?

SAVIEZ-VOUS ?...

...Qu'un *tricot* était un bâton gros et court ?

...Qu'une *fraise* était une palissade presque horizontale au sommet d'une escarpe ?

...Qu'un *institut* était la règle d'un ordre religieux à sa fondation ?

...Qu'une *patache* était une barque surveillante de la douane ?

...Qu'un *muguet* était la maladie des muqueuses chez un nouveau-né ?

...Qu'une *cadette* était une dalle de pierre carrée et servant au pavage ?

...Qu'une *flèche* était une pièce de lard levée sur le côté d'un porc, de l'épaule à la cuisse ?

...Qu'une *calotte* était un pot plus ou moins ventru ?

...Qu'un *tronçon* était la partie de la queue d'un cheval, qui porte les crins et qui adhère à la croupe ?

...Qu'une *jambette* était un petit couteau de poche, à lame repliante ?

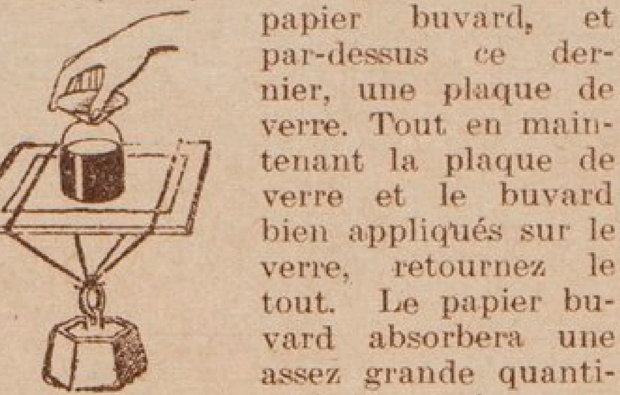
...Qu'un *fermoir* était le ciseau servant à ébaucher le travail ?

...Qu'une *grève* était la jambière de certaines armures ?

...Qu'un *trictrac* était un ancien moulin à tabac ?

UNE CURIEUSE EXPERIENCE

Prenez un verre à vin ordinaire, et remplissez-le aux trois quarts d'eau. Placez à plat, par-dessus, une feuille de papier buvard, et par-dessus ce dernier, une plaque de verre. Tout en maintenant la plaque de verre et le buvard bien appliqués sur le verre, retournez le tout. Le papier buvard absorbera une assez grande quantité d'eau, et par conséquent créera une dépression dans le verre.



Vous serez alors étonné de voir avec quelle force la plaque adhérera au verre à vin.

Au moyen d'une ficelle, vous pourrez même suspendre à la plaque de verre un poids de deux kilos.

LE COIN DES BLAGUEURS

— J'avais un oncle tellement grand de taille qu'à sa mort mon père employa son cure-dent comme canne.

●

— Connaissez-vous la mer Morte ? Eh bien, c'est mon père qui l'a tuée.

TANT DE MOTS POUR UN MAL...

La grippe qui sévit, d'ailleurs bénigne, ne porte pas, cette année, de surnom spécial.

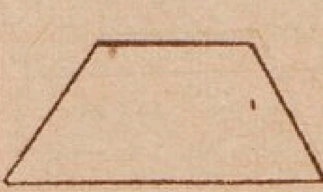
C'est en 1742 que les Anglais la baptisèrent : « influenza ». Vingt ans plus tard, en France, on l'appelait la « baraquette », puis la « petite poste » ou le « petit courrier ». Plus tard encore, ce fut la « follette » ou la « coquette », puis la « grenade » ou la « générale ».

En 1782, elle avait pris naissance en Russie. On la désigna sous le nom de « catarrhe russe ». Au siècle dernier, ce fut « l'allure » et la « cocotte ».

Le mot « grippe », lui, date du XVIIIe siècle. Venait-il du polonais *chrypka* (enrouement), de l'anglais *to grip*, des mots grève, grive, des verbes agripper ou gripper ?

Les linguistes sont aussi troublés par cette étymologie que les médecins sont incertains sur les remèdes propres à ce mal...

CHERCHEZ LE TRIANGLE



Découpez trois figures semblables à celle ci-contre et assemblez-les de façon à former un triangle parfait.

PHOTOS-DEVINETTES

1\. *Le sculpteur a représenté avec humour le contribuable dans ce :*
a) fresque
b) bas-relief
c) comique-relief
d) haut-relief

2\. *Cette charmante artiste de cinéma n'est autre que :*
a) Greta Garbo
b) Mae West
c) Linda Darnell
d) Loretta Young

3\. *Quand vous voyez ceci sur l'écran, vous assistez à des actualités :*
a) Fox-Movietone
b) Gaumont-British
c) Paramount
d) Universal

4\. *Ce marin, dans ses moments perdus, joue habituellement :*
a) de la guitare
b) de la mandoline
c) du banjo
d) de la balalaïka

GRAINS DE SAGESSE

Le bonheur est aux lieux où l'on est adoré.

DELAVILLE.

Le suprême bonheur est d'être aimé pour nous-mêmes ; disons mieux : c'est d'être aimé en dépit de nous-mêmes.

VICTOR HUGO.

Tous les trésors de la terre ne valent pas le bonheur d'être aimé.

CALDERON.

L'amitié rajeunit lorsque l'on devient vieux.

Paul CASTELLA.

La seule rose sans épine en ce monde, c'est l'amitié.

Mlle de SCUDERY.

RIONS

On présentait un jour un général très fameux, mais de petite stature, à un homme remarquablement grand de taille. Celui-ci, ayant la spécialité de faire de l'esprit aux dépens des autres, dit au général, en affectant de se baisser pour mieux le voir :

— J'ai souvent entendu parler de vous, mais ne vous ai jamais vu...

— Vraiment ? répondit le général promptement. Eh bien, moi, monsieur, je vous ai souvent vu, mais n'ai jamais entendu parler de vous...

●

Le client. — Je n'arrive pas à retrouver ma femme au milieu de toute cette foule. Que faire ?

Le directeur du magasin. — Essayez d'entamer une conversation avec cette jolie vendeuse.

●

Les professeurs d'un des grands collèges du Caire se réunirent dernièrement pour discuter la mauvaise conduite d'un de leurs élèves.

Le recteur du collège exigea une punition particulièrement sévère en s'écriant : « Dieu nous a donné des yeux pour voir ! »

— Oui, lui répondit un professeur connu pour sa clémence, mais Il nous a aussi donné des paupières.

●

— Qu'est-ce qu'un synonyme, Alfred ? demanda le professeur.

— Un synonyme est un mot que vous employez lorsque vous ne savez pas épeler l'autre.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 14)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)